

7e Année - No 8

Aout 1914

NOTRE ROMAN COMPLET :

# La Capture du Libérateur

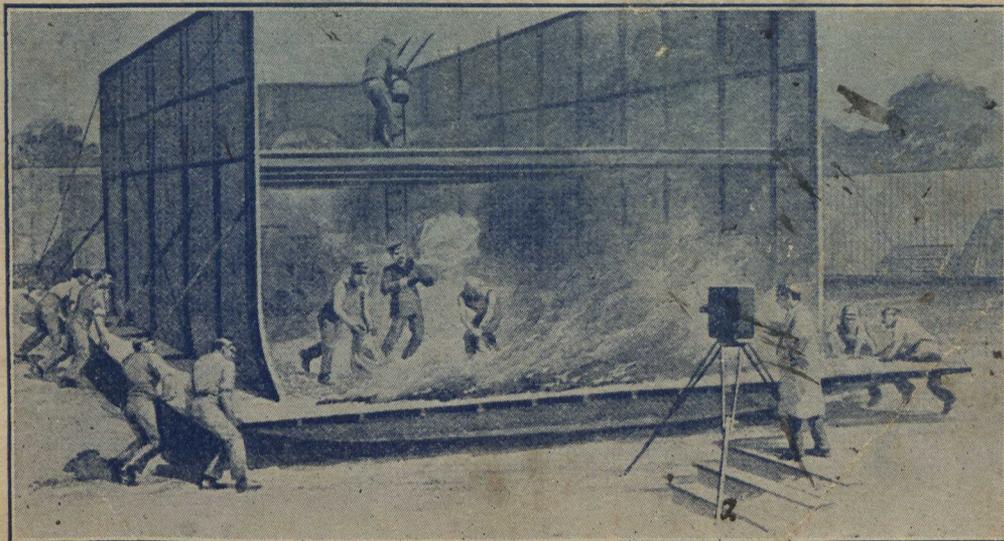
PAR E. PIERRE LUGUET

# La Revue Populaire

10c

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL

*gant  
f. nels  
dort*

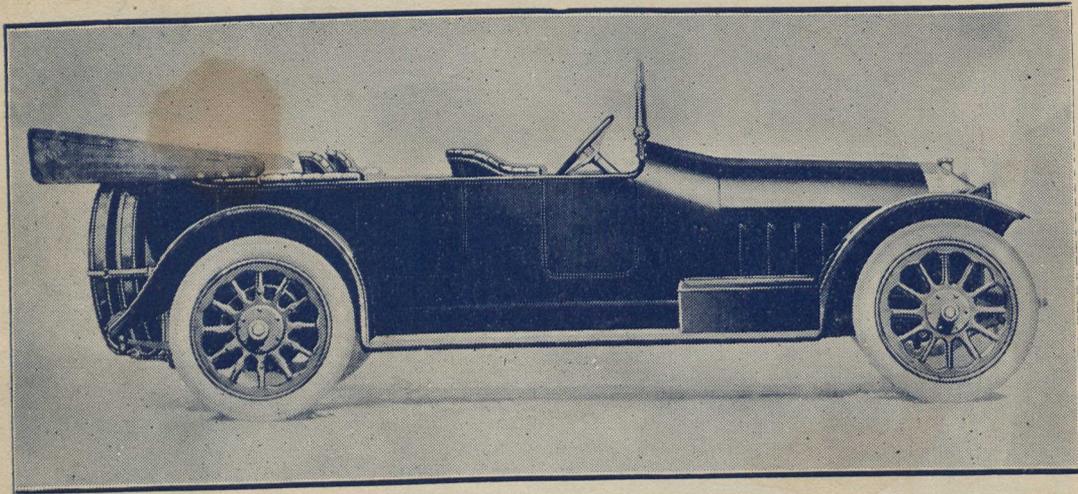


*Ueans*

Un incendie dans un navire. (Voir intérieur)

**Sommaire:** Plaisirs d'Été. Les Trappistes sur la terre d'Afrique. La bonne et la mauvaise nourriture. Les oiseaux tisseurs. Les animaux et la mort. Les premiers mariages chrétiens. Les joies du balayage. Les coulisses du cinéma. L'Énergie de l'homme. Un joli tour de société. Les trésors du Guatavita. Le Fort de la Montagne. Les mesures anglaises. L'insecte musicien. Chemins de fer et Hôtels chinois. La Bohème. Diverses manières de fumer. La Division du temps. La conquête d'une épouse. Un peu de tourisme. Poésies, etc., etc.

**FOIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>**  
Édit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.



### POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHE AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des "101 Raisons" qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

# PATHFINDER

## MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

**The Canadian Advertising  
Limited**

**Agence - Canadienne - de - Publicité**

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

**Plans et Devis de Publicité au  
Canada gratis sur demande**

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE  
NATIONALE, MONT-  
REAL**

**Avant de placer vos ordres  
d'annonces, écrivez-nous—  
il y va de votre intérêt**

**C. P. R. TELEGRAPH BUILDING**

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

**Raoul Leboeuf**

**Entrepreneur Plombier**

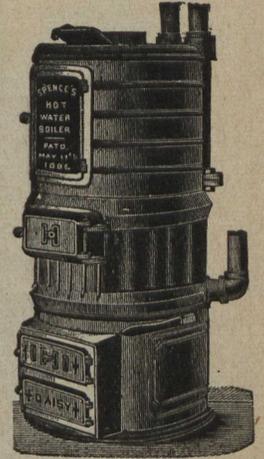
Poseur d'appareils  
à Gaz et Eau  
Chaude.

Réparations de tou-  
tes sortes, une  
spécialité

Brûleurs et Man-  
teaux à Gaz à  
bas prix.

**160 Rachel Est**

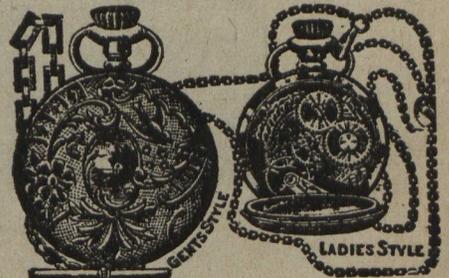
Tel. Bell St-Louis  
4109  
**MONTREAL**



**W. Legault,**

(Enregistré)

**Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien**



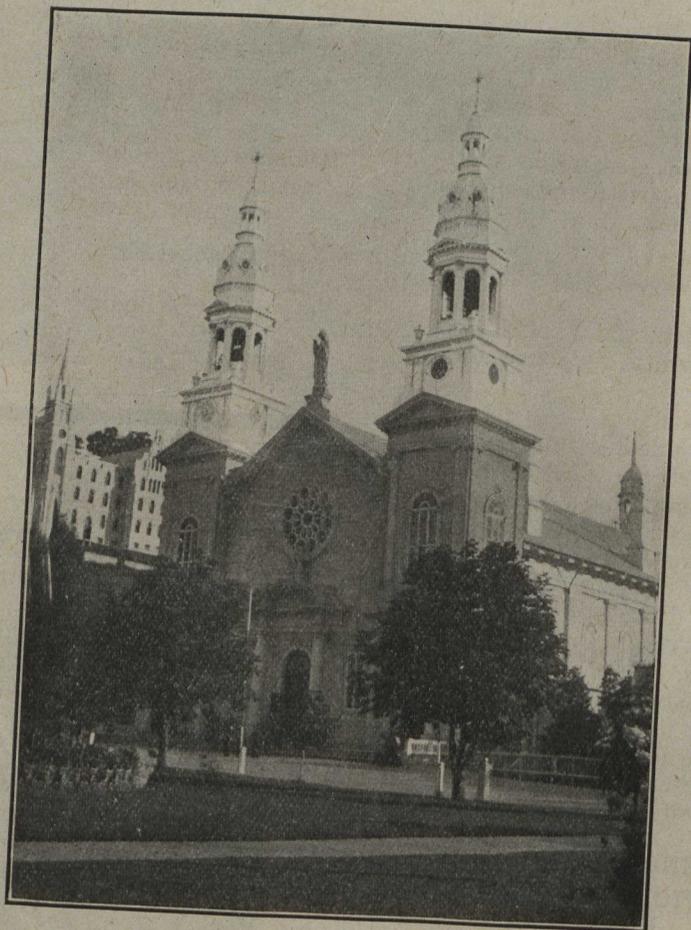
Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

**PRIX MODERES**

**548 Parc Lafontaine, Montréal.**



Ste-Anne de Beauré, près Québec

# La Revue Populaire

**ABONNEMENT :**
**Canada et Etats-Unis :**
**Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts**
**Montréal et Etranger :**
**Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts**

**Parait  
Tous les  
Mois**

**POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Editeurs-Propriétaires,  
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.**
**AVIS AUX ABONNES**
**La REVUE POPULAIRE est expédiée par  
la poste entre le 5 et le 12 de chaque  
mois.**

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**PLAISIRS D'ETE**

—§—



Un des plus grands plaisirs que l'on puisse goûter en été est assurément celui des promenades sur l'eau ou des baignades bienfaites.

C'est un plaisir à la portée de tout le monde au Canada particulièrement favorisé sous le rapport des lacs et des rivières magnifiques aussi, nombreux sont ceux qui, chaque été, sillonnent en chaloupe, en canot d'écorce ou en canot automobile le large St-Laurent ou les nappes d'eau innombrables sur lesquelles il fait si bon naviguer principalement le soir.

A ce sujet, il est une recommandation qu'on ne fera jamais trop: celle d'apprendre à nager avant de se risquer sur l'eau.

Les victimes d'accidents seraient beaucoup moins nombreuses chaque année si ce conseil était mieux suivi et si l'on prenait un peu plus de précautions quand on veut se baigner.

Une imprudence impardonnable, entre autres, est celle qui consiste à se mettre à l'eau immédiatement après le repas; quantité d'excellents nageurs ont cette fâcheuse habitude et sourient d'un air incrédule lorsqu'on s'efforce de leur en dé-

montrer le danger.

Ils vous répondent que plus de cent fois ils ont agi ainsi sans qu'il leur soit arrivé le moindre mal; cela se peut mais, à la cent-unième, la congestion les saisira et les fera couler à pic avant qu'il soit possible de leur porter le moindre secours.

Il faut toujours attendre au moins deux à trois heures après le repas pour se baigner et donner le temps à la digestion de s'accomplir, autrement c'est s'exposer volontairement à la mort.

Quand à l'imprudence qui consiste à se baigner sans savoir nager, elle est peut-être plus impardonnable encore; elle expose la vie non seulement de celui qui la commet, mais encore celle des sauveteurs qui chercheront à secourir le baigneur en péril. Il n'y a rien de difficile à retirer de l'eau comme une personne qui se noie; instinctivement elle s'accroche à son sauveteur et paralyse tous ses mouvements, au point que celui-ci se voit parfois dans l'obligation d'assommer à moitié le naufragé pour pouvoir le ramener à terre.

Apprendre à nager est si facile que cet enseignement devrait se donner à tous les enfants indistinctement.

Il y a des études plus longues et plus coûteuses qui sont moins utiles.

**Roger Francoeur.**

---

  
MOISSON

---

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain,  
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses!  
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain  
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux  
Dont l'éclair plonge et va luire, et se réverbère.  
La plaine, tout au loin couverte de travaux,  
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement  
Sous le soleil, tranquille autour des moissons mûres,  
Et qui travaille encore imperturbablement  
A gonfler, à sucrer, là-bas, les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin!  
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne  
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.  
Moissonneurs, vendangeurs là-bas! notre oeuvre est bonne!

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,  
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,  
Dieu moissonne et vendange, et dispose à ses fins  
La chair et le sang pour le calice et l'hostie!

P. VERLAINE.

---



# Les Trappistes Sur La Terre d'Afrique !

## *Constitution définitive du domaine des Trappistes en Algérie.*

### SUITE ET FIN

La première moitié de l'année s'écoula sous les plus heureux auspices.

Le 10 juillet, Mgr Pavy, successeur de Mgr Dupuch, fit son entrée solennelle à Alger. Le P. Régis était allé lui offrir ses hommages :

—Je ne tarderai pas à visiter Staouëli, lui dit le nouvel évêque, et à vous porter un haut témoignage de la bienveillance du Souverain Pontife.

Le lendemain, le prélat arrivait au monastère et publiait solennellement un bref de Grégoire XVI qui érigeait Staouëli en abbaye.

Ainsi, par la faveur du Saint-Siège, cette maison, qui comptait à peine trois années d'existence, atteignait l'âge de la virilité. Le rapide développement qu'elle avait pris en si peu de temps, et qui la plaçait au premier rang parmi les maisons cisterciennes, justifiait ce privilège.

L'élection du nouvel abbé eut lieu le 28 octobre et naturellement tous les suffrages se portèrent sur le P. François-Régis.

Cette joie devait être une préparation à de nouvelles épreuves. L'été de 1848 ramena les fièvres et, malgré les soins les plus intelligents, dix religieux succombèrent encore, dix fosses nouvelles s'ouvrirent dans le cimetière.

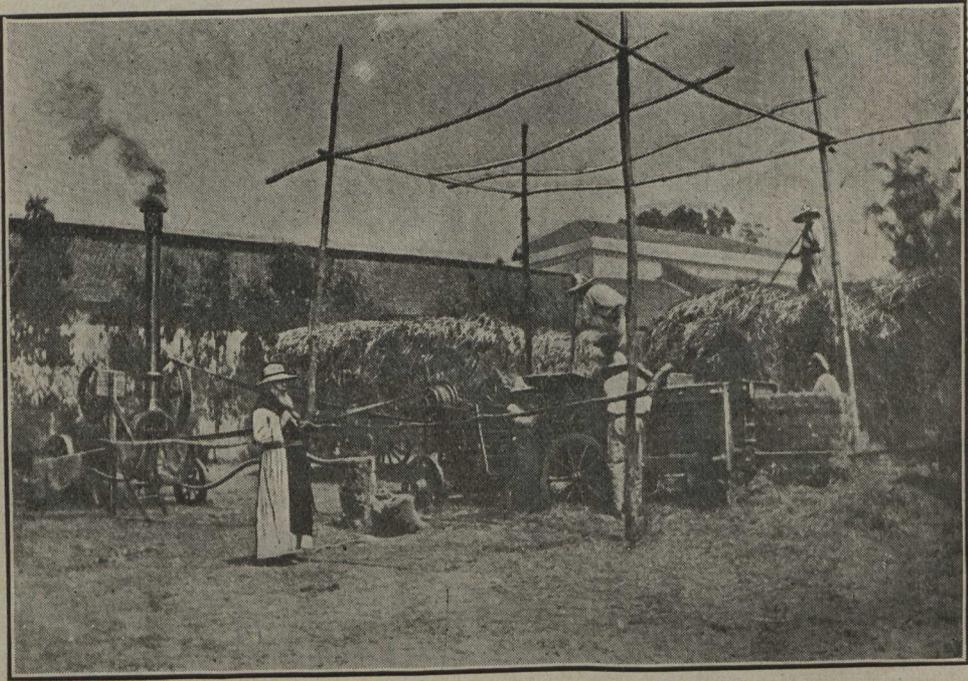
Cependant l'année 1849 avait donné une abondante récolte aux moines agriculteurs. Le jury des expositions d'Alger et de Paris décernait des médailles et des mentions honorables aux produits de leur verger et de leurs champs. Ayant rempli toutes les conditions imposées par le ministère Soult à la Société civile de Staouëli, ils avaient acquis le droit de devenir légitimes propriétaires du domaine fécondé par leurs sueurs.

\* \* \*

Dom François-Régis se sentait pressé d'échanger pour un titre définitif son titre de propriété provisoire. L'incertitude du lendemain, qui est le propre des temps de révolution, lui donnait le droit de prévoir l'avènement d'un

régime politique hostile aux Ordres religieux. Il se demandait ce que deviendrait le fruit des longs travaux exécutés par ses frères et ses fils, s'il ne pouvait pas opposer aux convoitises ennemies la barrière d'un droit de propriété établi sur des titres sérieux.

Il partit pour Paris et un succès complet couronna ses démarches. Pour récompenser les Trappistes algériens du grand exemple qu'ils avaient donné, le gouvernement de la République leur fit délivrer, le 8 octobre 1849, un



Les Trappistes au travail.—Le compressage du foin.

titre de propriété définitive de la concession qu'ils avaient conquise au prix de tant de sacrifices.

Après ces années de labeurs, d'épreuves et de souffrances, le fondateur de Staouéli pouvait enfin croire son oeuvre terminée. Le monastère, bâti dans de vastes proportions, occupait le centre d'un domaine splendide, presque entièrement défriché, et récemment agrandi par une nouvelle concession de quarante-quatre hectares sur la route de Koléah. Une nombreuse famille habitait cette maison de prière et de travail, où fleurissait dans sa belle intégrité l'antique règle de Cîteaux.

Tout concourait à la prospérité matérielle de l'abbaye. Mais, en multipliant leurs ressources, les religieux conservaient l'amour et la pratique de la pauvreté. Les pèlerins et les pauvres étaient les seuls à profiter de cet accroissement de fortune. Déjà affluait à l'hôtellerie un concours incessant d'étrangers et de visiteurs qui recevaient tous un accueil bienveillant et une hospitalité désintéressée. Ce concours, qui réunissait quelquefois quatre-vingts ou cents convives autour de la table frugale, mais abondante des Trappistes, ne nuisait en rien au calme de l'intérieur; les bruits du dehors ne franchissaient pas la clôture protectrice derrière laquelle s'abritaient le silence et le recueillement.

Le général Randon, nommé gouverneur général de l'Algérie en 1851, n'avait pu, quoique engagé dans le protestantisme, (qu'il abjura plus tard entre les mains du P. Olivaint), se défendre d'aimer et d'estimer le P. Régis. Sous l'empire de ce sentiment, il proposa à l'empereur l'abbé de la Trappe pour la décoration de la Légion d'honneur. Le maréchal Saint-Arnaud apprit au Père sa nomination par une lettre affectueuse. L'humble Trappiste accepta cette dignité, parce que la marque de distinction dont il était l'objet lui fut présentée comme un utile hommage à sa Congrégation et à tous les ordres religieux.

Le P. François-Régis avait à un degré merveilleux l'art d'aplanir les difficultés. Il était difficile de résister à ses raisons, qu'il développait avec un entrain plein de conviction et une respectueuse familiarité.

Pie IX, qui avait éprouvé quelquefois la puissance de cette parole dont la franchise et la brusquerie emportaient d'assaut toutes les résistances, disait gaiement :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

vers qu'il fallait traduire ainsi :

L'univers tout entier accepte la direction du P. Régis.

L'auguste Pontife lui donna à plusieurs reprises de flatteuses marques de confiance, en le chargeant de missions délicates lorsque l'énergique et prudent religieux fut, d'Africain, devenu Romain.

#### MORT DU P. REGIS.

Le vénérable fondateur de la Trappe algérienne ne devait pas, en effet, avoir la consolation de mourir sur le théâtre de ses glorieux exploits. En 1855, il fut délégué par le Chapitre général de la Congrégation cistercienne pour remplir à Rome, auprès du Saint-Siège, les fonctions du procureur gé-

néral. Il ne pouvait conserver la charge ni le titre d'abbé de Staouëli. Il se résigna à donner sa démission pour permettre à ses fils spirituels de procéder à une élection canonique. Ce fut un moment d'ineffable tristesse. Sa main tremblait en prenant la plume, et des larmes silencieuses tombaient de ses yeux pendant qu'il signait son abdication.

Dom François-Régis devait, durant vingt-cinq années, rendre à sa Congrégation les plus signalés services dans le nouveau poste d'honneur et de confiance qu'il avait accepté. C'est à son énergique initiative qu'est due notamment la fondation de la Trappe de Saint-Paul-Trois-Fontaines, près Rome.



L'église du Monastère de Staouëli.—Le choeur des religieux.

Le couronnement de cette vie si bien remplie arriva le 30 mai 1880, à Montbeton, près Montauban, où le saint religieux recevait l'hospitalité dans une famille admirablement chrétienne „

Quinze jours plus tard, dom François-Régis reprenait, mort, ce chemin de l'Algérie qu'il avait tant de fois parcouru pendant sa vie, pour défendre les intérêts religieux confiés à son dévouement. Les touchantes démonstrations auxquelles donna lieu ce voyage suprême, le changèrent presque en un pieux triomphe.

Les funérailles solennelles eurent lieu le 2 juin. Elles furent présidées par Mgr Dusserre, en l'absence de Mgr Lavigerie. Le prélat, dans un éloquent panégyrique, s'attacha à faire ressortir les vertus du religieux.

M. Melcion d'Arc, fils d'un ancien directeur de l'Algérie au ministère de la guerre, s'était chargé de rappeler les travaux du moine agriculteur. D'une voix que l'émotion faisait trembler, il dit tout ce que les Trappistes avaient entrepris pour l'honneur de la France et la prospérité de la colonie. Pendant qu'il énumérait les travaux et les bienfaits des religieux, l'oeil pouvait apercevoir au loin, du haut de la redoute changée en cimetière, l'immense étendue des champs fécondés par leurs sueurs, et, au centre, le monastère, avec ses vastes et austères constructions dominées par la croix.

### STAOUELLI EN 1905. DEPART DES TRAPPISTES. TOUCHANTS ET AUGUSTES ADIEUX.

On l'a vu, c'est au prix de nombreuses vies humaines que les Trappistes ont fondé cet établissement de Staouéli qui fut le point de départ du développement définitif de l'exploitation agricole de la France algérienne. Le moyen âge avait vu les moines défricher les terres incultes et, selon le mot d'Ozanam, "les hommes de la solitude reconstruire la société". Au XIXe siècle, on a vu de même des moines se faire les pionniers de la civilisation sur le continent africain.

"Arrivés dans un pays neuf, ouvriers de la première heure, ils durent, au prix d'expériences souvent coûteuses, par de longs et pénibles tâtonnements, déterminer les cultures qui pouvaient le mieux réussir, les pratiques agricoles les plus avantageuses à employer. Et comme chaque travailleur prenait une part déterminée de la tâche commune, y appliquant toute son activité, les observations utiles furent nombreuses et les progrès rapides."

La Trappe de Staouéli a donc rempli à la perfection ce rôle de ferme modèle qui lui avait été assigné. C'est là que, pendant un demi-siècle, le colon est allé apprendre les meilleures méthodes de culture.

Aujourd'hui le désert n'existe plus à Staouéli. Dans la lande immense où ne croissaient que des broussailles: jujubiers, cistes, caroubiers, bouquets de palmiers nains, tout est mis en culture sur un espace de quinze cents hectares environ. On aperçoit à perte de vue des vignes et des milliers d'arbres fruitiers, des prairies verdoyantes et des champs où l'orge, l'avoine, le blé poussent derrière des haies d'aloès et de figuiers-cactus, des jardins potagers dont les primeurs alimentent les halles de Paris. Le long de l'Oued-Backara, une rangée de peupliers et d'osiers se déroule pendant plus d'un mille et conduit à un moulin dont on entend le joyeux tic-tac derrière le rideau feuillé. Un aqueduc de maçonnerie de 1380 pieds amène les eaux du voisinage, qui, réunies aux eaux trouvées sur le sol même de la propriété, sont ensuite habilement distribuées partout. Enfin, au point de croisement de larges

et ombreuses avenues, s'élèvent d'immenses constructions, plus ou moins rapprochées les unes des autres: le monastère, l'hôtellerie, la ferme, les ateliers. Mais les Trappistes n'y sont plus.

\* \* \*

Au mois de novembre 1904, justement effrayés des menaces que leur réservait l'avenir, les moines agriculteurs ont pris le chemin de l'exil. Ils sont allés demander à l'Italie une hospitalité plus sûre.

L'éminent archevêque d'Alger, Mgr Oury, pleura et salua ce douloureux départ dans une magnifique lettre pastorale dont plusieurs passages ont leur



Le Réfectoire du Monastère de Staouéli.

“Avec cette colonie de religieux qui disparaît, s'écrie l'éloquent prélat, c'est un des plus robustes rejetons du grand arbre monastique qui est arraché du sol de l'Afrique, c'est une glorieuse et florissante abbaye qui se ferme, un beau fleuron de notre couronne qui tombe, un foyer intense de vie religieuse qui s'éteint.

“La présence de ces saints religieux parmi nous était tout à la fois une prédication éloquente et une grâce d'un prix inappréciable, car, nous le savons, partout où passent les saints, Dieu passe avec eux.

“Il est, du reste, d'autres bienfaits, plus faciles à constater, dont nous leur

sommes redevables. Lorsque le Gouvernement français résolut d'accorder aux Trappistes une concession de terres sur le sol de notre nouvelle colonie, il ne se proposait pas seulement d'introduire une "goutte de sainteté dans la caverne africaine"; mais, désireux de mettre en valeur nos possessions de l'Afrique du nord, et préoccupé de l'échec de toutes les expériences tentées jusqu'alors, le maréchal Soult crut utile d'y envoyer des moines aussi célèbres par leurs cultures que par leurs vertus. L'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, l'avait dit, du haut des collines d'Hippone: "Si la civilisation doit "refleurir dans ces lieux, si l'Arabe doit apprendre à cultiver cette terre "qu'il foule aujourd'hui d'un pied stupide, ce seront des religieux qui le lui "apprendront, ce seront des Trappistes..."

"Les moines d'Aiguebelle vinrent donc en ce pays, n'ayant pour toute ambition, comme l'écrivait dom Hercelin, que "de vivre d'une manière exemplaire, de prier pour la prospérité de la France, et de seconder les vues du "gouvernement pour la colonisation de l'Algérie: propager leurs bonnes méthodes de défrichement et de culture, mettre en pratique et en honneur les "arts utiles, former des élèves intelligents et probes, préparer enfin sur un "point du territoire conquis une prospérité profitable à l'Etat."

"L'histoire de ces soixante dernières années atteste assez haut que ce magnifique programme a été rempli.

"Si les Trappistes ont ainsi rendu à l'Algérie un éminent service, que dirions-nous comme archevêque d'un diocèse où ils ont semé les bienfaits à pleines mains?

"Tous les revenus de l'exploitation, en dehors des sommes prélevées pour l'amélioration du domaine ou l'extension des cultures, étaient consacrés aux œuvres de bienfaisance publiques ou privées. La Trappe était un refuge assuré pour le voyageur sans asile, et l'indigent était toujours certain d'y recevoir un morceau de pain: au temps de la prospérité de l'abbaye, les religieux nourrissaient environ cent cinquante pauvres chaque jour.

"Le diocèse d'Alger eut une part abondante dans les pieuses largesses de Staouëli, et notre vénéré prédécesseur, Mgr Dusserre, rappelait publiquement, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du monastère "les "écoles créées ou soutenues, les congrégations nourries, les vocations sacerdotales favorisées, les séminaires subventionnés, les hôpitaux secourus, les "paroisses pauvres pourvues généralement, et, surtout, toutes les églises élevées à la gloire de Dieu en cette région."

"A des titres divers et nombreux, les Trappistes ont donc droit à notre vive reconnaissance. Au nom des malheureux qu'ils ont secouru, des colons auxquels ils ont servi de guides et de maîtres, du diocèse qu'ils ont sanctifié par leurs vertus et aidé de leurs aumônes, nous aimons à leur offrir ici notre gratitude profonde et notre cordial merci."

Ces nobles accents auront, bien certainement, été au coeur du T. R. P. dom Louis de Gonzague qui a hérité de la crosse abbatiale de dom François-Régis et qui vient de transporter sur la péninsule italienne l'essaim laborieux exilé du sol algérien. Au milieu des amertumes de l'exode et des tristesses de la séparation, les vénérables émigrants avaient le droit d'entendre une parole de réconfort. Elle ne pouvait tomber d'une bouche plus autorisée; elle ne pouvait être plus digne, plus émouvante, plus paternelle.

D'ailleurs, quelque chose doit consoler du départ des Trappistes de Staouëli, c'est la pensée que l'histoire se recommence toujours, et que si, aujourd'hui, Mgr Oury pleure la perte de fils et d'amis très chers, un jour luira où l'un de ses successeurs, lui-même peut-être, saluera joyeusement leur retour en proclamant, avec Lacordaire, que "les moines et les chênes sont éternels".

Ainsi soit-il!





# La Bonne et la Mauvaise Nourriture

Choix.— Combinaisons. —Proportions

Par A. Riou.

**N**OMBRE de personnes douées d'un excellent appétit, s'étonnent de voir leur santé décliner malgré l'ingestion quotidienne d'une quantité considérable de nourriture. Pour eux, manger consiste simplement à absorber au petit bonheur les nourritures les plus diverses avec cette idée, malheureusement trop répandue dans le vulgaire, que "tout fait ventre". C'est là, hâtons-nous de le dire, une grossière erreur, funeste à beaucoup de gens, et la cause première des gastrites, entérites, dilatations d'estomac et autres maladies dont la proportion devient tous les jours de plus en plus inquiétants.

La nutrition selon le mode observé, donne des résultats excellents ou déplora- bles, le tout dépend de trois conditions essentielles.

- 1o Le choix des aliments.
- 2o La combinaison de plusieurs aliments entre eux.
- 3o La proportion qui doit être gardée dans l'emploi de chacun de ces aliments.

La nourriture doit être choisie de façon à donner au corps tous les éléments de subsistance nécessaire, mais aussi de manière à produire des combinaisons chimiques en harmonie avec le but proposé. Chaque variété d'aliments possède en ef-

fet une propriété chimique qui lui est particulière, et si elle est absorbée seule elle produira sur notre organisme un résultat bien défini; manger est une science qui aurait besoin d'être approfondie de la même façon que les autres branches d'études pour lesquelles nous nous passionnons.

Chaque espèce de nourriture ne produit pas simplement un résultat spécial dans notre corps, mais elle opère également une certaine action sur les autres aliments avec lesquels elle se combine dans le courant du même repas. Tous les spécialistes qui se sont livrés à une étude sérieuse de cette question, surtout dans le but de rechercher les causes déterminantes des troubles de l'estomac ou de l'intestin, préconisent la plus grande simplicité dans le choix des mets qui composent nos repas. Des savants éminents se sont nettement prononcés pour le système de la "Mano-diète", qui consiste à ne manger qu'un seul plat à chaque repas, et ils sont unanimes à déclarer que ceux qui l'emploient sont ceux qui se rapprochent le plus de la logique scientifique. Malheureusement il n'est pas toujours possible de passer de la théorie à la pratique, et dans la vie, lorsque nous cou-

rons les "tables d'hôte" ou les "repas à prix fixe", nous sommes loin des conseils de la docte faculté.

Nous pouvons classer en huit catégories les aliments indispensables au corps humain, ce sont: les matières grasses, les oeufs, le lait, les pâtes, les graines, les légumes, les fruits et le sucre.

Le corps demande, en effet, une certaine quantité de sucre, mais les "douceurs" ne devront pas être dégustées à la fin d'un repas au cours duquel nous aurons absorbé une douzaine de mets différents.

Rien ne peut être plus nuisible à l'estomac que l'introduction à la fin d'un repas, de plats sucrés qui détermineront des réactions chimiques absolument mauvaises. Si vous aimez les douceurs, mangez-en tout à votre aise, mais ne mangez que cela, reprenez deux fois, trois fois même de la crème à la glace et buvez ensuite trois ou quatre verres d'eau, vous neutraliserez de cette façon l'effet du sucre et vous préviendrez la supersécrétion de l'acide hydrochlorique. Un repas composé uniquement de mets sucrés pourra vous être très agréable, et en même temps qu'il sera de nature à satisfaire vos goûts, et ne présentera aucun inconvénient pour votre estomac.

Je me permets de présenter à mes lecteurs une table sur laquelle ils pourront s'assurer des combinaisons de nourriture qui sont bonnes ou mauvaises, je ne donnerai bien entendu qu'un exemple, car le système entier ne comprend pas moins de huit tableaux. Chacun de ces tableaux porte sur soixante-quatre combinaisons différentes et les huit réunis offrent plus de cinq cent moyens d'associer entre eux différents aliments.

En principe, tout le monde aime à voir sa table garnie de mets différents, préci-

sément parce que nous aimons la diversité, et cette manière d'opérer nous a insensiblement conduits à la gourmandise. C'est un peu la faute des femmes, qui pendant de longues années ne placèrent rien au-dessus de la science culinaire. Celles qui arrivaient à préparer le plus de mets



avec des variantes innombrables étaient considérées comme les "déeses" de la maison, aujourd'hui nous leur donnons encore la dénomination de "Cordons bleus", qui représente le summum de l'art, le critérium pour la bonne cuisinière bourgeoise, en résumé notre idéal serait d'assister à un festin chaque fois que nous nous mettons à table.

Aujourd'hui nous pouvons affirmer que le meilleur moyen d'entrer en lutte avec l'alcoolisme serait de reprendre les anciennes habitudes des invitations à dîner. Il semble qu'il était beaucoup plus agréable de se réunir devant une table qu'au comptoir d'un bar, à la condition cependant que l'on fut assez raisonnable pour se contenter d'un menu modeste, je ne veux pas parler de ces banquets officiels au cours desquels on ingurgite les mets les plus disparates sans souci des pertur-

Lorsque vous avez absorbé une quantité suffisante d'aliments, l'estomac est satisfait, pourquoi vouloir l'obliger à une digestion pénible en lui infligeant toutes les sucreries, toutes les douceurs que l'on est accoutumé d'offrir à la fin des repas. C'est le moment où les perturbations chimiques commencent, où les intoxications prennent naissance, c'est la ruine de l'estomac qui dépense une somme d'énergie colossale pour assurer une digestion trop laborieuse, se fatigue et à la longue finit

### TABLE DES HARMONIES DIGESTIVES

#### Légende de la table.

- 1 — Extrêmement favorable.  
 2 — Bonnes combinaisons.  
 3 — Parfois mauvais.  
 4 — Particulièrement défavorables.

Matières grasses (Beurre, Salades huileuses, Crèmes, etc.)	Oeufs	Lait	Noix	Céréales	Légumes	Fruits acides	Sucre	Fruits sucrés
Matières grasses avec .....	2	2	3	1	1	2	2	2
“ et oeufs avec .....	2	2	3	2	2	2	2	3
“ et lait avec .....	2	2	3	2	2	4	2	2
“ et noix avec .....	3	3	3	2	1	2	2	2
“ et céréales avec ...	2	2	2	2	1	2	3	2
“ et légumes avec ...	2	2	1	1	1	1	1	3
“ et fruits acides avec	2	4	2	2	1	1	2	2
“ et fruits sucrés avec	2	2	2	3	1	2	2	2
“ et sucreries avec ..	3	2	2	2	3	2	2	2

bations stomacales, mais de ces réunions aimables comme les aimaient nos ancêtres, où le “plat de bon coeur” était le meilleur du repas et où le plaisir de se sentir en agréable société primait sur la quantité des services.

Considéré à ce point de vue le plaisir de la table est un de ceux qui sont le plus en faveur, mais il est indispensable de ne pas tomber dans les excès et de chercher plutôt à diminuer la quantité de nourritures servies, qu'à l'augmenter.

par refuser tout service.

Or si nous voulons jouir de la vie, il est indispensable d'avoir une excellente santé, l'estomac étant de tous les organes celui qui nous assure par son bon fonctionnement le maximum de tranquillité, ménageons-le, soignons-le et souvenons-nous du principe éternellement vrai. “Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger.”

## La Sûreté en Mer

—§—

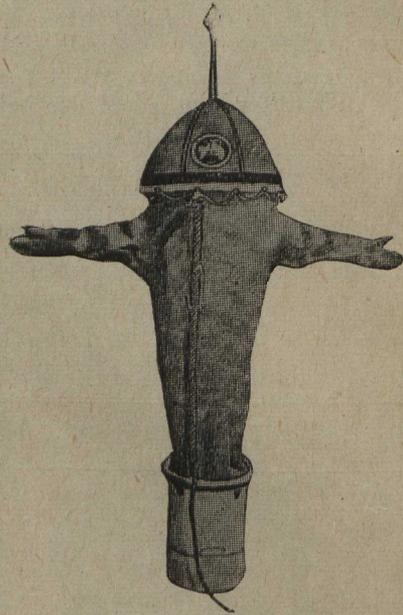
**C'**EST un ingénieux appareil de sauvetage que celui inventé récemment par un Allemand, Gustav Heinrich. L'appareil, certes, n'est pas élégant, mais il offre d'inappréciables avantages.

Jusqu'à présent, malgré les recherches des inventeurs, on ne possédait aucun appareil de sauvetage assez perfectionné pour permettre à un naufragé d'attendre des secours pendant plusieurs jours. La bouée mise à la disposition des voyageurs, sur les paquebots, n'est pas d'une grande utilité et, même, offre des dangers, celui-ci par exemple, que, si elle n'est pas très bien placée sous les bras, elle fera faire la culbute et maintiendra la tête dans l'eau la personne sur laquelle elle est appliquée. En plus de cela, il n'est pas possible de rester longtemps dans l'eau sans s'engourdir, surtout lorsque l'eau est glaciale, comme cela arrive souvent. Quant aux canots de sauvetage, par une mer démontée, leur usage est plutôt périlleux, sans compter que, dans le désarroi occasionné par une panique, certains canots partent à moitié vides et d'autres trop pleins.

L'appareil dont il est question ici, n'offre aucun des dangers énumérés plus haut. Il est en toile à voile très forte et absolument imperméable. Les manches sont pourvues de gants à leur extrémité. A la hauteur de la bouche et des yeux, une ouverture est pratiquée afin de laisser facilement voir et respirer. Si la vague est trop forte, l'ouverture peut être hermétiquement fermée et c'est alors par le tube placé au-dessus de la tête que l'air néces-

saire à la respiration est obtenu.

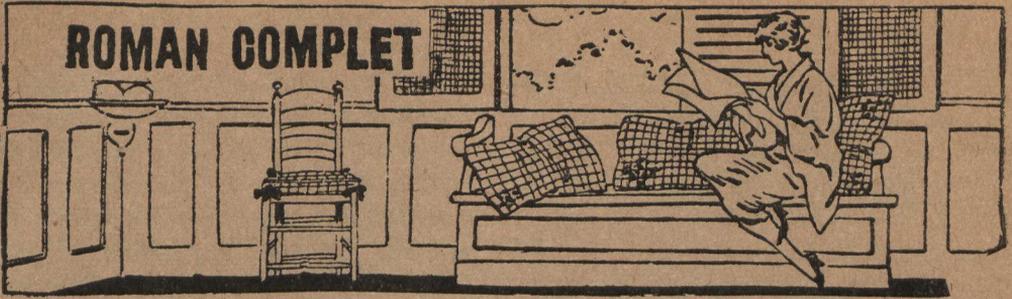
Un seau en toile forme la base de l'appareil. En se remplissant d'eau, ce seau sert à maintenir dans une position verticale l'occupant du vêtement. Il est possible d'emporter de quoi manger et boire pendant une semaine.



Enfin, l'appareil est pourvu d'une corde où peuvent, au besoin, s'accrocher deux ou trois naufragés, et d'un revolver et de fusées permettant de faire des signaux de jour et de nuit.

Espérons que, malgré la dépense que cela pourra leur causer, les compagnies de navigation n'hésiteront pas à fournir à leurs passagers l'appareil de sauvetage si perfectionné que nous venons de décrire, et nous n'aurons plus à enregistrer d'aussi longues listes de victimes que celles qui nous sont offertes à presque chaque naufrage.

—o—



EDGARD FRANKLIN

# LA CAPTURE DU LIBÉRATEUR

Roman d'aventures traduit et adapté de l'anglais

par E. PIERRE LUGUET

## CHAPITRE PREMIER

### Un message du Président

—Le temps, dit Hemmett en se disposant à allumer une cigarette, le temps est mûr pour une révolution.

—Eh?

Girton se détourna de sa contemplation de l'Atlantique du Sud, qui étincelait au-dessus du petit mur de la terrasse du café en plein air de Puerto-Carlo.

—Oui, monsieur, mûr comme une pêche qui n'attend pour choir que le premier souffle de la brise...

—Je ne vois pas ce qui a pu le mûrir ainsi tout à coup.

—Mais tu le verras, si tu veux sortir un instant de tes songes, et t'occuper de ce qui se passe sur la terre.

—Au surplus, mon ami, pourquoi ferions-nous plus attention à une émeute qu'à une autre, puisque ces républiques nègres passent leur existence à chercher plaies et bosses? Le trouble est leur état normal, et le souffle de leur vie... Si la puissante nation de Guanama reste six mois sans qu'il s'y produise d'effusion de sang, sans l'assassinat d'un président ou sans un chambardement quelconque, les gens y meurent d'ennui et parlent d'émigrer.

—Eh! ils pourraient bien s'attacher encore à leur pavé, d'ici à peu de temps!

Les deux jeunes gens que nous voyons ainsi causer étaient deux ingénieurs américains engagés par le gouvernement de la petite République de Guanama pour mettre sur ses pieds un chemin de fer allant de la capitale, Puerto-Carlo, à une des villes de l'intérieur, Santa-Maria, centre de la production en café et en tabac, et incidemment berceau de toutes les révoltes

qui s'élevaient contre l'homme au pouvoir.

Ils venaient de passer trois ans dans cette île turbulente, supportant avec héroïsme les températures les plus effroyables, dévorés toutes les nuits par des légions de moustiques venimeux, et terrassés en outre, de temps en temps, par des accès de fièvre pernicieuse.

Ils avaient tenu bon, cependant, d'abord parce que c'étaient deux natures résistantes, et ensuite parce qu'ils avaient beaucoup d'amour-propre, et tenaient à exécuter leurs promesses quand il les avaient faites.

Leur chemin de fer fonctionnait à présent, les trains qui y circulaient n'avaient, bien entendu, que de très vagues ressemblances avec les grands express qui dévorent l'espace entre New-York et San-Francisco, mais tels qu'ils étaient, et tirés par les locomotives à bon marché que pouvait, seules, se permettre l'Etat de Guanama, ils suffisaient au transport des récoltes, et au besoin de villégiature des habitants.

Lorsque tout fut achevé, les deux ingénieurs avaient la liberté de quitter l'île, et de s'en retourner chacun chez soi. Ils ne le firent pas immédiatement toutefois, et quinze jours s'étaient écoulés depuis l'inauguration de la ligne nouvellement construite, qu'on les voyait encore à Puerto-Carlo, inactifs, autant qu'ils avaient été occupés naguère, fumant d'innombrables cigarettes, et contemplant vaguement les lames qui déferlaient mollement dans une chaleur de plomb.

Il y avait certainement une raison à cette attitude anormale; pourquoi les deux jeunes gens demeureraient-ils dans un endroit qui leur déplaisait, et pourquoi ne retournaient-ils pas dans leur pays na-

tal, après avoir tant promis de le faire le plus tôt possible?

Oui, il y avait une raison, et une raison patriotique. La révolution dont on a parlé au début de ce chapitre, et qui pouvait éclater d'un jour à l'autre, entraînait pour une certaine part dans les motifs déterminants des deux ingénieurs. Il existait bien un ministre américain à Puerto-Carlo, mais ce ministre américain avait jugé bon, six mois auparavant, de s'en aller respirer l'air de la Mère Patrie, qu'il trouvait plus sain que celui de Guanama. Les gens bien informés de son entourage prétendaient même l'avoir entendu promettre de n'y jamais remettre les pieds.

Il y avait bien aussi un ministre anglais, mais si celui-ci était présent, c'était absolument comme s'il eût été en Chine ou au Kamtchatka, surtout en période d'orage politique, car il disparaissait alors avec une adresse qui n'avait d'égale que sa hâte.

De telle façon que si les troubles s'étaient produits au moment où s'ouvre ce récit, les Américains habitant l'île n'auraient pas été protégés parce que leur Ministre était en vacances illégales, et les habitants anglais ne l'auraient pas été non plus parce que leur protecteur officiel aurait été se terrer dans quelque grotte. En outre, il avait été convenu entre les deux grandes nations que leurs représentants se suppléeraient l'un l'autre en cas de nécessité. Mais il y avait ici impossibilité majeure, puisque ni l'un ni l'autre ne se trouvait prêt à décharger l'autre de ses devoirs.

Par-dessus le marché, les Anglais et les Américains qui étaient venus à Guanama cultiver l'herbe à Nicot et le café s'entendaient sans doute fort bien à leur commerce, mais il n'aurait fallu leur deman-

der aucune initiative si les choses s'étaient gâtées, et surtout pas de se défendre eux-mêmes contre un parti ou contre l'autre, par crainte des représailles qui n'auraient pas manqué de se produire plus tard, de la part du parti opposé.

Quand l'émeute arrivait, en l'absence bien entendu des deux ministres, il ne venait à l'idée de personne de télégraphier à Washington ou à Londres; l'auteur de la dépêche aurait été connu et ses plantations dévastées le lendemain. Ils s'enfermaient dans leurs maisons, laissaient passer la tempête, et, le jour suivant, faisaient la part du feu.

Mais Girton et Hemmett n'avaient pour les retenir aucune de ces raisons d'intérêt. Tout ce qu'ils possédaient tenait dans leurs poches et dans deux valises; ils n'avaient pas de plantations qu'on pût incendier par vengeance, et quand ils avaient senti poindre des indices de troubles au nid ordinaire des conspirations, c'est-à-dire autour de Santa-Maria, ils s'étaient dit que leur présence ne serait pas inutile, et que leurs concitoyens valaient bien d'être défendus, même à leur insu, même malgré eux.

Ceci pour la raison patriotique. En cherchant bien, on en aurait découvert une autre, née de la sympathie que resentaient les deux jeunes gens pour les aventures, et de la certitude où ils étaient d'en rencontrer beaucoup si le grain qu'on voyait se dessiner timidement à l'horizon finissait par envahir le ciel.

Les faits qui se produisaient à cette époque, dans la république de Guanama, ressemblaient à s'y méprendre à ceux qui s'y étaient passés auparavant, et sans doute à ceux qui s'y passeraient encore plus tard. Le Président au pouvoir s'appelait Enrico Marado et celui qui aurait bien

voulu s'y trouver à sa place portait le nom de Pedro Sanchez. Le premier avait fait tomber son prédécesseur en persuadant aux populations qu'il était un gouvernant de bien meilleure qualité, et Sanchez se livrait aujourd'hui au même exercice.

Les moyens ne variaient jamais. Les nègres de Santa-Maria étaient aussi sensibles à une époque que l'autre à la bonne parole, pourvu qu'elle fût accompagnée de quelques pièces d'argent et de quelques litres de tafia. La douce perspective de pouvoir en outre piller pendant trois semaines ou un mois les propriétés privées mettait au comble leur bonne volonté. On les trouvait continuellement prêts à bien faire, et on savait en outre où les rencontrer. Les mêmes servaient toutes les fois que s'affirmait une ambition nouvelle, et Marado serait certainement renversé par les mercenaires qui l'avaient hissé au pouvoir, après y avoir mis et en avoir descendu ceux qui l'avaient précédé.

Marado ne paraissait cependant pas disposé à se laisser faire, et comme son ennemi, qui se faisait modestement appeler "Le Libérateur" était un gaillard résolu et sympathique, en outre, à tous les bandits de l'île, il existait des chances pour que cette fois la lutte fût âpre, et durât plus longtemps que d'habitude, au grand détriment de ceux que n'intéressait pas ce conflit.

Les deux ingénieurs avaient donc flâné à Puerto-Carlo pendant une quinzaine après qu'ils avaient droit à leur liberté définitive et surveillé les événements pour leur édification personnelle.

A la suite de cette étude, les deux amis en étaient arrivés à deux opinions différentes: pour Hemmett les choses ne pou-

vaient pas aller loin, et les prochaines aurores se lèveraient probablement sur des incendies et sur du sang. Girton, au contraire, se montrait fort disposé à traiter par le mépris les prétentions de Pedro Sanchez, et à lui refuser la moindre chance de réussite.

Tel était le thème de la discussion qui les aidait à tuer les heures douloureuses de l'après-midi.

—Au surplus, poursuivit Hemmett, n'est-ce pas en prévision de cette révolution que tu as retardé ton retour en Amérique?

—C'est pour cela, et aussi parce que tu ne voulais pas rentrer. Qu'aurais-je été faire tout seul à New-York? Et puis, s'il faut te le dire, je ne crois plus à la révolution de Pedro Sanchez. Ça traîne, ça n'avance pas, les nègres de Santa-Maria semblent n'y mettre aucune ardeur, nous ne voyons pas se former les bandes d'hommes ivres qui ont tant fait pour l'accession au pouvoir de ce cher Marado. Enfin, enfin, je n'ai pas confiance, quoi!

—Et c'est justement en quoi tu as tort. Les indices ne manquent en aucune façon. Sais-tu qu'hier on a trouvé dans la cour de la prison un certain Perez, et qui, à ce titre sans doute, avait reçu une balle dans le dos. Ceci ne prouve-t-il pas que Marado n'est pas disposé à se laisser faire.

—Ah! on a tué ce Perez?

—Fort proprement. Et ce qui me ferait croire que le meurtre a des racines officielles, c'est qu'il est dissimulé avec succès, que personne n'en sait rien encore, et que je le connais, moi, par le plus grand des hasards. Sais-tu qu'un des personnages de l'entourage intime de Marado est très fort soupçonné de vendre tous ses secrets au Libérateur?

—Non.

—Je le pensais. Vois-tu, mon cher ami, j'ai fait tous ces derniers temps œuvre de détective, et je suis à peu près convaincu que ni le Président, ni ses amis ne peuvent se gratter la tête, en ce moment, sans que le geste soit immédiatement rapporté à Pedro Sanchez. Et ce qui m'en a persuadé davantage encore, c'est que depuis une semaine nous avons été espionnés nous-mêmes.

—Nous! Et pourquoi faire?

—Pour essayer de savoir ce que nous fabriquons encore ici, quinze jours après la fin de nos travaux, et quand nous avions tant promis de ne pas passer à Guanama une heure inutile. En somme, mon cher, il faut bien te dire que si quelque chose arrivait, et que nous eussions le désir de nous en mêler, nous constituerions à nous deux seulement, un appoint sérieux pour le parti auquel nous prêterions nos services.

Nous sommes jeunes, nous sommes intelligents et instruits, le courage ni l'initiative ne nous manquent; jamais les révoltés... ou les autres ne se seraient payés des chefs comme nous. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'on cherche à savoir vers qui, le cas échéant, verseraient nos sympathies.

—C'est cependant assez indiqué. Marado est venu nous chercher en Amérique pour nous faire faire un travail de trois années dont nous avons bénéficié; son attitude envers nous, pendant notre séjour ici, a été continuellement courtoise. Je ne vois pas pour quelle raison nous irions le priver de notre amitié, pour en affubler je ne sais quel sauvage inconnu.

—Tout à fait de ton avis. C'est pour quoi je soupçonne les espions qui nous observent de venir plutôt de Santa-Maria.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils existent, et qu'ils fonctionnent.

—Comment sont-ils faits?

—Un jour c'est un porteur d'eau. Le lendemain, c'est un marchand de fruits malpropre. Hier je me suis retourné brusquement sur un individu louche, qui s'est troublé sur le champ, et qui a disparu au galop dans une ruelle. Ce matin, comme nous venions ici, nous étions suivis encore.

—Oh!..

—Et en ce moment, en ce moment même où je te parle, et où tu n'as pas l'air de croire ce que je te dis, nous sommes épiés.

—Par qui?

—Par cet homme en haillons qui est venu s'étendre sur le trottoir de l'autre côté de la rue, et qui semble dormir si profondément. En réalité il ne perd pas un seul de nos gestes.

—Et à quoi cela peut-il bien lui servir. Nous ne faisons pas de pantomime excessive, comme les gens d'ici, qui peuvent presque causer sans parler.

—Il faut croire que cela lui sert à quelque chose puisqu'il le fait. Et tiens en voici un autre qui vient tourner autour de nous.

—Ah! non! celui-ci est à la solde de notre ami Marado. Conflit d'espions... que va-t-il en sortir?

Il en sortit des choses assez curieuses.

L'individu qui venait de surgir était un grand gaillard maigre enveloppé dans une énorme cape, malgré la terrible chaleur, et un grand chapeau mou rabattu sur les yeux. Il marchait par longues enjambées, bombant le torse, et la main gauche appuyée sur la coquille d'une rapière imaginaire. Cet homme s'était évidemment pénétré de l'aspect de Don Cé-

sar de Bazan, et faisait tous ses efforts pour lui ressembler, jusqu'à la façon de draper les loques dont il était couvert.

Il s'approcha de celui qui feignait de dormir à terre, l'examina quelques instants, puis lui donna un violent coup de pied dans les côtes.

L'autre poussa un gémissement de douleur et se redressa d'un bond, mais il n'eut ni discours de protestation, ni geste de révolte. Il faut croire qu'en le traitant avec cette brutalité, on ne lui faisait rien auquel il ne fût accoutumé. Don César lui désigna d'un bras noble le bout de la ruelle, et il s'en fut docilement, courbant le dos et ne tournant même pas la tête.

— Heureux tempérament, murmura Hemmett.

L'homme sans rapière resta quelques instants immobile, laissant à son misérable le temps de disparaître, puis il se tourna ostensiblement vers les deux américains, et les salua d'un geste théâtral de son grand sombrero.

—Nouvelles de la Présidence, dit Hemmett à Girton.

Il fit signe à l'inconnu d'approcher.

Celui-ci traversa la ruelle inondée de soleil, monta les quelques marches qui la séparaient de la terrasse du petit café, et, sans mot dire, solennel comme un ambassadeur en haute mission, déposa sur la table, devant Girton, un pli cacheté. Il salua encore en cérémonie et s'en fut de son pas majestueux.

La note émanait bien de la Présidence, elle disait :

MM. Hemmett et Girton sont humblement requis de se trouver au palais gouvernemental, ce soir à minuit.

(Signé) **Enrico Marado.**

—Du nouveau, dit tranquillement le jeune homme en mettant le papier dans sa poche.

## CHAPITRE II

### Un marché

Rendez-vous à la Présidence, à minuit ! Marado devait avoir des choses bien extraordinaires à leur dire, pour prendre de pareilles précautions. Cette visite devant attirer le moins possible l'attention, car à minuit, à Puerto-Carlo tout le monde est couché ou tellement ivre, qu'il n'y a plus à craindre la surveillance des gens qui sont restés dehors.

Hemmett et Girton supputèrent pendant quelque temps la chance des incidents qui pouvaient sortir de cette entrevue mystérieuse, mais n'arrivèrent à aucun résultat vraisemblable. Il s'agissait probablement de quelque développement de l'insurrection de Santa-Maria... mais lequel ?

L'affaire du chemin de fer de Guana-ma était close et enterrée ; l'argent avait été versé, et certainement la petite république ne songerait pas de quelque temps à requérir les services des deux ingénieurs.

A minuit, les deux jeunes gens n'avaient pas encore découvert le motif du singulier appel du Président. Ils sortaient de la Casa Americana, l'auberge où ils avaient habité pendant leurs trois années de séjour dans l'île jetant des regards devant et surtout derrière eux, et la main continuellement sur la crosse de leurs revolvers en cas de mauvaise surprise. Ils s'attendaient à être suivis pendant leur voyage au palais gouvernemental, mais ils se trouvèrent agréablement déçus.

Personne ne se montra sur leur chemin, suspect ou inconnu. Quelques hommes à peine, mais beaucoup trop pris de boisson pour pouvoir prêter attention à ce qui se passait devant eux. Lorsqu'ils arrivèrent à la rue large qui conduit de la place au palais présidentiel, cette rue était entièrement déserte.

Marado attendait.

En contournant les plates-bandes de fleurs qui régnaient devant le Palais, les deux amis virent s'ouvrir une petite porte, assez loin de l'entrée principale, et aperçurent un homme qui leur faisait signe.

—Suite du mystère, murmura Girton. Qu'est-ce que peut bien nous vouloir le Président ?

—Nous le saurons bientôt.

La silhouette sombre s'inclina avec déférence et s'effaça pour les laisser pénétrer.

—Ah ! Manuêlo, c'est vous, dit Girton, en reconnaissant à la lueur du corridor, les traits trop souriants du valet de chambre du Président. Vous nous attendiez ?

—Si senior, répondit l'homme. El Présidente vous attend avec le senior Fernandez.

—Fernandez, grogna le jeune homme : il est aussi fourré là-dedans...

—Le senior dit ?

—Rien... Où sont-ils ?

—Que les 'seniores veuillent bien me suivre, demanda Manuêlo avec un nouveau sourire.

Girton et Hemmett longèrent le corridor où ils se trouvaient.

—Grand salon. Non ? Bibliothèque, pas encore ? Bureau particulier. Ce n'est pas là ? Le Président aurait-il l'intention de nous recevoir dans la cave ?

Il avait glissé ces mots à l'oreille de

son ami, mais il avait compté sans la finesse d'ouïe de Manuêlo.

—El Présidente recevra ces messieurs dans la salle à manger privée, là-haut, répondit le serviteur dans un souffle, ces messieurs seront moins facilement dérangés.

Les trois hommes montèrent un escalier large, jusqu'au deuxième étage, et le valet de chambre, après avoir doucement frappé à une porte, l'ouvrit et annonça :

—Los senores Hemmett y Girton!

Les deux ingénieurs entrèrent et la porte se referma.

Dans la pièce brillamment éclairée deux hommes se tenaient, sombres de teint, et très corrects d'attitude. L'un était de taille moyenne, plutôt gras, avec une physionomie simple et troublée qui devait refléter à la fois son caractère et l'état actuel de son esprit. Ce personnage n'était autre que Enrico Marado, Président de la république de Guanama. L'individu maigre, sec, les yeux aigus et les manières trop aimables, qui se tenait en face de lui à la table, portait le nom de Fernandez, le titre de secrétaire d'Etat, et avait la réputation d'un fonctionnaire extrêmement rusé. C'est cette dernière qualité qui servait le plus au Président dans l'administration des affaires du pays, et il avait toute confiance en celui qui la possédait à un si haut degré.

Ce fut Fernandez qui prit le premier la parole.

—Nous vous souhaitons le bonsoir, gentlemen.

—Bonsoir seniores, répondit brièvement Girton, qui détestait le secrétaire, et surtout sa politesse obséquieuse.

—Voulez-vous nous faire le plaisir de prendre des sièges?

Les deux jeunes gens s'assirent, et un

assez long silence suivit. Marado jetait des regards interrogateurs à son ministre.

—La nuit est belle, Messieurs? dit enfin celui-ci d'un ton engageant.

—Très belle, répondit Hemmett avec sobriété.

—Dans la fraîcheur du soir, rien n'est plus agréable que la promenade.

—Par occasions...

—Sans doute, par exemple...

—Par exemple, coupa Girton, quand il se produit quelque chose de déterminé au bout de la promenade. Dans le cas contraire, le vrai plaisir est une bonne nuit de repos. Vous ne nous avez pas fait appeler, je suppose, Monsieur le secrétaire d'Etat, pour discuter le temps et l'agrément des promenades nocturnes?

—Mais... mon bon monsieur...

—Messieurs, mon secrétaire badine, comme vous voyez, intervint hâtivement le Président. C'est assez l'habitude de nos concitoyens.

—Nous le savons, Monsieur le Président, mais ne pensez-vous pas qu'à minuit, et par extraordinaire, Monsieur le secrétaire d'Etat pourrait aller droit au but?

—Le sénior Américain a cent mille fois raison, sourit Fernandez. Il est issu d'une race qui va vite; c'est dans son sang, ah! oui... Bon! Nous arrivons donc droit aux affaires.

Fernandez s'arrêta, et, ayant refait l'extrémité de sa cigarette avec un soin méticuleux, l'alluma et jeta deux longs nuages de fumée vers le plafond.

—Pour commencer... pour commencer, dit-il ensuite... Ah! vous êtes tous deux, Messieurs des hommes surprenants!

—Merci.

—Au moment où vous avez construit

notre magnifique chemin de fer, par exemple... Oh! le beau travail que vous avez fait! et comme vous avez bien montré votre aptitude extraordinaire à profiter de toutes les circonstances, et à supprimer tous les obstacles!... C'était simplement merveilleux.

Girton jeta à Hemmett un regard lourd. Ce regard signifiait: "Qu'est-ce que cet homme peut avoir à nous demander pour l'envelopper de tant de sucre!"

—Vous désirez faire construire un second chemin de fer? demanda-t-il d'un air naïf.

—Pas exactement. (Le secrétaire souriait). Mais les admirables qualités que vous possédez à un si haut degré ne pourraient-elles pas être utilisées avec avantage... et opportunité... pour autre chose?

—Quelle autre chose?

Fernandez envoya en l'air deux nouveaux cumuli de fumée bleue.

—Le temps doit lourdement peser, Messieurs, sur des esprits aussi actifs que les vôtres. Nous avons pensé... le Président et moi... nous avons pensé vous distraire, peut-être, en vous faisant une petite proposition... Petite occupation pour passer le temps, simplement.

—Quelle occupation?

—Cette occupation comporte une mission secrète pour le gouvernement de Guanama.

Fernandez était arrivé à dire ce qu'il avait dans l'esprit, enfin! Hemmett et Girton échangèrent un regard rapide.

—Les missions secrètes pour votre gouvernement ont chances d'être des missions fort délicates, dit le premier.

—Celle-ci, je vous l'assure, est du caractère le plus bénin, répondit le secré-

taire. Elle ne concerne qu'un homme, un homme petit et brun...

—Et qui s'appelle Pedro Sanchez, ajouta le Président.

—Comment? Le Libérateur!

—Certaines personnes l'appellent ainsi, répondit dédaigneusement Fernandez.

Il jeta sa cigarette et parut tout à coup décidé à s'occuper sérieusement d'affaires.

—Ecoutez-moi bien, Messieurs. Vous croyez peut-être que la révolution dont on parle depuis quelque temps est morte avant de naître?

—Je le croirais assez volontiers, dit Girton.

—Détrompez-vous. Sanchez ne longe comme il le fait en ce moment que pour perfectionner ses plans. Mais c'est un organisateur, que ce coquin. Les choses marchent silencieusement, à Santa-Maria, mais elles marchent vite. Un mois encore, et le fruit sera mûr.

—Croyez-vous?

—J'en suis certain, senior Girton. Il ne peut malheureusement y avoir aucun doute à ce sujet. Pedro Sanchez a trouvé moyen de séduire ces masses ignorantes de nègres. Elles se soulèveront, elles se battront, et elles mourront si c'est nécessaire quand il donnera le signal... Senior Girton, senior Hemmett, il ne faut pas qu'il le donne!

—Il serait plus agréable, en effet, qu'il ne le donnât pas! railla Girton.

—Il ne faut pas qu'il le donne! répéta vigoureusement Fernandez. Nous ne voulons pas de guerre civile à Guanama. Sanchez doit être supprimé. Et c'est vous, Messieurs, qui vous chargerez de cette noble tâche.

Les deux Américains éclatèrent de rire.

—Ceci veut dire, je suppose, s'écria

Hemmett que nous aurons à pénétrer dans Santa-Maria, à en enlever l'ennemi, à le mettre dans un train et à l'amener ici ? Mais, cher monsieur, nous n'arriverions jamais à le traîner pendant dix mètres. La chère population de Santa-Maria nous aurait massacrés auparavant !

—Oh ! mais, Messieurs, je ne vous propose pas de le combattre ouvertement ! Vous devez comprendre qu'il s'agit ici d'une lutte où la finesse et la ruse vaincront !

—Nous le comprenons. Nous comprenons aussi qu'il vous faudra chercher quelqu'un d'autre pour la suppression du Libérateur. M. Girton et moi sommes des gens fort obligeants, mais quand il s'agit de dérober un homme comme Sanchez au milieu d'une ville dont tous les habitants sont armés jusqu'aux dents pour sa cause, nous demandons qu'on veuille bien nous excuser.

—Cependant... les Américains ont la réputation d'aimer l'argent ? suggéra prudemment le secrétaire particulier.

—C'est exact ! dit Hemmett, les Américains aiment l'argent. Ils aiment aussi vivre un nombre convenable d'années.

—Voudriez-vous entreprendre de capturer Sanchez, mort ou vivant ?

—Non, Monsieur. Nous ne commettrons de meurtre à aucun prix !

—Mais, mon cher monsieur Hemmett, nous ne désirons pas la mort de cet homme... loin de là. Ce que je viens de vous dire n'était qu'une figure. Si Sanchez venait à être tué, les brutes auxquelles il commande seraient capables de lui inventer un remplaçant, et de chercher à le venger. Sanchez doit simplement disparaître. Vous comprenez ?

—Oui...

—Dans ces conditions, peut-être ne ver-

riez-vous pas d'inconvénient à entreprendre l'affaire, comprenant la capture, le transport, et la remise entre nos mains, pour la somme de... voulez-vous que nous disions... cinq mille dollars ?

—Monsieur, s'écria Hemmett, nous prenez-vous pour des fous ?

—Non, Monsieur, et de plus nous ne voulons pas marchander vos services. Nous irons donc jusqu'à dix mille dollars, en argent des Etats-Unis. Est-ce dit ?

—Non, ce n'était pas dit, déclara froidement Girton. Nous n'avons décidément, mon ami et moi, que peu de sympathie pour votre projet. N'est-ce pas, Stève ?

—Complètement de ton avis, répondit Hemmett. Ma vie peut ne pas valoir grand'chose, mais je la vendrais difficilement à ce prix.

Fernandez s'était levé, et une lueur nouvelle s'était allumée dans ses yeux.

—Je vous fais compliment, Messieurs, dit-il, sur la façon dont vous savez traiter les affaires. Guanama vous offre une somme de vingt mille dollars pour la capture du traître.

—Nous sommes très sensibles à votre appréciation, Monsieur le Secrétaire d'Etat... Guanama peut offrir ses vingt mille dollars à d'autres.

La réponse avait été faite avec la même dignité importante que la proposition, mais avec une nuance de raillerie.

—Et cependant, Messieurs, s'écria Fernandez, qui s'animait, l'entreprise n'est-elle pas faite pour intéresser des hommes comme vous. Craignez-vous la vengeance de ces rebelles ? Si cela était, rassurez-vous. Dans quinze jours au plus tard, le lieutenant Wertheim, qui nous a loué ses services, aura complété son régiment de cavalerie. Ce régiment sera stationné à Santa-Maria même, et si nous sommes à

ce moment débarrassés de Sanchez, la révolution est écrasée. Et vous touchez vingt mille dollars, Messieurs, vingt mille dollars en monnaie d'Amérique. Est-ce que ce n'est pas superbe?

Mais les deux ingénieurs ne se laissèrent pas plus séduire par le discours enthousiaste du secrétaire qu'ils ne l'avaient été par ses tentatives de finasserie.

—Ce peut être votre opinion, Monsieur, dit Girton, mais ce n'est pas la nôtre. Nous n'apprécions pas de la même façon le fait d'aller à deux dans une ville comme Santa-Maria, et pour une mission pareille. Vos vingt mille dollars paieraient à peine les belles funérailles que vous nous envoyez chercher.

—Mon sentiment précis! dit Hemmett. Messieurs, nous avons l'honneur de vous souhaiter le bonsoir!

Tous deux se mirent lentement en marche du côté de la porte. Marado et Fernandez restaient immobiles et silencieux près de la table.

Alors, et si soudainement que la main de Girton chercha instinctivement son revolver dans sa poche, le secrétaire d'Etat traversa la salle, et vint barrer le passage aux deux jeunes gens.

—Ecoutez donc. Vous savez trop combien ce Sanchez peut coûter à notre pauvre gouvernement. Seniors, pour sa capture et pour sa délivrance ici dans un espace de trois semaines, nous vous offrons l'énorme somme de cent mille dollars!

—Cent mille!... ne put s'empêcher de s'écrier Hemmett.

—Oui. Cinquante mille dollars pour chacun de vous. C'est une proposition digne de votre valeur, je pense? Parlez!

Les deux ingénieurs se regardaient, suf-

fisamment embarrassés. La chose était osée—plus qu'osée, téméraire— mais cent mille dollars.

Hemmett et Girton étaient jeunes dans leur carrière. Ils n'avaient donc pas eu le temps de faire beaucoup d'économies. Avaient-ils bien le droit de repousser une telle fortune quand elle leur tombait pour ainsi dire du ciel?

Et puis, ne s'étaient-ils pas plaints (et à combien de reprises) de la monotonie de la vie à Guanama, du manque d'aventures, surtout, qui leur faisait passer une existence somnolente et vide? N'étaient-ils pas restés dans l'île à la fin de leurs travaux, pour voir un peu la tournure que prendraient les affaires du senior Sanchez, et mettre la main à la pâte, à l'occasion? Ce qu'on leur offrait, n'était-ce pas l'aventure rêvée, avec la perspective de protéger définitivement leurs compatriotes, puisque le Libérateur, une fois enfermé, toute crainte de troubles disparaissait, pour un certain temps du moins.

Les deux jeunes gens pensaient de même, et au cours des mêmes secondes. Ils se sourirent, et Hemmett prononça:

—Fernandez, vous nous jetez dans une entreprise folle. Je suis à peu près persuadé qu'elle signifie pour nous une paire de jolis tombeaux dans les environs de Santa-Maria. Mais par Saint-Georges, vous avez notre parole.

Sa main saisit la main maigre du secrétaire d'Etat, et celui-ci avec un soupir de satisfaction, remarqua de façon plutôt cynique.

—Que ne ferait-on pas pour de l'argent? Mais buvons, buvons Messieurs! Manuelo! Manuelo! Du vin!

Le serviteur souriant et silencieux fut long à apparaître: il entra enfin, portant un plateau sur lequel se trouvaient

dés bouteilles et des verres, emplit ces derniers, et se retira.

—A notre prochaine rencontre! dit Fernandez en levant son verre à la hauteur de la lumière.

—A la mort de la révolution dans notre pays! ajouta le Président.

—A la capture du Libérateur! s'écria Hemmett.

—Et à nos cent mille dollars! mâchonna Girton entre ses dents.

—Ainsi, poursuivit Fernandez, l'affaire de ce soir est agréablement terminée. Tout ira bien, j'en suis certain. Vous accomplirez cette prouesse avec la plus grande facilité... Désirez-vous fumer? Oui? Manuelo!

Personne ne répondit. Le secrétaire appela deux fois. Manuelo ne se montra pas.

—Parti! le coquin! sourit Fernandez. Vous sortez aussi, Messieurs. Bonne nuit, et bonne chance!

Manuelo venait tout simplement de dégringoler du balcon extérieur de la salle à manger, d'où il avait entendu sans en perdre une parole toute la conversation des quatre hommes. Il était tombé sur le gazon, sans se faire aucun mal, et était parti au galop jusqu'au télégraphe du port, qui restait ouvert toute la nuit, d'où il avait expédié une dépêche extrêmement obscure à une personne non moins obscure et habitant Santa Maria.

C'est ainsi qu'il avait cru devoir prendre congé du Président de Guanama.

### CHAPITRE III

#### Les Drapeaux Blancs

Un des principes sur lesquels Girton et Hemmett guidaient la majeure partie de leurs actions, disait que pour agir avec

chances de succès, il faut le faire sans atermoyer, et que moins il s'écoulera de temps entre la résolution et l'exécution, mieux celle-ci donnera les résultats qu'on en attend.

Rien ne les retenait dans la petite cité morte qu'était Puerto Carlo. En outre chaque journée écoulée pouvait signifier un mouvement de la part de Pedroz Sanchez, et chacun de ses mouvements un avantage ou un renforcement de sa position. Les deux jeunes gens pressèrent en conséquence leurs préparatifs de départ.

Le lendemain soir même du jour où ils avaient traité pour la capture du Libérateur les trouva à la résidence particulière du Président Marado, aux environs de la ville. Le haut fonctionnaire avait mis à leur disposition deux chevaux de ses écuries, deux animaux superbes, et tels qu'on n'en aurait pas trouvé de semblables dans toute l'île. En outre, Marado en personne avait surveillé le chargement du mulet qui devait transporter leur bagage. A minuit, les trois bêtes étaient prêtes à partir.

La première idée des Américains avait été de se glisser hors de Puerto Carlo à la faveur de la nuit, de prendre une route très ancienne et peu fréquentée qui conduisait droit à Santa-Maria en passant au sud de la ligne nouvellement construite, et d'accomplir ainsi l'assez long voyage qui les séparait de l'autre de Sanchez.

Evidemment il aurait été plus simple de couvrir cette distance en se servant du chemin de fer qu'ils avaient eux-mêmes établi, mais Girton et Hemmett étaient connus comme des pièces de monnaie fausse sur tous les points du parcours où s'agitait quelque humanité, et, comme il ne leur était pas facile de se déguiser, la nouvelle de leur arrivée les aurait certaine-

ment précédés à Santa-Maria et y aurait excité une curiosité dont ils avaient intérêt à se garder.

En se rendant à cheval au but de leur expédition, au contraire, ils pouvaient éviter toute rencontre compromettante, et se donner, comme ils le voulaient, pour des agents commerciaux chargés d'examiner l'état des récoltes dans l'intérieur du pays. Les colons et leurs travailleurs ne les avaient jamais vus, sans doute, et ne commettraient pas d'indiscrétions.

La sortie de Puerto Carlo et la chevauchée subséquente s'accomplirent sans incidents, jusqu'à ce que l'aurore aux doigts de rose entr'ouvrit les portes de l'Orient.

Les deux jeunes gens trottèrent dans la brise claire de l'aube sans rencontrer une âme, et lorsqu'ils se trouvèrent assez loin de la ville ils mirent leurs montures au galop, et couvrirent à cette allure quelques kilomètres.

—Et bien, qu'en dis-tu? demanda Girtton à Hemmett en remettant son cheval au pas.

—J'en dis, répondit Hemmett ce que j'en disais hier soir, à savoir que nous sommes lancés dans la plus folle des aventures et que nous aurons bien de la chance si nous en sortons vivants.

—Supposes-tu véritablement qu'il y ait autant de danger pour nous... dans ce qui se prépare?

—Je ne suppose absolument rien, mon ami, et Dieu sait, cependant, que ce serait peut-être le moment de supposer toutes sortes de choses.

—Par exemple?

—Par exemple, que nous nous laissons surprendre en train de ligoter le Libérateur, et que ses partisans nous vivisectionnent avec ardeur et au moyen de

leurs jolis machetés... On a vu des choses plus singulières.

—Sans doute. Mais ce qu'on ne voit pas tous les jours, c'est le président d'une république "banane" donnant de bonne volonté cent mille dollars pour la capture d'un seul homme. Conviens avec moi que si celui-là n'était pas un peu difficile à prendre, nous volerions notre argent.

—Naturellement. Et quoi que j'en dise, j'espère bien rentrer à Puerto Carlo avec mes quatre membres N'empêche que si nous voulons y arriver, nous aurons, je pense, à prendre pas mal de précautions.

—Nous n'en avons pas trouvé l'occasion encore.

—Pourquoi?

—Parce que nous avons pu quitter la capitale sans être observés.

—En es-tu sûr?

—Tu ne l'es pas?

—Je veux être pendu, si j'en sais quelque chose! Certainement nous n'avons vu personne nous surveiller, on ne paraissait pas nous suivre quand nous sommes allés à la demeure de Marado, et cependant... et cependant il me semble, je ne sais pourquoi, que le Libérateur est averti de l'endroit où nous sommes.

—Par qui aurait-il été averti? Je crois au contraire, qu'il a complètement perdu notre trace, si tant est qu'il se soit jamais occupé de nous et nous ait jamais fait surveiller.

Les deux ingénieurs étaient arrivés, en devisant ainsi, à un point de l'île dont la beauté dépassait tout ce que peut rêver l'imagination. Le soleil s'était levé depuis quelque temps dans toute sa gloire, et la merveilleuse végétation des pays chauds, reposée par la fraîcheur de la nuit, offrait à l'œil ravi le plus extraordinaire assemblage de couleurs, et à l'odorat la thé-

orie de parfums la plus délicieuse que la terre ait jamais donnée.

Cet endroit était aussi l'un des plus déserts de la contrée, surtout depuis la construction du chemin de fer, qui avait naturellement drainé tout le trafic du pays.

Derrière les voyageurs, les cultures formaient une pente extrêmement douce qui descendait jusqu'au rivage de la mer. Devant eux, au contraire, et à une distance d'environ deux kilomètres, se voyait la lisière d'une forêt vierge, dans la masse de laquelle on avait péniblement découpé un tunnel pour le passage de l'ancienne route et qui devait certainement être inexploitée pour le moment. Autour de Girton et d'Hemmett, tout était silencieux et calme, sauf de temps à autre le cri d'un oiseau, ou la poussée de la brise dans les herbes

—Tu ne vois rien? demanda Hemmett à Girton.

— Absolument rien. Il n'y a pas même un être humain dans le paysage, et nous n'en verrons sans doute aucun avant d'être arrivés à la plantation de Farley. Mais nous n'y sommes pas encore: c'est à dix kilomètres au Nord d'ici. Nous pourrions peut-être aller jusque-là pour attendre la nuit.

—A quoi bon, répondit Hemmett.

Evitons les chances d'indiscrétion, si nous pouvons. Nous avons de quoi manger pour un mois. Marado a fait charger cette pauvre bête comme si nous partions pour les antipodes... Eh?

Le jeune homme regardait maintenant en arrière, sa main sur les yeux pour les protéger du soleil.

—Qu'as-tu?

—Vois donc là-bas.

—Où ça?

—Vers Puerto-Carlo. A trois ou quatre

kilomètres. Quelque chose qui remue.

—Quelque chose de blanc?

Tous deux étudièrent pendant quelques instants le "quelque chose de blanc" qui remuait. Ce n'était, grâce à l'éloignement, qu'une vapeur à peu près indistincte, mais ses mouvements semblaient être tout à fait particuliers.

Hemmett se souvint qu'il avait vu dans ses fontes, avec une paire d'excellents revolvers, une jumelle marine, et s'en servit immédiatement.

—Tiens! s'écria-t-il, c'est un drapeau!

—Un drapeau?

—Parfaitement, un drapeau. Je le vois comme s'il était à trois mètres. C'est une sorte de grand fanion, monté sur une perche.

—Quels mouvements fait-il?

—Il a l'air de faire de la télégraphie optique. Deux plongées à gauche... une de haut en bas, trois à droite, deux à gauche.... Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

—Rien ne prouve, dit Girton, que nous ayons quelque chose à voir avec ces signaux.

—Mais rien ne prouve non plus qu'ils ne soient pas destinés à renseigner quelqu'un sur les progrès de notre marche. Et tiens, s'écria-t-il, en se retournant sur sa selle et en regardant dans la direction du Nord, où les conduisait leur voyage, en voici un autre. Droit devant nous. A un kilomètre sur la colline vers laquelle nous nous dirigeons. Et le voilà qui marche aussi celui-là.

Les deux fanions manœuvrèrent pendant quelque temps, puis disparurent.

—Décidément, dit Girton, je crois que tu pourrais bien avoir raison, et que Sanchez n'ignore pas totalement où nous sommes.

—Tu penses que cette télégraphie?...

—Dévoile nos faits et gestes à quelqu'un qui a intérêt à les connaître. Or, en dehors du Libérateur, je ne vois pas trop en ce moment...

—Et alors, ce camarade qui signalait en avant de nous?...

—Doit être au service de Sanchez. Je ne vois pas d'ailleurs, que nous ayons beaucoup à nous effrayer, pour le moment.

—Tu ne vois pas?... dit Hemmett, plutôt sombre. Et si nous étions attaqués dans cette forêt aussitôt que nous y aurons pénétré. Je pense que nous ne trouverions pas à cinq lieues à la ronde quelqu'un pour nous tirer d'embarras. Rien ne serait plus facile que de nous supprimer et de disparaître avec les chevaux, ce qui aurait pour double résultat d'éviter à l'avenir la surveillance de deux personnages suspects, et de mettre dans les écuries du senior Sanchez, des bêtes superbes et qui ne lui auraient pas coûté cher.

—Mon cher ami, dit Girton, tu as le tort d'oublier, en premier lieu, que nous ne sommes pas des personnes suspectes, mais des agents commerciaux fraîchement débarqués d'Amérique et tout à fait inoffensifs. Nous ignorons par le menu ce qui peut se comploter ici, et la seule chose qui nous intéresse est l'état des récoltes de café. Secundo, il est bon de se souvenir que nous transportons chacun une paire d'excellents revolvers à douze coups, de la maison Smith et Watson, et que nous avons su acquérir une certaine habileté dans leur maniement.

—Je sais tout cela, répondit Hemmett, mais cette histoire de drapeaux ne me paraît pas moins étrange.

—Elle l'est. Tout ce qui se passe dans ce pays est étrange. Je t'accorde même

que ces gens-là pourraient fort bien se communiquer en ce moment des renseignements sur notre topographie, pour le bénéfice de Pedro Sanchez. Le Libérateur ne me paraît pas incapable de malices pareilles. Marchons, mon ami. La chaleur commence à se faire insupportable, et cette route, là-bas, sous les arbres, a quelque chose de fort attrayant.

Ils se mirent au petit galop de chasse, le mulet suivant avec peine à cause de la charge qu'on lui avait imposée, et tous deux, comme on pense, surveillèrent attentivement la campagne en arrière et en avant.

Aucun d'eux n'en aurait convenu, mais l'incident des drapeaux blancs leur causait un certain malaise. Evidemment c'était à un échange de correspondance qu'ils avaient assisté, mais supposer que cette correspondance pouvait les concerner équivalait à admettre que Pedro Sanchez était déjà averti de ce qui s'était passé la veille au palais présidentiel, et si tel était le cas, l'entreprise était bien gravement compromise avant presque sa mise à exécution.

Les deux ingénieurs ignoraient naturellement que Manuelo, le serviteur obséquieux, avait mystérieusement disparu après les avoir servis. Ils ne savaient pas non plus que Fernandez avait fait rechercher cet homme dans tous les bouges de la petite ville, puis dans la campagne avoisinant Puerto Carlo. Ils ne pouvaient donc se livrer qu'à des conjectures vides sur ce qui venait de se passer pendant la dernière partie de leur voyage.

Ils atteignirent sans incident, et sans accident, la lisière de la forêt tropicale qu'ils voyaient depuis quelque temps devant eux. Ils s'arrêtèrent, et examinèrent avec soin tout ce qui les entourait, de ma-

nière à surprendre ce qui aurait encore pu se produire de suspect. Mais rien n'apparut, ni sur les collines qui montaient devant eux, ni dans la direction d'où ils étaient venus. Le silence était complet, là aussi, et troublé seulement de temps à autre par les souffles d'une brise fraîche qui venait de la forêt.

—Délicieux! dit Hemmett.

—Le Paradis! répondit Girton. Tu ne vois rien?

—Rien. Mais je suis décidément intrigué par cette histoire de fanions.

—Que veux-tu? Nous ne l'expliquerons pas, puisque nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour l'expliquer et que personne ne nous les apportera. Ce qu'elle peut signifier de plus sérieux c'est une attaque dans la forêt, par des bandits d'opéra comique à moitié morts de faim, dont j'ai déjà entendu parler, et qui rôdent dans ces environs, paraît-il, vivant, Dieu lui-même ne sait pas de quoi.

—Espérons, dit Hemmett que ce ne sera rien de plus redoutable.

—Certainement non. Nous nous rencontrerons peut-être avec le museau d'un fusil à piston datant de 1812, mais ce sera tout. Et les autres nègres auxquels nous aurons affaire ne résistent guère à la démonstration qu'on leur fait avec des revolvers de bon calibre... En avant.

Ils se mirent en route vers la forêt; Hemmett, mal à l'aise, jetait à chaque instant des regards en arrière.

—Ned! cria-t-il tout à coup.

Et son bras étendu désignait la colline, au-dessus des arbres. On y voyait flotter un petit nuage blanc. Puis une détonation sèche rétentit, et tout redevint silencieux, tandis que le ballon de fumée blanche était doucement emporté vers le sud.

—Était-ce pour nous? demanda Hemmett.

—Je l'ignore absolument. Je n'ai entendu aucun des bruits qu'aurait pu faire la balle. Et toi?

—Moi non plus. (Il surveillait au moyen de sa jumelle le voyage dans le ciel de la bulle de ouate). Quelqu'un qui chasse, peut-être? Des hôtes de la plantation Farley?

—Il n'y en a pas, je le sais. Le propriétaire ne chasse jamais lui-même, et ses travailleurs sont trop occupés, à cette époque de l'année, pour en trouver le temps. En outre, mon ami, tu ne parais pas remarquer que le coup de feu est parti du point précis où, tout à l'heure, s'agitait un fanion.

—Je le remarque aussi, mais... Allô!

Un second nuage de ouate était parti dans les airs, et une seconde détonation s'était fait entendre. Mais cette fois, le bourdonnement d'une énorme mouche avait résonné au-dessus de la tête des voyageurs et la route avait été écorchée à trente mètres en arrière de leur groupe.

—Je crois que ceci était pour nous! dit froidement Hemmett.

—Et que nous allons bouger, répondit Girton avec non moins de calme.

—Attends!

Troisième bouffée de fumée, troisième explosion, mais cette fois le projectile coupa une branchette de buisson, à moins de deux mètres de Girton.

—J'ai vu le tireur, dit Hammett. Il est grimpé sur un arbre là-bas devant nous. Le soleil a brillé sur le canon de son fusil. Prends garde, Ned!

La fumée apparut pour la quatrième fois. Un déchirement sinistre se produisit presque aux oreilles des jeunes gens. Tous deux se regardèrent instinctivement pour

voir si l'un ou l'autre était blessé. Hemmett remit hâtivement sa jumelle dans son étui.

— C'est parfaitement pour nous, dit-il laconiquement, et il est temps de remuer. C'est le moment d'entrer sous bois si nous tenons à notre guenille. En avant, Ned! Au galop de charge, mon ami. Jamais nous ne trouverons meilleure occasion de nous dépêcher.

Ils partirent comme des flèches, et accompagnés cette fois, d'une véritable fusillade. Mais le mulet qui portait leur bagage et leurs provisions les dépassa cependant, lancé qu'il était, dans une course désordonnée. Le pauvre animal avait été éraflé par une balle, et s'était mis à fuir devant soi, comme un fou, le feu aux quatre pieds. Des gouttes de sang s'éclaboussaient de sa blessure, à chacun des bonds qu'il faisait.

Comme l'avait dit Girton, il était grandement temps de bouger.

#### CHAPITRE IV

##### Qui trouve un renard perd une mule.

Les sabots, pendant quelque temps, firent rage, et la poussière cuite par le soleil se souleva en tourbillons épais. Les ingénieurs usaient de toute la puissance de leurs excellents chevaux, pour gagner le plus vite possible l'abri que leur offrait la forêt.

Et l'urgence de cette précaution se démontrait d'elle-même d'instant en instant, car ce n'était plus des balles isolées qui partaient du haut des arbres couronnant la colline, mais bien de véritables feux de salve tirés précipitamment et témoignant d'une haine très aiguë. Les voyageurs qui regardaient de temps à autre y

voyaient un nuage de fumée fort dense, et ce n'est sans doute qu'à la hâte de l'ennemi qu'il fallait attribuer sa maladresse.

Girton et Hemmett couraient à perdre haleine, s'attendant à chaque seconde, soit à vider la selle, soit à entendre le cri de douleur de son compagnon. Heureusement la forêt approchait.

Ils y entrèrent enfin, et l'allure des coursiers put être ralentie. Les arbres étaient serrés et plusieurs fois séculaires; leur feuillage formait une voûte mal perméable à la lumière, et tout était redevenu subitement immobile et silencieux. Les ingénieurs étaient en sûreté, pour quelque temps du moins.

—Enfin! s'écria Girton, en mettant son cheval au pas.

—Blessé? lui demanda Hemmett.

—Non, et toi?

—Je ne crois pas, répondit le jeune homme, en se secouant et en inspectant son cheval. Nous nous en tirons sains et saufs.

—Bon, dit Girton. Et que penses-tu de cette algarade?

—Je pense, répliqua plaisamment Hemmett, que quelqu'un a cherché à nous tuer.

—Je le pense aussi. La discussion sur ce point serait superflue. Mais qui?

—J'ignore. Sans doute un des brigands d'opéra-comique dont tu avais entendu parler. Je regrette qu'ils n'aient d'opéra-comique que la réputation. Mais toi, tu ne crois pas que ceci soit l'ouvrage de Sanchez?

—Certainement non, répondit Girton. Tout prouverait au contraire qu'il ne s'en est pas mêlé.

—Je ne vois pas très bien...

—Voyons. Pourquoi le Libérateur souhaiterait-il notre mort, à l'heure actuelle?

—Parce qu'il nous craint, probablement, ou du moins les résultats que nous avons entrepris.

—La partie qu'il joue lui-même serait ruinée si l'on nous trouvait morts, sur cette route, par une de ses balles. Il a déjà bien trop de soucis pour aller encore s'en mettre sur les bras de cette variété.

—Suppose en effet, que ces hommes lui appartiennent, et qu'ils ne nous aient pas manqués. On nous trouve et Marado ne manque pas cette belle occasion de construire un beau scandale. Une enquête s'établit, qui conduit à l'arrestation de nos meurtriers.

Les Etats-Unis font le reste, et Marado voit un matin, à sa joie parfaite, un navire Américain jeter l'ancre dans le port de Guanama. Ce navire débarque deux ou trois compagnies de marins, qui s'en vont donner aux gens de Santa-Maria la leçon si bien méritée. Les ambitions de Sanchez sont naturellement noyées dans le désordre qui s'ensuit.

—Tu raisones assez raisonnablement.

—Sois tranquille ; le Libérateur n'est pas maladroit au point d'attirer volontairement sur lui, l'attention d'un pays comme le nôtre. Ceux qui nous ont tiré dessus sont des bandits... de pauvres diables probablement, qui se seraient trouvés satisfaits de nous dépouiller de nos chevaux, de nos effets et de nos armes.

—Auquel cas nous avons des chances pour les retrouver un peu plus loin ?

—Sans doute, répondit en riant, Girton. Je vais préparer mon porte-cartes.

Il ouvrit ses fontes de manière à pouvoir y mettre la main plus facilement, et Hemmett imita son exemple. Tous deux eurent alors à la portée immédiate une paire de revolvers puissants à canon long, et avec laquelle ils pouvaient se dé-

fendre sérieusement même à distance.

Les deux hommes connaissaient parfaitement la route qu'ils devaient suivre, l'ayant parcourue une fois ou deux pendant l'exécution des travaux du chemin de fer.

Pendant une dizaine de kilomètres encore, ils seraient abrités par la forêt avec de grandes clairières de temps à autre. Puis ils trouveraient un espace découvert assez considérable, un nouveau morceau de bois, et descendraient par une pente extrêmement rapide, vers un petit pont primitif jeté sur le Rio de Toros, sorte de torrent mugissant au fond d'une ravine rocheuse.

Après avoir passé ce pont, ils retrouveraient pour quelque temps le couvert de la forêt, et l'interminable montée d'un mamelon, rôti depuis des siècles, les mettrait enfin en vue de Santa-Maria.

La marche fut sans incidents pendant un peu plus d'une lieue. Les bandits, si c'en était, paraissaient avoir abandonné la partie, probablement, supposaient Girton et Hemmett, parce qu'ils aimaient mieux se priver de leur butin qu'en venir à un combat ouvert. Ils devaient être maintenant bien en arrière, et l'examen de la route à mesure qu'on la parcourait ne montrait plus d'indices de la présence humaine.

—C'est décidément bien cela, dit Girton, avec un léger soupir de soulagement. Dieu merci ! Je ne connais rien de plus désagréable qu'une balle entre les côtes.

Ils traversaient alors une des clairières dont nous avons parlé où le soleil frappait rudement et où la lumière était aveuglante. Les voyageurs commençaient à sentir sérieusement les effets d'une nuit passée en selle et des émotions qui l'avaient suivie. Hemmett s'était endormi

au bercement de sa monture et Girton, s'il ne sommeillait pas entièrement, perdait un peu la notion de ce qui se passait autour de lui.

Un aboiement aigu résonna tout à coup, venant du flanc de la colline; plus haut, c'est-à-dire en suivant une ligne montant directement au faite, un aboiement semblable répondit.

—Des renards, dans cette partie de la création, s'écria Hemmett. C'est la première fois de ma vie que j'en entends parler.

—Je jure bien n'en avoir jamais vu d'autre à Guanama, répliqua Girton en se grattant la tête.

—Il est vrai que nous ne sommes pas venus très souvent par ici.

—Oui... Mais... des renards... Hum!..

La route avait été écorchée derrière eux par une balle et la détonation retentissait.

—Nous y voilà, s'écria Girton, et qui ce peut-il bien être, cette fois?

Comme lors de la première attaque, un nuage de fumée blanche s'élevait lentement au-dessus des arbres, et comme lors de la première attaque, ce coup de feu fut suivi d'un autre, puis d'un autre encore, les projectiles labourant la terre autour des deux cavaliers.

—Je n'y comprends plus rien ! hurla Hemmett en remettant les éperons dans le ventre de son cheval. Quels sont ceux-ci maintenant?

—Qu'est-ce que cela signifie? criait de sa part Girton en galopant. Je suis bien certain que personne ne nous a suivis depuis là-bas.

—Alors, c'est que quelqu'un nous a fait l'amabilité de dresser des pièges tout le long de notre route. Par Saint Georges, j'ai senti le vent de celle-là. En avant Ned, en avant!

Les détonations se succédaient sans interruption. La scène qui avait eu lieu quelque temps auparavant, se répétait dans tous ses détails.

Pour la seconde fois, ce jour-là, les deux ingénieurs mirent toute leur énergie à rechercher le couvert des arbres. Pour la seconde fois ils le rencontrèrent, et la fusillade s'arrêta comme par enchantement.

Les chevaux remis au pas, ils écoutèrent. Un oiseau pépiait çà et là dans le feuillage; c'était tout.

—Stève, dit Girton, voici plus de trois ans que nous habitons ce pays, et je croyais avoir appris tout ce qu'on peut y apprendre mais je suis obligé de reconnaître mon erreur.

—Il est certain que les choses ne s'y passent pas tout à fait comme ailleurs. Qu'allons-nous faire?

—Pousser en avant, je suppose.

—Et à la prochaine clairière?

—Tâter notre chance. Nous n'avons rien à gagner à retourner en arrière; aller à droite ne nous conduit à rien de pratique puisque notre but est en avant, et la gauche nous est interdite, puisque c'est de là qu'on nous fusille maintenant.

—Alors je vais te dire quelque chose, répondit Hemmett que la colère et l'impatience gagnaient. La première fois que ces sauvages recommenceront, je leur riposterai au lieu de me contenter de les éviter.

—Si ça peut te faire plaisir, mon ami, tu aurais bien tort de t'en priver. Je ne crois pas que tu les atteignes, s'ils sont encore aussi éloignés de nous, mais ce sera un calmant. Non, décidément, Stève, je change encore une fois de manière de voir: ces gens-là ne sont pas des brigands,

il y a trop de méthode et de préparation dans leurs actes.

—Le renard, par exemple?

—Exactement: le renard. Celui-ci a deux jambes et porte des culottes... ou je ne suis qu'un nègre! Il n'avait pas plutôt aboyé qu'un autre lui répondait du haut des arbres, et je ne sache pas que ce soit là la situation normale de l'amateur des raisins. Puis la fusillade commençait aussitôt. Ces coquins doivent voyager en avant de nous.

—Comment?

—Oui, Monsieur, je le parierais. Je ne voudrais rien hasarder au sujet de ce qui se passera dans la suite, mais je suis convaincu que la bande est à un demi-kilomètre en tête, en attendant que nous apparaissions dans un espace découvert pour reprendre la série de ses mauvaises farces. Or alors c'est un seul homme qui nous précède, et qui fait le renard en arrivant à proximité des postes placés d'avance.

—Mais pourquoi? cria Hemmett exaspéré; quelles raisons ont-ils de nous tirer dessus? Ce ne peut-être pour nous voler. S'ils sont une demi-douzaine, comme il y paraît, il leur serait beaucoup plus simple de s'embusquer au bord de la route, de nous descendre tranquillement au passage, et de s'en aller chez eux.

—Va le leur demander.

Les deux jeunes gens s'en allaient sous les arbres, d'un trot fatigué. Il était beaucoup plus de midi, mais ni l'un ni l'autre ne songeait à s'arrêter pour prendre un repos quelconque. L'air était trop rempli de mystère et de projectiles, et la perspective de se voir enlever le sandwich des doigts par une balle, n'avait rien en effet de très séduisant.

En avant, le soleil illuminait l'espace dé-

couvert qu'il y avait à traverser pour atteindre le vieux pont sur le Rio de Toros. Hemmett en le considérant, dit:

—Il existe une chose dans cette sorte de chasse à l'homme, que tu n'as peut-être pas remarquée, Ned.

—Laquelle?

—Nous avons essuyé pas mal de coups de feu, ce matin?

—Oui... Alors?

—Ils ont frappé derrière nous, à droite et à gauche, au-dessus, l'un d'eux a même touché notre pauvre mulet, mais il n'y en a pas un seul qui ait écorché la route au-devant de nous.

—Je n'en conclurais pas grand'chose.

—Ni moi, mais j'ai remarqué un autre détail curieux: C'est que ni nous, ni les chevaux n'ont été blessés.

—Tu n'y vois pas d'inconvénients, je suppose?

—Non, mais je ne puis m'empêcher de trouver le fait étrange. Ces gentlemen nous ont eu continuellement dans leur ligne de tir. Il y a des chances pour que ce ne soient pas des hommes complètement inexpérimentés, et cependant nous sommes entiers, pourquoi?

—Je ne pense pas que ce soit un effet de leur bonne volonté.

—Eh bien, je le pense, moi. Ils ne nous ont pas tués parce qu'ils n'ont pas voulu nous tuer, car la chose leur était par trop facile. Et je répète ma question: Pourquoi? au nom de tout ce qui est logique et compréhensible?

—Mon ami, demande-moi quelque chose de plus aisé.

Cependant nous arrivons à un tournant de notre histoire qui mérite quelques réflexions. Nous avons devant nous une pente extrêmement rapide, et au bas de cette pente, un pont. Si, en sortant de ce

bois, nous nous lançons à bride abattue sur cette pente pour fuir les balles, je me demande où nous irons débarquer.

Le jeune homme n'obtint pas de réponse. On arrivait près de la clairière, et son compagnon donnait toute son attention à ce qu'il supposait devoir se produire incessamment.

Yap! Yap! Yap!...

—Nous y voilà! s'écria Girton.

Cependant aucun nuage de fumée n'apparut au haut de la colline. Les cavaliers poussèrent en avant, tous les nerfs tendus.

—L'autre est peut-être endormi, murmura Hemmett; il a eu dix fois le temps de répondre.

Une détonation retentit, mais contrairement à ce qui s'était passé jusqu'alors, elle venait de l'arrière.

Hemmett et Girton virèrent d'un seul mouvement sur leur selle et considérèrent le bois qu'ils venaient de quitter. A une centaine de mètres, dans le feuillage qui bordait la route, un ballon de fumée blanche achevait de se déchiqueter.

—Nous les avons dépassés, par St-Georges! Nous les avons dépassés! pantela Hemmett, abasourdi.

—Et c'est maintenant par l'arrière qu'ils nous attaquent.

Un second coup de feu retentit.

—Chance pour chance! s'écria Hemmett, que la fureur saisissait, au moins j'aurai fait quelque chose.

Et, arrachant de ses fontes un revolver, il en déchargea les douze coups dans la région approximative du tireur invisible.

La réponse arriva instantanément, d'un point différent, sous forme d'un coup de carabine dont la balle enleva le chapeau du jeune homme.

—Au galop, fou. Au galop! criait Gir-

ton penché sur sa selle. Tu ne vois donc pas que tu vas te faire tuer!

Hemmett remit son arme dans son étui et obéit.

La fusillade augmenta de violence.

Une longue traînée rouge apparut sur la robe du mulet, qui devint furieux sous cette nouvelle douleur. Il s'emballa devant les deux chevaux en dépit de sa lourde charge, et se mit à dévaler à une allure de massacre la terrible pente qui conduisait au Rio de Toros.

Le chemin était cahotant et rocheux, semé d'obstacles qui auraient dû le faire culbüter à chaque seconde, mais il galopait comme un fou et les deux hommes, accompagnés par le sifflement des balles, le suivaient aussi rapidement que possible, au risque de se rompre eux-mêmes le cou.

Le mulet n'avait plus qu'un besoin, celui d'aller vite. Il était affolé par sa blessure superficielle, et s'approchait avec une rapidité vertigineuse du petit pont qui traversait le gouffre.

—Pauvre bête! s'écria Hemmett, il va aller s'écraser sur les rochers de l'autre côté de la passerelle!

Girton grogna quelque chose d'indistinct.

L'animal qui les guidait dans cette course insensée, rendu plus sauvage encore par le bruit des détonations et par le sifflement des balles, s'échappait avec furie, fuyait de toute sa puissance la chose cruelle qui le faisait souffrir, et, au moment même où les deux ingénieurs cherchaient à ralentir l'allure avant d'entrer sur le vieux pont hasardeux, ses sabots commençaient à battre furieusement les planches.

Alors, un coup de théâtre se produisit.

La course désordonnée du mulet l'avait

conduit au quart environ de la longueur du pont jeté sur l'abîme, lorsque la trop vieille construction se mit à trembler, gémit dans tout l'assemblage de ses poutres, se détacha d'un côté du ravin, et tomba tout entière, au sein d'un vacarme épouvantable.

Mulet, provisions et bagages avaient disparu en même temps qu'elle. Tout gisait à cinquante pieds plus bas, dans un état qu'il est facile d'imaginer.

Sans souffle et sans voix, devant le gouffre qui venait de s'ouvrir à leurs pieds, Hemmett et Girton tirèrent sur leurs rênes avec l'énergie d'hommes rendus fous par la peur.

Ils n'étaient plus qu'à trente mètres du pont quand l'accident se produisit... puis ils n'en furent plus qu'à vingt mètres, puis à cinq... Enfin, ils purent arrêter leurs chevaux. Tous deux leur tournèrent violemment la tête à droite, et s'élançèrent vers une épaisse futaie, où ils demeurèrent immobiles, dès qu'ils se sentirent suffisamment hors de vue. Ils étaient tremblants et pantelants mais sauvés une fois encore, après avoir vu la mort de bien près.

Girton fut le premier à reprendre quelque sang-froid. Il mit pied à terre, et se tint debout auprès de son cheval.

—Steve, dit-il, ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons ensemble exposés au péril, mais...

—Chut! interrompit Hemmett, regarde!

Girton leva les yeux vers le haut de la colline abrupte qu'ils auraient atteinte en traversant le Rio de Toros, et y vit un homme très bronzé de teint, qui se couvrait les yeux de la main pour examiner l'emplacement du pont démoli. Sa tête se balançait avec complaisance, et il souriait. Il fit un signe et un second indi-

vidu vint le rejoindre. Ils se mirent à rire, et se détournèrent. Leur tâche était faite!

—Oh! s'ils n'étaient pas trop loin!... gronda Hemmett.

—Tenons-nous tranquilles jusqu'à nouvel ordre, mon cher ami, lui répondit Girton; nous n'avons pas assez d'atouts dans les mains pour continuer cette partie.

## CHAPITRE V

### L'ermitage de lord Larney.

Pendant l'espace de deux heures les deux ingénieurs restèrent allongés dans l'herbe.

Ils n'osaient pas se montrer en dehors du bois, la course fantastique qu'ils venaient de fournir depuis Puerto Carlo leur ayant enseigné que dans les situations exceptionnelles il faut prendre d'exceptionnelles précautions. Ils s'attendaient à voir réapparaître à chaque instant leurs assassins impitoyables, mais comme le temps passait et que nul bruit ne venait plus troubler le silence de la forêt ils commencèrent à respirer plus librement.

Une fois, à la vérité, un appel de voix humaine retentit au faite de la colline, et un cri lui répondit venant de fort loin. Mais ce fut tout.

Ils se consultaient par murmures. Finalement Hemmett gagna audacieusement le chemin désert, s'attendant à recevoir un projectile de quelque profondeur du feuillage. Aucun ne vint! Girton le suivit, et tous deux se mirent à marcher à pas lents. Cependant, rien n'indiquait que leur présence eut été remarquée.

—Je les crois partis, dit enfin Girton avec un long soupir.

—Peut-être. Ils ont des raisons de croi-

re que nous sommes définitivement effrayés. Et ils sont sans doute allés le dire à Pedro Sanchez.

—Tu crois décidément que ceci est l'oeuvre du Libérateur?

—Je n'ai plus le moindre doute à ce sujet. Je ne serais même pas étonné qu'il ait pris part en personne à cette tentative de massacre.

—Qui te le fait croire?

—L'individu bronzé qui est venu inspecter le ravin après la chute du pont, et qui souriait de façon si triomphante... Au fait s'il souriait autant, n'était-ce pas parce qu'il nous croyait au fond de l'abîme avec notre mulet?

—Comment?

—Dame! ce sourire... la tranquillité subite des environs... et remarque bien que la supposition n'a rien d'in vraisemblable. Pour ces gens-là nous avons dû disparaître si vite, après nous être montrés au bord du ravin, qu'ils ont fort bien pu nous croire disparus pour jamais.

—Ce serait une simplification. Toujours est-il qu'on n'en entend plus parler pour le moment! Et je ne crois pas les revoir de sitôt. Viens, nous allons inspecter les environs du pont.

Ils se rendirent prudemment jusqu'à l'endroit où s'était produit la catastrophe, et se penchant au-dessus de l'abîme, aperçurent dans un tourbillon d'eau claire le cadavre de leur pauvre compagnon, tout déformé par sa terrible chute.

—Regarde, dit tout à coup Hemmett en examinant plus attentivement l'amas de poutres enchevêtrées qui représentait le pont démoli. Regarde! Le travail avait été prémédité, et fait d'avance. Toutes les poutres avaient été sciées de ce côté-ci du ravin, et si notre mulet ne s'était pas jeté en avant, affolé qu'il était par sa blessu-

re, c'est nous qui en ce moment dormirions pour toujours au fond de ce trou.

C'était la vérité. A présent que les secousses de la chute avaient fait tomber la boue au moyen de laquelle on avait dissimulé les coups de scie, ils apparaissaient nettement, et aussi frais que s'ils avaient été donnés tout récemment.

—Je vois, répondit Girton, et je pense que l'homme capable d'inventer de telles besognes et de les faire exécuter, est aussi celui que nous sommes chargés de prendre.

—Il s'est donné du mal bien inutilement, dit Hemmett. Ses nègres nous ont eus toute la matinée au bout de leurs carabines.

—Oh! mais, c'est là que gît la finesse du senior Sanchez. C'est un renard, mon ami, et le signal dont usaient ses hommes est bien celui qui convient à l'armée dont il est le chef. Si nous avions été fusillés, quelqu'un pouvait être rendu responsable, mais à la façon dont les choses se sont passées, ses hommes n'ont eu que l'intention de nous faire aller plus vite en emplissant l'air, derrière nous, de fumée et de plomb. Quand ils nous ont lancés vers le pont, c'était avec la certitude d'en finir avec nous sans l'aide des balles. Tout ce qu'ils avaient à faire était de nous tenir en haleine, et il faut avouer qu'ils s'en sont tirés à merveille.

—Tu dis vrai, Stève.

—Une fois tombés dans le gouffre, tous les détectives du monde n'auraient pu découvrir un rapport quelconque entre notre mort et Sanchez.

—Stève, soupira Hemmett, j'ai idée que dans cette plaisanterie notre vie est bien aventurée. Quand ils découvriront que nous ne sommes pas engloutis dans le torrent...

—Ils essaieront quelque chose de nouveau, aussitôt qu'ils nous auront dépités.

—Renonces-tu à l'expédition ?

—Non, Monsieur ! répondit Girton énergiquement. Nous continuerons, ne serait-ce que pour le principe. Il ne sera pas dit que ces vilains méfis auront fait reculer des citoyens de la libre Amérique !

Hemmett se mit à rire et rentra dans la futaie, où les chevaux fatigués brouaient les feuilles, et fouillaient du nez dans les buissons.

—Il faut maintenant examiner le situation, dit Hemmett. Nous ne pouvons voler par-dessus ce ravin, ni descendre ses bords escarpés, avec les chevaux, tout au moins.

—Il y a un gué à un mille ou deux en aval du torrent, traversons-le, nous retrouverons la route de l'autre côté.

C'était une entreprise folle. Le taillis épais et épineux exigeait à chaque pas un effort considérable pour l'homme ou pour la bête ; ils durent se laisser glisser sur des pentes rocheuses, pour en gravir d'autres cent pieds plus loin ; il fallut traverser un marais, hommes et chevaux enfonçant jusqu'aux genoux dans une vase qui cédaît comme du sable mouvant.

La lutte fut longue et quand, à la fin, ils se trouvèrent en face d'un espace relativement dégagé, où le torrent lui-même s'élargissait et montrait un fond solide, faible chance d'atterrir sur l'autre rive, les deux compagnons firent halte pour prendre quelques minutes d'un repos bien mérité.

La traversée du Rio de Toros, ne paraissait pas trop difficile, l'eau y courait doucement, les chevaux purent se désaltérer tandis que les cavaliers s'allongeaient et plongeaient leur visage brûlant dans la

fraîcheur bienfaisante du cours d'eau.

Au-delà de la rivière la forêt leur offrait un nouvel abri. En moins d'une demi-heure, ils étaient de nouveau sur la grand'route, laissant le vieux pont effondré derrière eux.

La prudence commandait pourtant un examen méticuleux des bois et des buissons ; les deux hommes surveillaient attentivement la route en avant ; se retournant souvent pour scruter le chemin déjà parcouru. Tout était calme, aucun glapissement de renard, aucune tempête de balles ne les accueillit dans les espaces découverts, éclairés maintenant par les derniers rayons du soleil couchant.

Pour le moment les espions du Libérateur considéraient évidemment leur mission terminée, par la chute accidentelle des ingénieurs.

Le crépuscule chassant les dernières lueurs du jour, commençait à envelopper les voyageurs, quand, parvenus à une sorte de clairière, ils aperçurent dans l'ombre, à leur gauche, une petite construction étrange. C'était une hutte solidement bâtie, faite de troncs d'arbres. Elle présentait avec les demeures de la contrée, branlantes, légères, n'attendant qu'une brise un peu forte pour en faire des ruines, un contraste frappant.

—Ah ! dit Girton, nous devons approcher.

—C'est l'ancien hermitage de Lord Larney, n'est-ce pas ?

—Oui, joli logis pour y finir ses jours !

—C'était un misanthrope ! Après une affaire de jeu assez scandaleuse, il s'enfuit. Arrivé dans ce pays perdu, il construisit cette retraite pour échapper à ses semblables. Quand les natifs traversaient la route, il se sauvait dans les bois et disparaissait. Est-ce cela ?

—Quelque chose comme cela; la population croît l'endroit hanté!

—Je n'en ai jamais entendu parler! En tout cas, il ne le sera pas pour nous, dit Hemmett en riant et en sautant à terre. L'hôtellerie ne semble pas très confortable, mais cette cahutte remplira très bien l'office de camp pour cette nuit, Steve!

Celui-ci bailla, s'étira et descendit de cheval; ensemble ils conduisirent les chevaux vers la construction, en firent le tour, puis enlevèrent selles et brides.

Leur voyage mouvementé ne leur avait pas permis de sentir ni la fatigue ni la faim, mais à cette heure, ils s'apercevaient qu'ils n'avaient ni bu ni mangé depuis leur départ de Puerto Carlo, et que les événements du jour les avaient atrocement déprimés.

Un examen des lieux à l'aide de la lanterne de poche de Girton, leur fit découvrir à quelques pas derrière la maison, un cours d'eau gazouillant dans une anfractuosité creusée là depuis longtemps. Ils se mirent à plat-ventre, burent avec avidité et baignèrent leurs visages dans l'eau bienfaisante.

Revenus à la hutte, Hemmett s'étendit par terre, avec un grognement féroce.

—Un jour passé, soupira-t-il, et quel jour, grand Dieu!

—Il peut compter!... te sens-tu disposé à manger?

—Il le demande!

—Un peu de jambon froid, ou de langue fourrée... ou...

—Eh?

—Ou une pêche, ou des fèves cuites?

—Mânes du Grand César! s'écria Hemmett, se remettant sur son séant. Cela ne m'avait pas encore sauté à l'esprit, Steve! Ce pauvre petit mulet portait toutes nos provisions, n'est-ce pas?

—Presque! Je me demandais pourquoi ton appétit ne s'en inquiétait pas. Mon ami, ce qui nous reste est là dans mon sac... Je le destinais à notre lunch, lorsque le distingué chef de la mission américaine le demanderait. Maintenant il faut nous en contenter jusqu'à Santa-Maria, à moins que nous n'allions à quelques plantations demain, pour nous approvisionner.

—Que je sois pendu! si je n'y vais pas! Je ne mourrai de faim ni pour un Marado, ni pour un Libérateur!

—Ce n'est pas le plus sage.

—Je le sais, mais... Oh! donne-moi encore un peu de cette drogue?

—Très peu, mon garçon, dit Girton. Nous mangerons la moitié de nos provisions ce soir, l'autre moitié demain. Qui sait quand nous en verrons d'autres.

Il partagea soigneusement les provisions, mit la réserve dans son sac, qu'il jeta dans la hutte avec les harnais, avant de procéder à leur frugal repas, bien peu substantiel pour deux hommes à jeun depuis quinze heures, suffisant tout au plus pour les soutenir. Quand la dernière miette eut disparu, Girton se leva péniblement et mena les chevaux au ruisseau. Quand il revint Hemmett sommeillait à demi, mais Girton le secoua avec bonté.

—Lève-toi, Ned, dit-il, rentre dans la maison, et dors.

—Quoi?... Ah! oui... viens!

—Non, je reste un peu.

—Mon cher garçon, tu ne veux pas dire que tu ne vas pas dormir?

—Pas tout de suite. Ces diables de nègres nous ont peut-être suivis ici, et...

—Je ne crois pas... je ne crois pas... répondit Hemmett en baillant. Viens dormir, tu en as autant besoin que moi.

—Ça m'est impossible! avoua Girton.

La récente tempête de balles a dû me porter sur les nerfs. Ne t'inquiète pas de moi, Ned, installe toi, pose ta tête sur cette selle, et dors.

—Et toi?

—Je t'appellerai plus tard. Tu peux faire un bon somme.

—Quelle heure est-il?

—Sept heures et demie passées.

—Tu prendras ma place à minuit et demie... Compris?

—All right!

—Ne te laisse pas aller à ta bonne nature, ou cela marchera mal!

—Sois tranquille, dors! dis Girton en riant. Va, et jouis de ton reste, Ned, bonsoir!

—Bonsoir! bailla Hemmett en étendant ses membres fatigués sur le sol, et en posant la tête sur la couverture de selle dont il s'était fait un oreiller.

Quelques minutes plus tard, un ronflement sonore troubla le silence de la nuit. Hemmett était parti pour le pays des songes.

Girton sourit au dormeur, souffla sa lanterne, et se promena devant la porte ouverte. A la lueur de la lune qui brillait comme un phare, il inspecta ses revolvers, et les passa dans sa ceinture. Puis pendant un long moment, resta sur le seuil, appuyé contre les murs grossiers, surveillant les deux chevaux qui allaient lentement de ci de là.

Avec le calme de la nuit ses soupçons semblaient fous. Aucun bruit ne venait de l'ouest, de l'est, du nord, ni du sud.

Rien ne se faisait entendre, pas un craquement de branche, pas un froissement de feuilles. Les hommes de Sanchez avaient peut-être renoncé à la chasse? Ils ne devaient certainement pas douter de la mort des deux ingénieurs... Et cepen-

dant, s'ils étaient descendus dans le ravin, pour s'assurer du succès de leur ruse?

Girton, à ce point de ses réflexions, se surprit à bailler désespérément. Une fois ou deux, sa tête tomba; ses membres brisés par l'effort du jour ne le portaient plus, ses yeux se fermaient malgré lui.

Une heure se passa ainsi, dans une paix profonde. Enfin, Girton rentra dans la hutte, et s'assit contre les deux selles, les yeux fixés sur la porte ouverte, et la fenêtre sans vitres dont ils avaient repoussé le lourd volet. Il pouvait aussi bien veiller dans cette position. Si un bruit rompait le silence, il l'entendrait; si une ombre traversait le cadre lumineux de la porte ouverte, si une tête apparaissait, et bien, son revolver était sur ses genoux, il pourrait... a.a.h!... il pourrait... a.a.h!...

Girton fut réveillé en sursaut par un picotement étrange aux narines. Il se frotta les yeux, en maudissant sa négligence d'un moment.

Les ronflements d'Hemmett étaient maintenant accompagnés d'un bruit singulier, un craquement plutôt, et l'air semblait étouffant. Girton chercha l'espace lumineux de la porte et de la fenêtre. Tout était sombre.

La maison était aussi noire qu'une tombe!

Une odeur particulière s'accentuant de minute en minute, fit pousser une exclamation à l'ingénieur. C'était l'odeur du bois qui brûle.

Il frotta une allumette et traversa vivement la hutte. Le volet de bois était fermé et solidement assujéti ainsi que la porte.

Alors, comme il se retournait vers la paroi opposée, une lueur rouge apparut, de-

meura une seconde, puis disparut.

Girton saisit le bras de son camarade et le secoua furieusement.

—C'est mon tour? demanda Hemmett tout endormi.

—C'est notre tour à tous les deux d'aller au ciel! hurla Girton. Lève-toi, pour l'amour de Dieu! nous sommes enfermés et la maison brûle!

## CHAPITRE VI

### De Charybde en Scylla

D'un bond, Hemmett fut sur ses pieds.

—La maison brûle?

—Oui, regarde! Cette langue de feu! là!... et là!... là aussi!... Grand Dieu le toit s'enflamme!

—La porte?

—Fermée du dehors, Ned!

—Mais le volet, il est vieux et vermoulu...

—Il tient bien, cependant, dit Girton amèrement.

—Par Jupiter! nous sommes parqués! Comment le feu a-t-il pris?

—Je... je... ne sais pas. Je me suis endormi... Le ciel sait comment, mais le fait est là, et... c'est pendant ce temps... oh! pourquoi n'ai-je pu...

—Arrête, Stève! ce n'est pas ta faute. Personne n'aurait pu se tenir éveillé après une journée pareille. Je n'aurais pas pu... je le jure.

—Mais c'est ma faute, si...

—Assez, dis!... Il commence à faire diablement chaud ici!

—Et les murs laissent passer la flamme. Oh! les démons! Quelle paire d'idiots nous sommes de nous être fourrés dans cette maudite révolution! Nous ne nous y furrerons plus, j'en ai peur.

—Je ne sais pas, Stève.

En disant ces mots, Hemmett prit son élan et fonda sur la porte.

La petite construction trembla, la porte tint bon.

Il traversa la hutte pour renouveler la tentative. La porte semblait aussi solide que le mur lui-même.

—Phew! dit-il après un troisième effort, elle ne bronche pas! et rien ici pour l'enfoncer! Le toit brûle-t-il?

—Oui, il commence à tomber des brindilles enflammées, et, par Jupiter, les poutres brûlantes se voient déjà.

—Ah! ils ont très proprement arrangé ce bûcher! Le toit et les murs ont été probablement garnis de branches sèches. Nous serons infailliblement rôtis.

Le bout d'une poutre vermoulue tomba dans la pièce, la remplissant d'une gerbe d'étincelles; un tas de brindilles enflammées suivit, crépitant faiblement sur le plancher de bois.

Les deux hommes étaient pétrifiés. Entre les poutres, des langues de feu sortaient de tous côtés, disant la farouche histoire du dernier mouvement de leurs ennemis.

Ils étaient cernés de quatre côtés, le toit grondait et crépitait. Chaque minute pouvait voir la chute de brandons enflammés, de broussailles crépitantes, le plancher lui-même commençait à lancer des gerbes d'étincelles.

Hemmett épongea la sueur qui coulait de son front.

—Stève! dit-il, d'une voix rauque, je crois que nous sommes au bout de la corde!

Girton le regarda, puis son visage s'éclaira tout à coup.

—Pas encore, cria-t-il. Viens ici, Ned! Cette fenêtre, le volet tient par des char-

nières de cuir, pousse-le! pousse en dehors, Ned! ça va bien; pousse avec tout ce que tu as de forces.

Avec son couteau il se mit à déchiqueter le cuir épais qui tenait le volet scellé au mur. Les flammes grondaient affreusement au-dessus de leur tête, un nouveau tison tomba du toit. Un soudain jaillissement de feu montra que le mur proche se transperçait aussi.

Pendant un long moment il sembla aux deux amis qu'ils ne pourraient pas entamer la bande de cuir, mais Girton coupait, coupait avec la fureur du désespoir; il eut enfin la joie de sentir la lame toucher le gond.

Une poussée et le gond supérieur était dégagé; le volet se pencha au dehors, laissant pénétrer un flot de jour qui les éblouit. Un autre effort et le gond inférieur se détachait. Le volet tomba écrasant les broussailles, d'où s'éleva une colonne de fumée.

—Vivement! Ned! s'écria Girton, saute!

Hemmett s'élança à travers la fenêtre. Girton ramassa les sacs et la ceinture d'Hemmett, qu'il lança dehors, et tomba lui-même dans les bras de son compagnon au moment où le toit se séparant en deux, s'abîmait dans la fournaise.

L'hermitage de Lord Larney avait vécu.

Quand l'air vivifiant du matin eut un peu ranimé leurs forces, les deux amis se retrouvèrent debout sur la route, noirs de fumée, écorchés ici et là, mais sans aucun mal.

Les chevaux avaient disparu; des empreintes de pas disaient l'histoire de la nuit, mais des hommes eux-mêmes, il ne restait aucune trace.

Girton s'assit sur le côté de la route

pour essayer ses yeux emplis de fumée.

—Et bien, nous avons eu une bonne nuit de sommeil, dit-il, c'est une consolation.

—Nous sommes encore vivants, c'en est une autre!

—Et non la moindre, dit Girton, pansant ses mains légèrement brûlées, avec la vaseline de la trousse médicale.

—Ned, cette capture du Libérateur, est peut-être une affaire politique; pour nous, elle est mieux que cela.

Hemmett se mit à rire.

—Grand César, nous avons traversé assez d'événements depuis vingt-quatre heures pour en faire un mélodrame. Je crois qu'on ne trouverait pas notre équivalent dans le Guanama... ni dans toute l'Amérique du Sud... pour cette entreprise.

—C'est vrai!... Nous ne pouvons reculer maintenant; mais que diable allons-nous faire?

—Refaire nos plans! Résumons: Nos chevaux ont disparu, mais la seconde tentative de meurtre a échoué comme la première; nous n'avons pour toute provision que deux sandwiches, et nous devons être à une douzaine de milles de l'habitation la plus proche!

—Il nous faut tout d'abord abandonner l'idée de pénétrer dans Santa-Maria par le sud; nous ne pouvons y arriver sans chevaux, et voyager sur la vieille route pour attirer l'attention sur nous, est hors de question.

—Eh bien, notre ligne de conduite semble toute tracée. Il faut aller vers le Nord, trouver le chemin de fer quelque part, près de Pueblo, où Kelly dirige les travaux de construction de la nouvelle station, et pénétrer dans Santa-Maria par le train.

—Exactement, après quoi, si nous arri-

vons vivants, nous examinerons la place et nous nous mettrons en campagne. Ce que nous avons de mieux à faire, pour le moment, est de manger ce qui nous reste et de partir pendant qu'il fait encore frais.

Leur repas comme celui de la veille, pouvait être considéré, par deux estomacs vides, comme le supplice de tantale; mais quand il eut été arrosé d'une longue rasade prise au ruisseau, les deux hommes se sentirent encore une fois assez forts pour l'action.

Leurs sacs sur le dos, ils s'enfoncèrent dans la forêt, bien plus difficile à franchir à pied, que sur le dos des petits chevaux de Marado.

Heureusement, le lit d'un cours d'eau desséché, qu'ils suivirent pendant trois ou quatre milles, leur tint bientôt lieu de sentier. Tout-à-coup, ils se heurtèrent à deux hauts talus couverts de broussailles. En avant, le paysage se resserrait en un long V où le ciel bleu se voyait seul au-dessus du cours d'eau.

Le chemin paraissait assez facile, et les deux amis causaient avec animation, quand, à un tournant rapide, ils s'arrêtèrent brusquement.

A cent mètres en avant, le chemin se rétrécissait encore. Ce n'était plus qu'un petit canal enserré entre deux roches servant d'assise à des talus escarpés. Au delà se voyait un espace découvert, ayant peut-être cent mètres de superficie.

Au pied de l'une des roches, un homme était assis, un fusil posé en travers des genoux; en face de lui, un second naturel baillait terriblement, dans l'ombre de la passe.

Le premier n'était autre que Manuêlo, l'ex-serviteur de Marado.

A toute minute, les deux sentinelles pou-

vaient se retourner, apercevoir les deux amis... Qu'arriverait-il alors?

—Serons-nous donc éternellement surveillés! murmura Girton. Vivement dans les buissons!

Avec toutes les précautions imaginables, ils rampèrent parmi les feuillages, hors de vue, et gravirent rapidement le talus de droite.

—C'est assez clair, maintenant, eh? murmura Hemmett, Monsieur Manuêlo est un partisan de Sanchez! Je ne m'étonne plus que nos mouvements aient été si bien connus. Pouvons-nous leur échapper?

—Oui, si tu veux tirer sur eux, d'ici, dit Girton avec un haussement d'épaules. Moi, je ne sais pas encore tuer de sang-froid, Ned.

—Ni moi non plus. Mais que je sois pendu, si je sais comment leur échapper autrement! Dès que nous aurons dépassé ces rochers nous serons en vue, et malgré tout, je n'aime pas beaucoup la perspective d'être enterré sous un de ces palmiers!

Ils rampaient avec d'infinies précautions à travers l'épais buisson, s'arrêtant à chaque branche qui craquait, à chaque pierre qui roulait. Une fois, à un endroit particulièrement dangereux, Girton glissa, son chapeau fut accroché par une branche, et resta suspendu au-dessus du ravin. Il n'osa tenter aucun effort pour le rattrapper.

Les sentinelles semblaient absolument tranquilles; elles n'entendaient rien, et les ingénieurs purent atteindre le sommet du rocher surplombant, sans avoir été découverts.

La présence de Manuêlo et de son compagnon rendait cette partie du ruisseau desséché inaccessible. Une course à travers la clairière équivalait à un suicide.

Les deux amis s'accroupirent et écoutèrent.

—Ah! mais, cette attente est stupide! dit une voix endormie.

—C'est vrai, camarade, répondit en riant le doucereux Manuêlo, puisque les morts ne marchent pas.

—Mais avec ces deux-là, sait-on jamais! Une fois déjà ils ont échappé, Manuêlo. Vous êtes sûrs qu'ils ne se sont pas sauvés?

—Vous avez bien peu de confiance en mon travail, répondit Manuêlo en plaisantant "Por Dios!" un rat ne serait pas sorti vivant de ce bûcher. Ne me suis-je pas écorché tous les doigts pour assembler les fagots?

—Alors, pourquoi rester ici?

—Ordres! dit la voix du serviteur.

Hemmett put presque voir le haussement de ses épaules.

—On ne discute pas les ordres de notre Libérateur, même transmis par la voix de l'humble capitaine Perdido.

—Caramba! c'est vrai, bon Manuêlo. Cependant... Ah! c'est peu divertissant, ici!

—Pas plus qu'ailleurs. Nous, au moins, nous sommes assis parmi les arbres. Les autres attendent sur la route; deux au vieux pont, deux en dehors de la forêt, au-dessus de la maison... Nous prenons bien nos précautions, nous autres révolutionnaires!

Hemmett reprit sa respiration. Ainsi leur retraite était coupée dans toutes les directions!

Seul, un naturel agile aurait pu s'échapper à travers les bois; la grand'route et le ruisseau étaient bien gardés!

—Cependant, puisque les Américanos se sont sauvés du pont, que ne peuvent-ils faire?

Manuêlo se mit à rire.

—Survivre au feu, par exemple!

Il gloussa de contentement et les deux hommes baillèrent encore.

—Que penses-tu de cela? murmura Girton.

—Que nous sommes tombés dans le troisième traquenard depuis vingt-quatre heures, voilà tout!

—Et maintenant?

—Et bien, je présume que nous devons rester ici; ils partiront à la nuit.

—La nuit! Regarde mon damné chapeau suspendu au-dessus du ravin; quand ils le verront, tout sera perdu. Leur vie ou les nôtres sont bien aventurées, avec grande chance que ce soient les nôtres, pourtant, car ils ont des rifles et nous n'en avons pas!

—Oui, ton discours me donne une idée, murmura Hemmett! Il y a environ deux cents pieds, n'est-ce pas?

Tout en parlant, il se laissa glisser doucement dans les buissons derrière le rocher, et regarda autour de lui; Girton qui le suivait avec anxiété, le vit détacher une petite pierre et sourire.

Il saisit aussitôt l'idée de son camarade et trembla. Mais il ne pouvait arrêter la main d'Hemmett; l'appeler, c'était donner l'éveil à Manuêlo et à son compagnon.

Hemmett gravit à moitié la roche, se leva avec précaution, pesa la pierre et mesura des yeux la distance.

Prenant ensuite le point d'appui le plus ferme qu'il put, il aspira une large bouffée d'air; son bras musculeux se détendit comme une fronde. Silencieusement, comme un oiseau, la petite pierre quitta les doigts d'Hemmett, et cingla droit dans le chapeau suspendu à une branche au-dessus du gouffre.

Le résultat fut stupéfiant. Le chapeau

fatal lancé en l'air par la pierre silencieuse retomba dans le lit du ruisseau, aussi naturellement que si la glissade de Girton venait seulement de se produire.

Manuelo et son compagnon, aussitôt sur leurs pieds, examinaient le ravin.

—Dios! Ils l'ont laissé tomber dans leur voyage au ciel! s'écria ce dernier avec stupeur.

—Diable! hurla Manuelo en fureur, ils vivent encore, imbécile! cours à droite, je vais à gauche!

Un double déclic indiqua que des balles étaient jetées dans les rifles. Alors Manuelo et son camarade prirent leur course dans les buissons et gravirent le talus.

Pendant ce temps, Hemmett se laissait glisser en bas de la roche suivi de Girton. Côté à côté, ils bondirent à travers la clairière jusqu'à la forêt qui les séparait du chemin de fer. N'osant s'arrêter pour respirer, qu'après avoir mis un quart de mille entre eux et leurs ennemis.

Pour la troisième fois, ils venaient d'échapper à la mort, de l'épaisseur d'un cheveu. C'était une leçon. Pour enlever un révolutionnaire, il faut avoir soin de substituer à sa personnalité propre, une personnalité mentale et physique inconnue de ses adversaires.

Ils atteignirent dans l'après-midi, les quatre rubans d'acier, auxquels ils avaient travaillé si longtemps. Kelly, le contre-maître, n'était pas en vue, mais le martellement des marteaux indiquait aux ingénieurs que leurs calculs étaient à peu près justes.

Bien dissimulés, ils continuèrent leur route jusqu'à la station à demi construite de Pueblo; des sifflements répétés et prudents attirèrent bientôt l'attention de Kelly, qui parcourait les rangs des travailleurs indolents et les stimulait par de fa-

rouches imprécations hiberniennes.

Etonné et curieux de reconnaître le phénomène qui se produisait dans les buissons, l'Irlandais éprouva une stupeur profonde en découvrant les deux voyageurs salis et déguenillés.

—Par Moïse! Vous!

—Nous! répondit Girton.

—Et au nom de tous les saints, que faites-vous ici?

—Nous ne pouvons vous le dire maintenant, Kelly; vous entendrez aussi bien l'histoire demain. Nous avons un travail plus pressé à vous faire faire. Allez à Santa cette nuit même, achetez-y pour nous des défroques de natifs, vêtements, sombreros et tout le reste; vous connaissez bien l'équipement; nous devons avoir l'air de gentlemen Hispano-Américains; ne vous inquiétez pas pourquoi.

Puis procurez-vous du brou de noix, de la teinture pour les cheveux, de l'enceustique à paquet ou de la peinture brune, ou n'importe quel ingrédient qui nous donne une complexion un peu plus brune, comprenez-vous, Kelly?

—J'entends ce que vous me dites; mais pour l'amour du ciel, pourquoi? êtes-vous fou? voulez-vous vous jouer la comédie à vous-mêmes dans les bois... qu'est-ce qu'il y a?

—Vous saurez tout plus tard, mais dépêchez-vous pour attrapper le train de l'après-midi, voilà de l'argent. Avant tout Kelly, procurez-vous un peu de nourriture que vous nous apporterez; pain, viande, mangues, bananes, bière et tout le reste; apportez-en des livres! Nous n'avons mangé qu'un sandwich depuis la nuit dernière. Grouillez, gargon, grouillez!

—Oh! que Dieu ait pitié de vous! s'écria Kelly, avec compassion.

—Voilà la fin de notre voyage au fond

des bois, dit Hemmett, lorsque Kelly eut disparu. Nous remontons maintenant à la surface, en qualité de planteurs; nous vivrons confortablement, dormirons dans de vrais lits et attraperons Sanchez par quelque-une de ses propres ruses de renard.

—Tu veux dire que nous essaierons! répondit Girton, avec doute.

## CHAPITRE VII

### Un colonel qui s'enivre

Deux jours plus tard, l'express de Puerto Carlo arrivait à Santa Maria avec une heure 45 minutes de retard, selon sa louable habitude.

Deux gentlemen bronzés descendirent du train, suivis de leur domestique, et flânèrent indolemment dans le soleil matinal de Santa Maria. Leur mise indiquait la richesse, et leur façon de mettre cinq minutes pour franchir une distance qui pouvait facilement être couverte en 30 secondes, trahissait des indigènes de Guanama.

Leur bagage fut transporté à l'hôtel sur le dos d'un individu indolent au teint coloré. Les gentlemen eux-mêmes, enveloppés d'un nuage de fumée, les sombreros bien enfoncés sur les yeux, suivaient paresseusement le porteur, jacassant en espagnol et gesticulant avec vivacité.

M. Edward Hemmett et M. Stève Girton, ex-ingénieurs du railway de Guanama, s'étaient évanouis aux regards des mortels, pour faire place à ces deux hidalgos dont les noms barbares s'épalaient sur leur bagage.

Leur domestique, naturel du nom de Miguélo, et homme de confiance, avait été ajouté à leur équipement par Kelly, pour sauver les apparences.

Hemmett et Girton étaient enfin dans la place, sans coups de fusil depuis leur départ, sans trace d'espionnage, c'est vrai, mais aussi sans plan défini.

Accueillis avec beaucoup de cérémonie, des baisements de mains et de pieds dans un hôtel infesté de vermine, ils s'y fixèrent dans un calme apparent pour manger, fumer, dormir, et méditer aussi longtemps qu'il serait nécessaire.

Les jours chauds, les nuits froides passaient lentement, laissant les deux amis aussi indécis que le jour de leur arrivée.

Sanchez était, bien entendu, dans la ville. Chaque passant pouvait leur désigner la grande villa blanche qui constituait à la fois son home et le quartier général des révolutionnaires. Mais ceci importait peu. Les conspirateurs ne pouvaient enlever le Libérateur au milieu de son état-major et de ses conseillers.

Pendant quelques soirées, Girton et Hemmett flânèrent aux environs du quartier général guettant les sorties possibles du Libérateur. Durant le jour, un travail mystérieux le tenait dans la maison. Le temps du repos arrivé, le Libérateur apparaissait dans les jardins toujours accompagné, toujours avec ses cigarettes. Plus tard encore, Sanchez flânait sur la véranda ou dans le patio, et songeait en fumant éternellement.

Hommes bruns, hommes noirs, grands, petits, gras, maigres, rentraient et sortaient, le Libérateur, jamais! lui et ses cigarettes ne quittaient pas le quartier général. Il semblait devoir y rester jusqu'au jour, peut-être demain, peut-être plus tard, où la révolution levant la tête, Sanchez irait libérer son pays.

La situation devenait décidément critique.

Chaque matin pouvait voir s'assembler

les forces de la rébellion, Sanchez prendre possession de la ville et de la campagne pour affermir sa victoire. Alors, les cent mille dollars s'envoleraient en fumée.

D'un autre côté, le soulèvement fut-il retardé pendant des semaines, l'avenir semblait bien peu lumineux. Sanchez ne quittait pas sa maison. Toute attaque stratégique, tout coup de main, étaient donc impossibles.

Mais tout vient à point à qui sait attendre; et l'occasion dorée s'offrit à Hemmett et à Girton par une soirée chaude et lumineuse.

Pendant le jour, des hommes s'étaient rassemblés au quartier général, où une conférence semblait avoir lieu. La fréquence des visites avait fait quitter la place aux ingénieurs, et, faute d'une meilleure occupation, ils allaient attendre l'arrivée du train du soir, suivis, comme d'habitude, par leur fidèle Miguelo.

C'était un train lent, qui partait de Puerto Carlo, desservait toute la ligne, et stoppait à Santa Maria vers huit heures.

Les passagers étaient rares, un ou deux planteurs venant acheter des provisions, une douzaine de naturels, et une poignée d'ouvriers.

Le train paraissait vide. Hemmett et Girton se disposaient à partir, quand un individu apparut sur les marches du wagon-salon, et examina les alentours.

—Morales, par St-Georges! s'écria Hemmett.

—Qui?

—Arturo Morales, Stève. Il était à Puerto Carlo quand nous l'avons quitté, et je crois que Marado avait mis des espions sur sa piste. Natif de Santa Maria, par conséquent révolutionnaire, par conséquent à Puerto Carlo pour quelque

mystérieuse besogne. On le supposait colonel dans la nouvelle armée de Sanchez. Marado le soupçonnait mais n'osait le faire arrêter, si je me souviens bien.

—Et le voilà revenu!

—Et ivre, probablement!... Il a cette réputation. Non, il n'est pas encore à point. Il peut encore marcher. On dit que lorsque Moralès est bien imbibé d'"agua ardiente", il ne peut remuer un doigt.

L'homme qui s'approchait paraissait être dans une heureuse disposition d'esprit. Il traversa le quai d'un pas incertain, examina les ingénieurs et les salua d'un "Buenos noches, senors" péniblement articulé.

—Viens! murmura Girton.

—Il semble communicatif! Nous apprendrions peut-être quelque chose?

—Nous ne pouvons aller au quartier général de Sanchez avec ce gentleman.

—Et bien nous saurons où il va, en tout cas.

Contrairement à l'attente des deux amis, au lieu de s'enfoncer dans l'intérieur de la ville, Moralès s'engagea dans une des rues sombres qui la contournent, suivi à distance respectueuse par Hemmett et Girton, suivis eux-mêmes de Miguelo.

Ils avaient dépassé les enceintes de la cité, quand Moralès paraissant fatigué, indécis, ensommeillé, entra dans une des petites auberges mal famées qui entouraient Santa Maria, et se laissa tomber en baillant, devant une des tables du jardin.

Hemmett prit instantanément son parti.

—Entronés, parlons lui! dit-il, on est tranquille ici, c'est un endroit rêvé pour se faire des confidences.

Un flacon de liqueur tenait déjà com-

pagnie à Moralès, lorsqu'ils entrèrent à leur tour.

Les deux amis saluèrent avec indifférence, parurent hésiter, et s'assirent enfin à sa table. Le gentleman les accueillit avec un heureux sourire, demanda des verres et poussa le flacon.

—Vous en usez, seniors? demanda-t-il avec difficulté.

Les ingénieurs se versèrent. Le toast porté par Moralès, d'un air niais les étonna un peu.

—A... à... à... moi!

—A vous! répondit Girton.

—A notre glorieuse cause! ajouta Hemmett.

—Oui, tonna l'ivrogne! à notre glorieuse cause, si vous voulez seniors; mais à Moralès aussi, car sans Moralès, que deviendrait notre cause?... Buvons!

Un regard rapide s'échangea entre les deux Américains; des événements flottaient dans l'air, et Moralès était trop gris pour les cacher longtemps.

L'égoïsme d'un révolutionnaire, son amour des liqueurs fortes, feraient-ils plus que tous leurs plans?

—Vous êtes joyeux, senior, dit Girton.

—Et pourquoi pas? Quand on triomphe!

—Comme notre cause triomphera! ajouta Hemmett.

—Comme moi, Moralès, j'ai triomphé! s'écria l'homme; il ne faut pas oublier Moralès, Seniors!

—Pas de danger! murmura Girton sous sa moustache; vous voulez dire senior?

—Je veux dire... mais cela ne regarde que Pedro Sanchez!

—Ainsi, hasarda Hemmett, en se penchant avec un sourire de connivence et en baissant la voix, vous avez réussi à Puer-to Carlo, senior?

—Je... mais qui êtes-vous pour savoir? Un demi soupçon s'éleva dans l'esprit alourdi de Moralès.

—Moi? dit Hemmett en riant. Ne me reconnaissez-vous pas, ami Moralès? Je suis le capitaine Zapato... de la propre garde du Libérateur!

—Ah! est-ce vrai? Alors écoutez!... Succès... Encore un jour, et j'aurai Enrico Marado, lui-même.

—Peuh! vous vous vantez! gouailla Girton, saisissant la balle au bond.

—Je me vante, moi, senior? Prenez garde... Vous parlez à Moralès! Si je me vante, dites-moi qui aurait fait ce que j'ai fait? qui aurait été droit au bureau de ce stupide petit président, et pris les plans de chacun des forts qu'il possède? et qui aurait volé les cédules de chaque compagnie, de chaque division de sa misérable armée? Je me vante, moi, Por Dios!

—Doit-on ajouter foi à vos paroles? demanda froidement Girton, en cachant sa profonde stupéfaction.

—Buvez et croyez, répondit joyeusement Moralès en ayant de nouveau recours au flacon.

—Ho! c'est un farceur! dit en riant Hemmett à son camarade; il parle comme le vent souffle, sans savoir ce qu'il dit.

Moralès se précipita lourdement sur lui, la face congestionnée de stupide colère.

—Ainsi Zapato, vous ne me croyez pas?

—On croit ce qu'on voit, répondit Hemmett en haussant les épaules. Tous les fous peuvent parler!

—Voyez alors! hurla Moralès.

Girton et Hemmett guettaient sans souffle; l'ivrogne fouilla dans son vêtement, d'un rire niais, et sortit de sa poche une liasse de documents. Instinctivement Girton tendit la main.

—Ah! non! dit Moralès, en riant et se

reculant. Regardez, mais n'y touchez pas! Un seul homme doit y porter la main... Sanchez, à minuit!

—Minuit? Vous irez chez le Libérateur à minuit?

—J'irai? Mais non, il viendra, senior!

—Sanchez sortira cette nuit? s'écria Hemmett.

—Cette nuit! Ah! Ah!... Il sort toutes les nuits, seniors, vous le savez bien. A minuit, notre libérateur rôde dans Santa Maria comme un chat!

—Diable! c'est bon à savoir! murmura Girton. Il ne viendra pas ici Moralès?

—Ici même!... Où voudriez-vous trouver un endroit (Moralès luttait pour tenir ses yeux ouverts) un endroit plus sûr... et plus solitaire... ho! ho!

—Pour avoir les papiers que vous vous êtes si splendidement appropriés, s'écria Hemmett avec enthousiasme. Buvons senior, buvons encore, à l'homme le plus noble de notre plus noble cause!

—Aye, et buvons sec! répondit le colonel, en faisant suivre l'action à la parole.

Une fois encore le flacon fut débouché, et Moralès pour faire honneur au toast se versa une pleine rasade.

Les ingénieurs vidèrent leurs verres sur le sable, Moralès absorba d'un trait le contenu du sien.

Hemmett et Girton guettaient en silence. Moralès après leur avoir jeté à chacun un regard interrogateur, laissa tomber lentement sa tête sur la table.

—La brute! murmura Hemmett, tandis que s'élevait un ronflement sonore. Par Jupiter, il nous a mis l'atout en mains, n'est-ce pas?

—Oui, nous savons que Sanchez vient ici cette nuit, probablement seul, mais...

—Mais, grand Dieu, que te faut-il de plus?

—Mon cher garçon, nous ne sommes pas plus avancés que ça; nous ne pouvons transporter l'homme comme un sac de sable; et puis les gens de cette auberge, sont comme le gant et la main avec la révolution; nous ne connaissons pas leur nombre; enfin Moralès peut reprendre ses esprits et faire du tapage.

—Mais nous ne prendrons pas Sanchez ici. Ecoute, te souviens-tu d'un pauvre diable nommé Feris, qui essaya de procurer la force motrice et l'électricité à cette bienheureuse ville, il y a huit ou neuf ans? Il bâtit sa maison sur les rives du Rio Olivado, à dix ou douze milles de la ville, et installa un barrage et un réservoir surmonté d'une roue, puis abandonna tout faute d'argent.

La vieille maison est l'endroit le plus isolé qui existe à plusieurs milles à la ronde. Pourquoi ne pas attirer notre Libérateur à la vieille maison?

—En emportant Moralès, et nous servant de lui comme amorce?

—Exactement! Les beaux esprits se rencontrent!... vois si Miguelo est là?

Girton sortit et flâna nonchalamment sur la route.

Pendant ce temps, Hemmett, après un rapide regard circulaire se pencha, retira quelques papiers de la poche de Moralès inconscient, les regarda avec une grimace significative, et les enfonça dans sa propre poche; c'étaient des notes écrites par Moralès.

Hemmett sortit alors son stylographe, déchira une demi-feuille, s'assura une fois de plus qu'il n'était pas surveillé, et se mit à écrire en espagnol, en imitant la calligraphie fantaisiste du Colonel.

Il n'écrivit qu'une ou deux lignes; plia soigneusement le papier lorsqu'il eut fini et le fit disparaître.

—Miguelo est dehors, il dort, murmura Girton.

—Bon, envoie-le chercher une voiture avec deux sièges et un bon cheval; dis-lui de revenir vivement.

Miguelo parti, les deux amis se rassirent à la table.

Moralès ronflait, insensible aux choses terrestres; peut-être était-ce un bonheur pour lui de quitter l'auberge avant l'heure de se rencontrer avec Sanchez.

Le Libérateur qui tolérait l'ivresse comme une chose inévitable, avait cependant une façon de traiter les personnages les plus haut placés de son entourage, qui dépassait les bornes de l'autorité, et le cas de Moralès était pendable!

Une demi-heure se passa; puis le bruit de roues attendu devint perceptible. Girton regarda dehors; la face bronzée de Miguelo apparut dans le véhicule branlant, dont un homme de couleur tenait les rênes.

Sans un mot les deux amis, mirent Moralès sur ses pieds, le pilotant vers la voiture où ils l'enfermèrent.

—Ici, Miguelo, murmura Hemmett, et lui glissant la note dans la main. Portez cela tout de suite à la maison du Libérateur. Donnez-le lui personnellement si vous pouvez et sauvez-vous aussi vite que possible. Souvenez-vous que vous ne savez rien. Cette note vous a été donnée par un homme que vous croyez être le colonel Moralès, que vous avez rencontré courant dans une rue sombre... compris?

—Si senior!

—Quant à vous—ceci au cocher—allez droit devant vous; contournez Santa Maria, et prenez la route nord, vers la vieille maison, sur le bord du Rio Olivado. Vous savez ce que je veux dire? "All Right". Si vous essayez de faire un signe, je vous

tords le cou; est-ce clair?

—Mais Senior... hasarda l'homme de couleur.

—Taisez-vous et marchez!... vivement Miguelo.

Au moment où l'aubergiste apparut sur la porte, regardant interrogativement ses tables vides, la voiture s'éloignait déjà rapidement, vers le Rio Olivado.

## CHAPITRE VIII

### Sanchez vient au rendez-vous.

Une fois loin de Santa Maria, Girton et Hemmett se mirent en devoir de lier l'insensible Moralès. Avec beaucoup d'ingéniosité, la corde qu'ils trouvèrent sur le siège, fut utilisée pour attacher les pieds et les mains du colonel, mis ainsi dans l'impossibilité de s'échapper.

Les deux ingénieurs jubilaient.

—C'est peut-être téméraire, murmura Girton, mais je jurerais que tout va marcher comme sur des roulettes. Cette note...

—Cette note, écrite naturellement par Moralès, informe simplement le Libérateur que notre somnolent ami a découvert qu'il était suivi par des espions. Elle dit aussi qu'il a complètement réussi dans sa mission, et qu'il désire vivement que le Libérateur vienne tout de suite et le plus secrètement possible à la vieille maison, pour recevoir les papiers. Il lui demande de venir seul, ou au plus avec un ou deux compagnons, car il craint que les mouvements vers le Rio Olivado ne soient surpris par les mystérieux agents de Marado.

—Bien! cela doit provoquer quelque chose.

—Je le crois, l'écriture de Moralès est difficile à attraper, mais je pense honnêtement y être parvenu. En outre, il est pro-

bable qu'ils sont seuls à avoir connaissance de ces papiers, et Sanchez est trop prudent, même vis-à-vis de ses partisans, pour mettre quelqu'un d'autre dans la confiance.

—Pourquoi? Avec ces papiers il tient la clef de toute la situation. Il n'a plus qu'à choisir la garnison la plus faible, et à la prendre d'abord. C'est trop important pour lui. Je n'oserais parier qu'il viendra seul!

—Il le faut! s'écria Hemmett. Il le faut! Et j'ai dans ma poche le tas de documents... Encore une chose pour laquelle Marado aura à nous remercier plus tard.

Ils traversaient à ce moment la route aride qui conduit au Rio Olivado. La vieille maison ne devait pas être loin.

Une forme sombre apparut bientôt dans l'obscurité. Girton ordonna au cocher d'arrêter, et se prépara à descendre.

—Descendez aussi, commanda Hemmett à l'automédon. Vous ferez aussi bien de ne pas rester près de la voiture jusqu'à ce qu'on vous appelle.

—Si, Senior, répondit le cocher, hypnotisé par le canon du revolver tenu devant ses yeux. Mais je suis payé pour conduire... pas pour mourir!

—Vous serez bien payé si vous marchez droit! répondit l'ingénieur. Pense à cela, Steve, dans deux heures d'ici, la vieille guimbarde peut nous conduire, toi, moi, et notre cher Sanchez, loin de Santa Maria! Si nous l'attrapons, nous n'aurons qu'à faire un détour jusqu'à la plantation Graham, télégraphier à Kelly qu'il envoie un train spécial, et en route pour Puerto!

—Ne compte pas tes poulets avant qu'ils soient éclos, mon garçon.

—Tu as raison... Ah! notre bon colonel est éveillé.

En effet, les cahots, l'air de la nuit, le repos, avaient rendu à Moralès tout son sang-froid. Ce fut donc avec un étonnement extrême qu'il se retrouva dans cette solitude, lié et gardé comme un prisonnier.

—Mais... por que?... demanda-t-il avec stupéfaction.

—Nous avons fait cela? dit Girton. Nous avons besoin de vous, M. Moralès.

—Mais que faisons-nous ici?

—Vous ne faites rien! Nous avons l'œil sur vous; nous attendons.

—Quoi?

—Vous verrez!

—“Pero... Por Dios!” Je suis trahi! hurla le colonel.

—Cela me fait cet effet, dit Hemmett en riant. Ne vous tourmentez pas, colonel, ces petites choses arrivent, vous savez... Oh! ce n'est pas la peine de vous débattre, vous êtes très bien ligoté.

—Senior! tonna Moralès, vous êtes un voleur!... un chien!... un porc!... m'entendez-vous?... Considérez que je vous ai craché au visage, senior, je vous insulte!

—Ne le croyez pas. Nous ne nous fâchons, ni l'un ni l'autre, pour si peu.

—Ah! vous êtes tranquilles, vous me croyez impuissant?

—Nous y sommes bien forcés!

—Alors je vous ferai croire autre chose. Je casserai mes liens, je me ferai libre et...

—Allez, cassez mon garçon! dit Girton en riant, tandis que le révolutionnaire se tordait de rage.

—Senior, délivrez-moi! je veux me battre avec vous! Un homme d'honneur ne peut refuser!

—Et pourtant je refuse! C'est malheureux, colonel, mais j'ai peur que l'affaire ne doive être remise.

—Je crierai à l'aide! je...

—Taisez-vous, interrompit Girton. Vous faites beaucoup trop de tapage!

—A l'aide! A l'aide! A l'aide!

Les deux amis sautèrent sur le colonel; le mouchoir de Girton fut enfoncé dans sa bouche ouverte.

—Inutile, il faut le baillonner! Avec cette voix, il aurait vite averti la police jusqu'à New-York. Serre bien, Ned!

Moralès était soumis. Baillonné et ligoté, malgré ses luttes, il fut enlevé de la voiture et posé à terre, haletant, grognant, mais réduit à l'impuissance.

—Maintenant, il est bon d'être prudent, Steve. Nous avons quelques exemples de la façon dont le Libérateur prend ses précautions. Il y a peu de chance pour qu'il amène quelques amis avec lui, mais cela se peut. Dans ce cas, nous aurons à franchir le vieux barrage; il semble sec: oui, il l'est; nous nous glisserons par là, dans le bois, de l'autre côté. Plaise à Dieu que ce ne soit pas nécessaire; mais si nous y sommes forcés, Sanchez n'est pas assez familiarisé avec l'endroit pour garder ce point faible.

—Supposons que nous soyons forcés d'en venir là?

—Et bien, il nous faudra disparaître pendant un jour ou deux, et trouver autre chose. Ne te tourmente pas, Stève. Tout vient à point à qui sait attendre.

Le cocher s'était étendu, le dos appuyé contre un tronc d'arbre et dormait comme un juste.

Moralès grognant toujours, avait cependant compris qu'il était inutile de chercher à se délivrer de ses liens. Un regard terrible à l'adresse des deux ingénieurs assis près de lui sur le gazon, fut dès lors le seul signe de fureur qu'il se permit.

Jamais encore les deux amis n'avaient attendu avec une telle tension nerveuse.

Les minutes leur semblaient des heures et c'est avec un étonnement profond que

—Girton frotta une allumette.

qu'il était à peine plus de onze heures. Hemmett fumait en silence.

—Nous sommes prêts, eh, Stève? dit-il, quand il crut le moment proche.

—Absolument!

—Quelle heure est-il?

—Girton frotta une allumette.

—Seulement minuit moins le quart!

—Sois tranquille, il approche, où il ne viendra pas; ce que je ne peux croire.

—Non, depuis longtemps il a dû faire son enquête et savoir que Moralès est arrivé et a disparu; cependant il y a une bonne course de Santa, ici.

—Ne t'inquiète pas, murmura Hemmett, il la franchira bien vite, s'il croit que Moralès est ici avec ces papiers et ces plans.

—Chut!

Hemmett enleva sa pipe et écouta, la bouche ouverte, comme pour mieux entendre le bruit attendu. Pendant un moment, le bruissement des arbres agités par le vent fut seul perceptible; puis les pas d'un ou de plusieurs chevaux résonnèrent au loin, se rapprochant de minute en minute.

—Par Jupiter, le voilà! s'écria Girton en se levant.

—Dans cinq minutes, le sauveur du peuple, couleur chocolat, galopera droit ici.

—Mettons Moralès hors du chemin. Cachons-le dans un endroit où ses grognements soient moins perceptibles.

Sans égards pour sa grandeur, le colonel fut traîné à travers la clairière et caché dans les buissons.

—Et vous! éveillez-vous, dit Hemmett, en secouant le cocher somnolent.

—Si senior. Que es?

—Allez dans les buissons. Si vous ne

proférez pas un son, vous serez bien payé demain; si vous levez la tête, je vous la casse; compris?

—Mais... Hélas, oui! cria le nègre en s'enfuyant, je...

—Arrêtez vos stupides gémissements! cria Girton.

Tout bruit cessa, tout redevint calme, le silence profond troublé seulement par les fers des chevaux frappant la route. Pendant un moment, ce bruit même cessa, au grand étonnement des ingénieurs; puis le glissement d'un cheval au pas s'entendit de nouveau et les deux amis s'avancèrent au bord de la clairière, tremblants d'impatience.

—Ton arme est prête, Stève?

—Oui. Nous n'allons pas tirer?

—Naturellement, mais un peu de persuasion peut être nécessaire, Sanchez n'est pas tout à fait un lâche, je le crains!

—Ecoute, le voilà!

La lune glissait d'un nuage à un autre; en un moment de pleine clarté, les deux amis virent, sans erreur possible, Pedro Sanchez, le Libérateur du Guanama, monté sur un splendide bai-brun, s'avancer, absolument seul dans le piège tendu sous ses pas.

Il ne semblait pas pressé. Il s'arrêta à trois cents pas en avant pour allumer une cigarette, alors il secoua les rênes de sa monture et s'élança... Une douzaine de pas les séparait... puis cinq... puis le Libérateur entra dans la clairière sombre.

Hemmett sauta sur la bride, mit son revolver sous le gros nez du Libérateur, et s'écria:

—Descendez Sanchez!

—Mais Senior, protesta le petit homme, en enlevant sa cigarette et regardant au-dessous de lui.

—Descendez ou je tire!

—Senior, vous avez des arguments des plus persuasifs! dit le Libérateur doucement en glissant de la selle.

—C'est nécessaire quelquefois. Oh! vous n'avez pas besoin de regarder autour de vous, il n'y a aucun moyen d'échapper.

—Ah? votre ami est armé aussi?

—Plutôt, dit Girton.

—Et à quel propos, ce procédé légèrement inusité? Mon argent, ma montre? Ils sont à Santa Maria, vous pouvez les y aller chercher.

—Nous n'en voulons ni à votre argent ni à votre montre, mon fils, raille Hemmett, nous n'en voulons qu'à votre douce petite personne.

—C'est flatteur! je ne mérite pas tant seniors.

—Peut-être, mais cela nous plaît ainsi, Sanchez, vous êtes notre prisonnier!

—Moi? demanda le Libérateur, en se touchant la poitrine, avec le médius, moi, arrêté? Sûrement il y a quelque malheureuse méprise?

—Je ne crois pas; c'est vous que nous cherchons, c'est vous que nous avons pris! exulta Girton.

—Mais vous me faites beaucoup trop d'honneur, je crains...

—Terminons cette plaisanterie, interrompit Hemmett. Hallo! cocher!

—Si senior? répondit une voix venant des buissons.

—Apprêtez-vous à partir.

—Puis-je vous demander où vous me conduirez, senior?

—D'abord, nous allons au chemin de fer, en dessous de Santa Maria.

—Et puis.

—Et puis, à Puerto Carlo.

—Mais seniors, je ne désire pas voyager de cette façon. Certainement, ces petites

préférences doivent avoir leur poids auprès du gentleman?

—Généralement. Pourtant, il y a ici cas de force majeure. Vous êtes nécessaire à Puerto!

—Impossible!

—Oh! si, dit Girton en riant. Vous savez, en matière de révolution...

—Ainsi, mes malheureuses préférences politiques ont quelques chose à faire là-dedans?

—Certainement. Vous différez considérablement d'opinion avec le gouvernement!

—Allons, finissons! s'écria Hemmett avec colère; comme la voiture arrivait près d'eux. J'entends remuer dans ces buissons.

—Notre ami le colonel, n'est-ce pas?

—Ce n'est peut-être que ça, mais s'il parvient à se délivrer, ils seront trois contre nous, car le cocher sera pour eux. Allons, montons en voiture... Voulez-vous prendre la peine de monter, senior?

—Cela, je vous assure, ne me peine nullement, mais...

—Montez alors!

—Me permettez-vous d'allumer une cigarette?

—Faites vite!

Sanchez confectionna avec le plus grand calme, une cigarette qu'il alluma, après en avoir soigneusement terminé les deux bouts d'une main experte.

Les deux amis le surveillaient impatientement.

Quand la fumée sortit des lèvres du Libérateur, et que, pour prolonger les choses, il agita l'allumette dans un apparent effort d'extinction, Hemmett s'écria:

—Venez, il est temps d'en finir!

Sanchez sourit placidement.

—Vous avez parfaitement raison, se-

nior... Ah! la lune reparait n'est-ce pas? Puis-je vous demander de baisser vos pistolets?... à moins que vous ne préfériez mourir comme vous êtes là?... Seniors soyez assez bon pour regarder autour de vous!

Simultanément, Hemmett et Girton firent face aux bois, et tressaillirent.

Dans la petite clairière brillamment illuminée par la lune, se tenaient six hommes bruns, agiles, le rifle levé vers leur poitrine.

Le Libérateur triomphait encore! Les ingénieurs étaient pris à leur propre piège!

## CHAPITRE IX

### Le Duel.

L'apparition des gardes du corps du Libérateur avait été si soudaine, si inattendue, si absolument stupéfiante, que Girton et Hemmett restèrent droits et silencieux, pendant quelques minutes.

Confusément, ils sentaient que Moralès avait été délié et se trouvait dans la clairière, blasphémant et furieux. Mais leur attention tout entière était absorbée par les six hommes, immobiles comme des statues, n'attendant qu'un geste pour faire feu.

Ils furent rappelés à la réalité par la voix douce de Sanchez.

—Sûrement, Messieurs, vous comprenez que résister serait la plus lamentable folie?

—Nous ne pouvons le nier, Steve, murmura Hemmett.

—Difficilement! soupira l'autre. C'est fini cette fois. Sans erreur, le Kuanama peut payer à d'autres ses cent mille dollars!

—Ou les employer à nous élever un monument!

—Je vous demande pardon, Messieurs, dit le Libérateur. Je ne suis malheureusement pas très familiarisé avec la langue anglaise.

—Oh! nous nous rendons! dit Girton brièvement.

—Ah! c'est beaucoup mieux ainsi, sourit Sanchez. Les Américains sont prompts à s'emporter, mais vous deux... vous êtes des sages.

—Américains? murmura Hemmett, se rappelant le soin avec lequel ils avaient altéré leurs complexions.

—Mais oui, n'êtes-vous pas Américains?

—Si!

—J'ai connu quelques-uns de vos charmants compatriotes... Seniors Graham de la plantation de café, senior Farley, et un ou deux autres. Jusqu'à ce que je vous aie rencontrés, je croyais les Américains circonspects et rusés.

Les ingénieurs restèrent silencieux.

—Mais maintenant! "Ay de mi!" Le Libérateur se mit à rire doucement. Avec des gentlemen si candides... je change d'opinion.

—A qui diable en avez-vous?

—A votre simplicité, cher senior Girton... Ah! vous tressaillez à la mention de votre nom? Comment ne pas connaître un si éminent personnage? Oui, et le bon senior Hemmett aussi. Voyez avec quel intérêt je vous ai suivis tous deux!

Ils le voyaient, et juraient tout bas.

—Et c'est vous, vous deux, qui vouliez prendre Pedro Sanchez? dit le Libérateur plaisamment.

—Va toujours, diable noir! cria Girton. Nous en avons été bien près, cependant!

—Encore de l'anglais, senior?... On oublie si aisément... Qu'avez-vous dit?

—Rien!... Qu'allez-vous faire de nous?

—Causer d'abord... après... Qui sait? Nous parlerons de cela plus tard... Eh bien, eh bien, vous cherchiez à me tromper, seniors?

Girton rit amèrement.

—Croyez-moi, ce n'était pas heureux. Vous m'avez forcé à mon grand regret, à mener mes pauvres compagnons à une longue poursuite de nuit. Vous êtes si étourdis... par exemple, votre serviteur, qui m'a apporté une note, il y a quelques heures...

—Qu'en avez-vous fait?

—Il a été obligé, je crois, de rester à ma résidence... Ne craignez rien, seniors, il sera libre... Demain "maniana". Mais, ce n'était pas adroit... de m'envoyer un homme que j'ai fait surveiller avec beaucoup d'intérêt, toute cette semaine.

Les deux amis retinrent un juron.

—En outre, poursuivit le Libérateur avec calme, la note elle-même si maladroitement. Vous n'étiez sans doute pas avertis que senior Moralès et moi...

—Senior, interrompit le colonel...

—Silence, ivrogne; cria le Libérateur en se tournant vers lui. J'aurai affaire à toi plus tard!

Puis son amabilité revenue:

—Sans doute, seniors, vous n'étiez pas avertis que pour toutes les questions d'état, senior Moralès et moi, ne correspondons qu'en français? Mais comment l'auriez-vous su? Tout autre aurait fait de même.

—Voyons, mon ami, interrompit Hemmett, vous vous amusez à nos dépens depuis assez longtemps. Vous nous tenez...

—Ce qui me peine profondément.

—Maintenant que comptez-vous faire de nous?

—Vous voulez le savoir?

—Oui.

—Alors... mais pfut! s'écria Sanchez. Ne discutons pas ces choses senior. Quelle douleur vous éviterez à tous!

—Finissons-en. Que va-t-il arriver?

—Vous y tenez? je crains alors que vous ne deviez voyager avec moi vers Santa Maria, Senior Hemmett. Vous et votre astucieux camarade... Là, nous verrons.

—La prison, je suppose?

—Comment faire autrement? sourit Sanchez. La prison vous attend, senior. Je le regrette profondément... mais pas pour longtemps... Oh! non, pas pour longtemps!

—Quelle diable d'autorité avez-vous pour nous mettre en prison?

—Vous oubliez senior que je suis toujours magistrat de Santa Maria!

—Par St-Georges, il a raison! murmura Girton!... Marado n'a jamais osé le destituer, de peur de précipiter les choses!

—Et comme tel, poursuivit le Libérateur, puis-je fermer les yeux sur cette grave offense... l'enlèvement de notre loyal concitoyen Moralès?

—Oh! Quelle plaisanterie? s'écria Hemmett.

—Cela ne vous plaît pas?... Bueno... Bientôt nous oublierons cette offense, seniors. Une semaine encore, peut-être dix jours et votre humble serviteur sera proclamé Président du Guanama. Alors si vous le désirez, nous pourrons transformer le crime. Vous entrerez dans nos prisons comme prisonniers d'Etat, vous entrerez... voyons, oui... vous entrerez vers le douze. Je crois que je peux vous promettre cela... Entrés le douze, exécutés le treize...

—Mais...

—Entrés le douze... exécutés le treize, répéta Sanchez, distraitement.

—Ainsi, nous serons pendus?

—Seniors!

—Eh bien, ne croyez pas que ce soit si facile, s'écria Girton avec colère. Il y a autre chose en ce monde, que votre petite république de carton; et votre révolution de quatre sous!

—Vraiment senior?

—Oui senior! vous semblez nous connaître... Vous savez que nous sommes citoyens des Etats-Unis?

—On le dit.

—Ne l'oubliez pas! M. Hemmett et moi sommes résidents de New-York et citoyens américains; pendez-nous, si vous l'osez! Où cela vous mènera-t-il?

—Eh?

—Je vous dis que si vous osez faire tomber un cheveu de notre tête, vous vous mettrez dans un guêpier que vous ne pouvez soupçonner. Supposons que votre stupide révolution, tourne comme vous le pensez vous sera-t-il agréable de voir une couple de croiseurs, lancer des obus de treize dans Puerto Carlo, et votre pays à feu et à sac? Vous feriez mieux de renoncer à nous exécuter, Sanchez!

—Mais, par Dios, mon irritable ami! raisonna le Libérateur, je ne le dirai pas. Cela me peine profondément de parler de ces choses. Les rares personnes que vous verrez à Santa Maria n'en parleront pas, j'en suis sûr. Elles respecteront mes désirs!

—Vous imaginez-vous que Marado n'enverra pas de troupe pour nous trouver, quand il ne nous verra pas revenir?

—Si je n'ai pas déjà anéanti son armée? Et puis, je ne sais rien.—Deux... laissez-moi dire, deux métis, José Fulano, et Pedro Pepito, ont été exécutés, d'a-

près mon ordre, quelques jours plus tôt... C'est tout!... Je ne sais rien des excellents seniors Girton et Hemmett... Vous devez savoir cela.

—Il a raison, il a raison, Steve, soupira Hemmett. Il peut nous supprimer, il n'en restera pas trace!

Des torches illuminaient la clairière, projetant sur le gazon, des ombres énormes, celles de Sanchez et du colonel, celles des deux américains traqués.

Hemmett respirait difficilement

—Attends Steve, murmura-t-il, j'ai une idée: Senior Sanchez, ce pourceau, celui que vous appelez Moralès...

—Senior! tonna le colonel.

—Oui, pourceau! cria Hemmett.

Moralès s'avança vivement.

—Prenez garde! Dans votre position, la torture peut précéder la mort et...

—Bah! voilà pour vous et votre torture! dit Hemmett en riant... et en levant la main, qui retomba sur la joue de Moralès.

—“Caramba!” rugit le colonel, je veux...

—Vous voulez quoi? railla Hemmett! Voyez, senior Sanchez, la bravoure de votre colonel, j'le frappe, il parle; il parle simplement d'une voix épouvantée!

—Alors, je dirai autre chose, tout à l'heure! rugit Moralès. Senior Hemmett, vous m'avez insulté gravement; je veux me battre, ici... tout de suite!

L'ingénieur eut peine à dissimuler sa satisfaction.

—Bon! s'écria-t-il.

—Idiot! murmura le Libérateur. Ta langue te perdra toujours Moralès!

—Tant pis, senior; je sais trop bien ce qui m'attend maintenant, mieux vaut mourir ici, tout de suite, en combattant!

—C'est vrai, cela m'évitera une tâche désagréable, mon colonel. J'avais pensé

mettre fin à ta carrière d'ivrogne avec ces deux... comme tu voudras!

—Alors, dit le colonel en se retournant: Commençons, le choix des armes est à vous, senior.

—Pistolets... nous n'avons pas autre chose!

—Senior Girton m'assistera.

Puis-je vous demander senior Sanchez, de me faire l'honneur d'être mon témoin?

—C'est une félicité, mon cher Moralès, d'assister à la mort d'un traître! dit le Libérateur sèchement.

—Merci, si vous voulez vous entendre avec le senior Girton...

Girton, stupéfait, se vit bientôt arrangeant avec leur ennemi, un duel qui devait le laisser seul, car Moralès était un tireur renommé.

Quelques mots murmurés par Hemmett, qu'il n'avait pas compris tout d'abord, résonnaient à ses oreilles.

—Quarante pas ou trente au moins, et vers l'écluse.

Lentement il en saisit la signification. Sanchez, la politesse personnifiée, accomplit sa mission par manière d'acquit, accédant à toutes les conditions de Girton, sauf sur un point, le nombre de pas.

On tomba d'accord à trente pas; les armes furent examinées (Sanchez avait donné à Moralès, son propre revolver, d'un type similaire à celui d'Hemmett). Puis, dos à dos les deux hommes s'avancèrent pour compter les pas, Girton manœuvrant de façon à se diriger vers l'écluse.

La distance fixée, Girton marqua l'endroit qui ne se trouvait pas à trois mètres du barrage et attendit.

Moralès et Hemmett prirent leur place, chacun à côté de son témoin.

—Tu as compris? murmura ce dernier, en anglais.

—La vieille écluse?

—Oui, nous y courons aussitôt que je donne le mot!

—Mais s'il te touche?

—Je ne lui en laisserai pas le temps, Steve; nous attendrons jusqu'au signal, puis nous tournerons bride et volerons du côté du barrage. Il y fait plus noir que chez le diable. Avant qu'ils puissent diriger les torches de notre côté, nous aurons traversé l'écluse et serons dans les bois. C'est peut-être un espoir trompeur, étant donné la collection de rifles qui nous environne. Mais c'est le seul!... Dieu! Dieu! pourquoi nous sommes-nous lancés dans cette entreprise?

—Que je sois pendu si je le sais! soupira Girton.

—Pont rompu, incendie, fuite, déguisement, enlèvement, duel... pendaison... Enfin, il est trop tard pour se plaindre!

—Etes-vous prêts, seniors, demanda le Libérateur, en avançant de quelques pas.

—Nous sommes prêts!

—Pouvez-vous voir mon chapeau?

—Je le vois! répondit Hemmett.

—Bien! Je l'enlèverai et le tiendrai en l'air; quand il tombera, feu!

—Très bien.

—Il est entendu, n'est-ce pas, que cette malheureuse affaire est un duel à mort?

—C'est la mort de quelqu'un, sûrement, murmura Hemmett. Oui, senior Sanchez!

—Bien, préparez-vous, messieurs.

La cigarette du Libérateur brillait faiblement; il lança un long jet de fumée en surveillant les combattants avec une jouissance évidente.

Sur le côté de la clairière, les six hommes bruns se tenaient penchés sur leurs rifles, entièrement absorbés par cette étrange affaire, tandis que le cocher nè-

gre, tremblant de terreur, conduisait sa voiture loin de la ligne de feu, et priaït vraisemblablement pour échapper aux balles.

Sanchez éleva son chapeau en souriant; lentement, il l'éleva à bout de bras, et regarda Hemmett, puis Moralès. Alors au moment où il allait le laisser tomber, Hemmett murmura:

—Allons, Steve!

Avec la rapidité du vent, duelliste et second bondirent du cercle éclairé, et disparurent dans l'ombre.

Devant eux se trouvait le barrage conduisant à la vieille écluse; derrière eux, à la lueur incertaine des torches, les hommes s'étaient déjà élançés à leur poursuite; mais le mouvement sembla cesser, et une voix, celle de Sanchez, cria:

—Seniors, seniors, je vous prie de vous arrêter.

—Allez au diable! murmura Girton, dont le pied heurta le haut de l'écluse.

—Va! va! haleta son compagnon, droit en avant, et dans les buissons; mais attention de ne pas glisser dans ce lac de vase. "All Right!"

—"All Right!" répondit Girton courant sur l'étroit chemin avec une hâte désespérée. Le chemin est raboteux, mais le paradis est au bout! arrête Ned, arrête!

—Une torche flambait sur le bord opposé, dans les buissons vers lesquels ils s'élançaient, éclairant les canons de rifles braqués sur les fugitifs.

L'écluse, le chemin de la fuite, sur lequel ils avaient compté avec tant de confiance, était coupé!

Abasourdis, ils restaient trébuchants sur la poutre, tandis que derrière eux, la voix suave du Libérateur disait:

—Seniors, ne voulez-vous pas revenir?

## CHAPITRE X

## Derrière les barreaux.

Un seul chemin restait ouvert devant les deux amis. Ils revinrent sur leurs pas, haletants et furieux, accueillis par le large sourire du Libérateur.

—Votre petite affaire d'honneur doit être remise, je le crains, soupira-t-il. La tentative est plutôt malheureuse, n'est-ce pas? Que voulez-vous?... Nord, sud, est, ouest, c'eût été la même chose, seniors!

—Ainsi, nous étions cernés de tous côtés? dit Girton avec un rire furieux.

—En présence d'hommes aussi énergiques, il faut bien prendre des précautions. Sanchez eut un sourire d'excuse. Seniors, dois-je confesser que je suis venu ici à la tête d'une compagnie de cavaliers, dont je me suis séparé un peu plus loin? J'ai attendu, tandis que les braves camarades s'avançaient à pied et prenaient les positions que j'avais indiquées!... Vous voyez Senior Hemmett, combien je désire ardemment vous avoir comme hôtes à Santa Maria!

A cinq heures du matin, les deux ingénieurs entraient de nouveau dans la ville.

Une demi-compagnie de cavaliers avait trotté devant eux durant le voyage, l'autre moitié derrière. Leurs armes et les plans de Marado leur avaient été enlevés.

Placés, l'un, près d'un cavalier immobile comme une statue, l'autre, près du Libérateur qui fumait placidement, et devisait sur ceci ou cela, il aurait été difficile de trouver deux hommes plus étroitement gardés, et plus complètement désespérés.

Avec une implacable régularité, chacune de leurs entreprises avait manqué. Depuis leur sortie de Puerto Carlo, aucun

mouvement contre le Libérateur n'avait été couronné de succès. En réalité, ils avaient même été plus d'une fois heureux de s'en tirer la vie sauve.

Non seulement le Libérateur n'était pas capturé, mais c'est lui qui les avait pris; et si Manueto avait fait son rapport, leur destin éventuel semblait très peu douteux.

Déjà, sans rien faire, cependant, ils s'étaient montrés dangereux pour le Libérateur. Or, ce n'était un secret pour personne, Sanchez, comme tous les bons organisateurs, écartait systématiquement tout ce qui pouvait mettre obstacle à ses projets.

A l'heure où le soleil se lève sur ses murs de pierre, effrités, les portes de la prison de Santa Maria s'ouvraient devant les deux ingénieurs.

Le bâtiment se trouvait presque vide. Sanchez avait besoin de tous les caractères révolutionnaires, une amnistie générale avait débarrassé la prison de la plupart de ses habitants.

—C'est ici que je dois vous offrir ma pauvre hospitalité, seniors, dit Sanchez courtoisement, comme le vieux porte-clefs s'arrêtait devant une cellule grillée. C'est légèrement noir, et un peu humide, mais vous me pardonnerez?

—Oh! nous ne pardonnons rien! grommela Hemmett.

—Puis-je vous prier d'entrer?

Ils furent poussés dans une petite chambre de pierre. La grille se referma et le grincement des clefs leur montra, inutile, tout espoir d'évasion.

—J'espère que le temps ne pèsera pas trop lourdement sur vous, mes amis, ajouta le Libérateur à travers les barreaux. Je vous prie de m'excuser, maintenant, notre voyage a été long et j'ai besoin de me rafraîchir.

—Allez au diable! cria Girton.

—Senior, protesta Sanchez, en riant légèrement. Si peu que je sache l'anglais, je comprends cela. "Adios!"

Ses pas s'éteignirent le long des couloirs; les oiseaux du Libérateur étaient en cage!

Les ingénieurs regardèrent autour d'eux.

Deux grabats, une chaise, une petite table, composaient tout l'ameublement de la cellule; près du plafond, une petite fenêtre grillée laissait entrer un faible rayon de lumière.

Des insectes de toutes sortes couraient sur les murs, en troupes serrées, un rat s'enfuit sous leurs pieds.

Dans le couloir extérieur, le cavalier de pierre était resté, ses yeux sans expression fixés sur leur misérable demeure.

Hemmett tomba, brisé, sur un lit, Girton s'acroupit sur la chaise. Pendant un moment ils gardèrent le silence du désespoir; confusément ils eurent bientôt conscience que le cavalier avait été relevé; que deux gardes armés avaient pris sa place et qu'ils marchaient lentement de long en large dans le couloir.

—Eh bien, Ned, dit Girton, au bout d'un moment; nous l'avons notre Libérateur, n'est-ce pas?

—Nous l'avons!

—Mon père, disait que les hommes sages font les choses pour elles-mêmes, et les fous pour de l'argent..

—Cela lui fait honneur, Steve; si jamais on dresse une statistique de tous les fous existant sur la terre, nous serons en tête de la liste!

—Nous aurions pu avoir une existence si confortable à Puerto!

—Nous aurions pu? Tu parles comme si nous n'allions pas sortir de tout cela?

—J'ai une faible idée que nous n'en sortirons pas... et toi!

—Je dois convenir! que, au point où en sont! Si nous pouvions amener un de ces en déduirait qu'elles tournent plutôt mal.

—Oui et qu'elles finiront au bout de deux cordes dansantes, dans cette cour extérieure; tandis que Sanchez fumant ses éternelles cigarettes soupirera sur notre mort prématurée!

—Oh! je ne sais pas... je ne sais pas!

—Je vois peu de chance d'en sortir. Notre Libérateur, probablement par l'excellent Manuêlo, possède tous les détails de notre expédition. Nous lui plairons beaucoup mieux sous terre que dessus, et il aura soin de nous y mettre, ne crains rien. Ned, nous sommes, ce qu'on appelle vulgairement des rats en cage!

—Cependant, on nous a laissé un peu d'argent. La délicatesse de Sanchez ne lui permet pas de le prendre!

—Et bien?

Hemmett se pencha.

—Les partisans de Sanchez... il y a un an étaient fidèles au gouverneur de Guanama, n'est-ce pas?

—Je le présume.

—Alors, ce Libérateur surgit et leur montra le chemin de la liberté et du pillage... Ces nègres sont accessibles à l'argent?

—Très possible, mais ils n'oseront jamais se vendre dans la prison même de Sanchez!

—Je ne sais pas. En tous cas je ne crois pas qu'ils nous laissent partir pour tout l'argent du Guanama; mais je ne pensais pas à cela.

—A quoi alors?

—Ecoute Steve, nous devons rester ici une semaine au moins, selon toute probabilité. Rien ne peut être fini avant ce

temps; suppose que nous puissions faire parvenir une note à Kelly?

—Le télégraphe n'est pas encore dans notre cellule!

—Je sais, mais les nègres corruptibles y sont! Si nous pouvions amener un de ces moricauds à porter un mot à Kelly... et à disparaître ensuite de cette partie du globe, comme il sera obligé de le faire... eh? Kelly a le temps de communiquer avec Marado, et d'amener des troupes ici, pour sauver nos pauvres cous!...

...Pour cela, le régiment de cavalerie que le jeune Fritzey Wertheim organisait, serait parfait!

—Et puis, Marado a d'autres troupes qu'il pourrait envoyer, et si elles arrivaient assez tôt... Il est d'ailleurs inutile de tergiverser!

Hemmett s'approcha de la porte grillée et examina les sentinelles.

—Ce jaune semble le plus doux dit-il enfin. Ecoutez... Pedro... José... Juan... ou qui que vous soyez!

—Le senior parle?

—Le senior parle; venez ici.

—Je ne peux pas, c'est défendu.

—Eh bien alors, approchez-vous plus près, que je puisse vous parler. J'ai à vous faire entendre une chose qui sonne... comme cela!

Doucement Hemmett fit sonner l'argent dans sa poche.

Le padre s'approcha.

—Vous êtes pauvre?

—Mais... oui, senior.

—Voulez-vous être riche, rapidement?

Le garde sourit avec regret.

—C'est impossible, senior. Les ordres "del Liberador" sont des plus stricts. Ouvrir cette porte voudrait dire la mort!

Ai-je parlé d'ouvrir cette porte?

—Non, senior?... L'homme semblait stupéfait.

—Je préfère même que cette porte reste fermée comme elle l'est. La chose que je veux vous demander est bien plus simple.

—Qu'est-ce que le senior entend par simple?

—Que vous portiez une lettre à un de ses amis. J'écrirai une note et vous la passerai. Cette nuit, quand vous quitterez la faction, vous glisserez doucement vers la station du chemin de fer, et prendrez le convoi de nuit. Vous comprenez?

—Si senior?

—Tenez-vous hors de vue, autant que possible; restez à bord, jusqu'à ce que vous atteigniez Pueblo. Alors quand le train ralentira, sautez à terre, et cherchez le senior Kelly. Vous le connaissez?

—Oui senior, j'ai travaillé à la voie.

—De mieux en mieux! Vous donnerez cette lettre à Kelly, et partez pour la côte... C'est simple, n'est-ce pas?

—Simple senior, en paroles; mais je n'ose pas, ce serait la mort!

—Cent dollars mexicains?

—Non senior!

—Cent, maintenant... Deux cents, quand nous serons libres?

—Mais non, senior... Le garde hésitait! Vous ne connaissez pas Sanchez, senior. Mon sang se glace, en y pensant.

—Alors voici qui vous donnera de quoi le réchauffer... Deux cents dollars maintenant, cinq cents, quand nous atteindrons la côte? eh!

—Sept cents dollars!

—Sept cents... argent comptant... en belle monnaie des États-Unis!

L'offre était trop tentante. Pâle et tremblant, ballotté entre la crainte et la cupidité, le camarade succomba enfin.

—Senior, vous jurez de me les donner?

—Je le jure!

—Alors, à minuit, quand je quitterai la faction, soyez prêt!

Sur le dos d'une vieille lettre, Hemmett écrivit à Kelly, une note brève, mais explicite; des recherches prolongées lui firent découvrir une enveloppe frippée; la communication fatale fut cachetée.

A minuit, le garde prit la lettre sans attirer l'attention; et ses doigts avides se fermèrent sur le rouleau de pièces d'or qu'Hemmett avait prélevées sur ses propres ressources et celles de Girton.

Huit heures plus tard, quand le compagnon du garde vint reprendre sa faction, un visage étranger était à ses côtés; leur messenger était tout au moins parti.

Vingt-quatre heures de suffocation dans l'atmosphère viciée de la prison, suivirent. La seconde nuit, Hemmett assis près de la porte grillée, guettait le cliquetis des armes qui pouvait se produire à tout moment.

Tout resta calme; au jour, il se retira, désappointé, mais espérant toujours. Un autre jour, une autre nuit passèrent, lentement; l'attente devint intolérable.

Ils ne pouvaient ni lire, ni jouer aux cartes; quand ils fumaient, l'air déjà lourd devenait irrespirable. A la fin, ils durent s'asseoir et attendre le succès ou la défaite de leur messenger.

—Kelly est moins vif que la foudre, grommela Hemmett, à la fin de la troisième journée.

—Peut-être la note n'a-t-elle pas été délivrée.

—Peut-être; pourtant je crois que la chance est pour nous; ces gens sont rusés. Notre estimable ami a dû quitter Santa Maria assez facilement.

—Tu es optimiste, Ned.

—Il vaut mieux l'être... Inutile de broyer du noir. Le chanvre n'est pas encore autour de notre cou.

—Je me demande ce que fera Marado s'il est averti par Kelly?

—Il enverra à notre secours, naturellement. S'il est seulement assez intelligent pour envoyer les nouvelles troupes de Wertheim, elles balayeront tous ces nègres!

—Eh bien, je prie le ciel que les choses tournent de cette façon, dit Girton, en bâillant. Le confort n'est pas ici ce qu'il pourrait être.

—Ce n'est pas tout à fait comme au Waldorf, c'est vrai, mais ne t'inquiète pas. Hallo! Il se passe quelque chose!

—Changement de sentinelles!

—Ah! voici le camarade de notre bon José... Il semble un peu troublé, n'est-ce pas?

—Oui.

Girton examina le garde, dont le visage, à la lueur fumeuse de la lampe, lui parut étrange. L'homme, tout en marchant lentement de long en large, s'approcha des barreaux.

—Senior? murmura-t-il.

—Oui?

—Celui que vous avez envoyé...

—Oui, oui... Eh bien?

—“El... El... Liberador... Hush!”  
Girton s'assit lourdement.

—Eh bien, tout s'explique, murmura Hemmett amèrement. Celui que vous avez envoyé... “El... Liberador... hush!...” Sorte d'építome des aventures de notre messenger, eh?

Et un mauvais.

—J'en ai peur! C'était le dernier espoir. Maintenant c'est fini...

Le confiant Hemmett lui-même, était frappé d'épouvante.

Les deux hommes se regardèrent en souriant tristement. Comme ils s'asseyaient, un nouveau mouvement se produisit au bout du couloir.

—Hallo! Girton sauta sur sa chaise. Qu'est-ce que cela, Ned?

—Pas grand'chose, je le crains. Tout semble calme de nouveau. Non, personne ne vient.

Ils se rapprochèrent de la grille. Le long du couloir marchait un homme à la livrée de Sanchez. Il s'arrêta et le porte clefs ouvrit la porte.

L'homme entra, posa sur la table un plateau d'argent, et sortit sans un mot.

—Dieu bénisse mon âme! s'écria Hemmett horrifié. Regarde!

Le plateau contenait deux choses le petit rouleau de pièces d'or que leur messager avait pris, et une main humaine, crispée sur leur lettre à Kelly.

C'était la main de leur émissaire!

—Grand Dieu, Ned! s'écria Girton hypnotisé par cette chose macabre. Ce n'est pas tout. Vois, Sanchez a endossé l'enveloppe. "Une fois de plus vous avez usé étourdiment et inconsidérément d'un de mes pauvres compagnons, c'est indigne de seniors. P. S."

Hemmett repoussa le plateau en frissonnant.

—Eh bien, notre lettre n'a pas été remise à Kelly, Stève!

—Non, elle n'a pas été remise à Kelly! répéta Girton d'une voix rauque.

## CHAPITRE XI

### Fusillés à l'aube!

Le dernier coup du Libérateur était magistral.

Les deux amis ne pouvaient espérer

maintenant, qu'une semaine de grâce, passée dans cette cellule infecte. Et, après?... Quelque matin ils en seraient extraits, et paieraient de leur vie le plaisir de s'être mêlés à une révolution sud-américaine!

Ils restèrent une demi-heure au moins sans pouvoir proférer un mot, Girton arpenta l'étroite pièce jusqu'à ce que, brisé de fatigue, il se laissa tomber sur le lit en soupirant. Hemmett sortit alors de ses sombres méditations.

—Eh bien, mon vieux?

—J'espère que nous mourrons ensemble, c'est une petite consolation.

—Peut-être, si tu envisages la chose de cette façon. Pour moi, je ne me sens pas disposé à mourir, ensemble ou pas.

Girton resta silencieux.

—C'est le pourvoyeur du diable, cet homme!

—Pour un demi-nègre, je n'ai jamais vu son pareil. Son service secret touche à la perfection. Ce pauvre diable que nous avons acheté...

—Ne le sera plus jamais.

Pendant un long moment, le crépitement de la lampe et les pas de la sentinelle, rompirent seuls le silence. Alors les clefs cliquetèrent de nouveau dans les profondeurs du couloir. Hemmett se précipita contre la grille.

—Quand on parle du diable... murmura-t-il. Voici Sanchez!

C'était bien le Libérateur qui venait leur rendre visite. Ses yeux étaient plus endormis que d'habitude, mais il entra légèrement et nonchalamment dans la cellule enveloppé de son éternel nuage de fumée.

—Bonsoir seniors!

—Bonsoir, noir bandit!

—Vous dites?

—Rien. Que venez-vous faire ici? Ne

pouvons-nous jouir en paix de cette prison ?

—Quoi, senior, êtes-vous si peu hospitalier ? J'ai pensé que le temps vous semblait peut-être long. Causons un peu, voulez-vous ?

Il s'assit sur le lit, au-dessous de la fenêtre, et sourit aimablement à l'un et à l'autre.

—Au diable, la conversation ! rugit Girton.

—Quand on a vécu trois ans dans notre beau pays, les petits événements du jour intéressent, n'est-ce pas ?

—Allez-vous nous parler de votre révolution ? dit Hemmett avec un sourire railleur.

—Alors, mes pauvres efforts pour soulager un peuple malheureux ne vous intéressent pas ?... Non, non, nous parlerons de quelque chose qui se rapporte plus directement à vous.

—De quoi ?

—Ah, vous vous animez ? Je le pensais... Oui, seniors, j'ai quelques nouvelles pour vous.

—Lesquelles ?

—J'avais cru, faisant taire mes sentiments personnels, vous voir pendre tout à fait sans douleur, tranquillement ici, dans la petite cour de la prison.

—Eh bien ?

—Il paraît que cela ne doit pas être, seniors, soupira le Libérateur en soufflant la cendre de sa cigarette.

Un regard d'espoir flamba entre Girton et Hemmett.

—Vous ne voulez pas dire... ?

—Je veux dire que les circonstances s'y opposent. C'est triste, n'est-ce pas !

Il se pencha contre le mur de pierre, et lança des bouffées de fumée à la lampe, tandis que les ingénieurs retenant leur

respiration, attendaient les mots prêts à sortir de ses lèvres.

—Oui, seniors, telle était mon intention, ah oui !... mais il m'est arrivé des avis de la côte. Mes messagers ont rencontré le vôtre... Coïncidence, n'est-ce pas ?

—Ils l'ont tué, démon !

—Croyez-moi, seniors, je regrette profondément la perte de notre pauvre ami. Cependant, cela devait être... Ce n'est pas de cela que je voudrais parler... Mes espions, seniors, m'ont apporté de Puerto Carlo et de la côte, des informations qui m'ont surpris. Il paraît que Marado se doute de ma petite révolution !

Il annonçait ce fait d'un ton de profond étonnement.

—Oui, c'est ainsi... Il est actif, ce petit homme, plus actif que je ne le supposais. Le bruit court qu'il envoie des troupes à Santa Maria.

—Quand ? ne put s'empêcher de demander Girton.

—C'est là la question, senior !... Pas avant une semaine au moins j'imagine, seulement, il paraît que le lieutenant Wertheim est prêt à tenir garnison dans notre ville avec son régiment... Peut-être, même cette nuit, bien que cela soit peu probable.

—Dieu merci !

—Ah senoir, ne remerciez pas Dieu prématurément. Sûrement vous comprenez la malheureuse relation de tout ceci avec vous-mêmes ?

—Quoi ? s'écria Hemmett, vous voulez dire.

—Je veux dire, seniors, que ce Wertheim est le personnage le plus déplaisant qui soit. Il épie, il fouille ! Il vient peut-être en ennemi de votre serviteur. Il pourrait s'imaginer que vous avez été maltrai-

tés... Certainement vous devez voir le reste?

—Wertheim, ne nous trouvera plus ici? demanda Hemmett suffoquant.

—Ah! que le senior Hemmett est malin! s'écria le Libérateur, avec admiration, quel malheur qu'un homme si fin doive...

—Finissons-en! qu'allez-vous faire de nous?

—Dans la cour, à l'aube, senior, six de mes tireurs... les plus adroits, je vous assure... seront là...

—Et nous serons fusillés?

Le Libérateur s'inclina.

Le fait terrible était devant eux. Leur sentence de mort avait été tranquillement et délibérément prononcée.

Ni Girton, ni Hemmett n'essayèrent de parler; Sanchez fumait placidement avec un froid sourire.

—Ma conversation n'intéresse pas les seniors? demanda-t-il. Vous me pardonnez; ma tête me fait horriblement souffrir... une migraine atroce.

—Puisse votre infernale migraine vous conduire dans une maison de fous! cria Girton en fureur. Vous...

—Arrête Stève, interrompit Hemmett, il nous faut accepter les choses, et nous préparer à la fin, une pauvre fin, j'en conviens!

—Mais, être frappé ici, dans ce trou abandonné de Dieu, par ce chien huileux, je... oh pshaw!

Girton se contenta. Tu as raison Ned, il faut accepter l'inévitable. Je voudrais écrire une ou deux lettres; il sera peut-être assez décent pour les envoyer... après!

—Moi de même, dit Hemmett en pensant à son frère et à sa soeur.

—Sanchez commença Girton, il y a à l'hôtel deux sacs nous appartenant, voulez-vous...

—Pardonnez-moi de vous interrompre, senior; ils sont ici. J'avais pensé que vous vous en inquiéteriez!

—Où qu'ils soient, ils contiennent de quoi écrire; pouvons-nous les avoir un moment?

—Mais certainement, mon ami; pour quoi en douter; me croyez-vous si peu raisonnable?

Sanchez se glissa lentement dehors, et ce furent avec peine que les ingénieurs continrent l'impulsion qui les poussait à l'envoyer à coups de pieds à travers le couloir, quoi qu'il dût leur en coûter. La politesse du Libérateur faisait naître des pensées de meurtre.

Hemmett, comme il se retournait, fut stupéfait de voir sur le visage de son compagnon un sourire lumineux.

—Ned, ce misérable a la migraine! s'écria-t-il avec exaltation.

—Eh bien? Hemmett se rapprocha vivement de lui.

—Oh, je ne suis pas fou, mon vieux! ne vois-tu pas?

—Prends garde, la sentinelle nous guette.

—Ecoute! dit Girton dans un murmure. La mauvaise tête de Sanchez va peut-être nous sauver. Il va nous apporter nos sacs. Sais-tu ce que contient la case des tablettes contre la migraine, de ma trousse médicale?

—Non.

—Cannabis indica... opium... la drogue qui rend fous les gens de l'est. Ferraro, à Puerto Carlo, m'a donné ces pilules quand mes vieilles névralgies menaçaient de revenir, il y a un ou deux mois. Elles sont dans la case à migraine. Je n'avais pas d'autre place pour les mettre.

—De l'opium.

—Oui, opium pur. Maintenant si nous

pouvons en administrer quelques-unes à Sanchez...

—Tu ne pourras pas.

—Je ne sais pas. Peut-être son mal de tête est-il assez violent pour nous servir. Suppose qu'il les prenne; sais-tu ce qui peut arriver? En trente ou quarante minutes il sera ou... ou idiot! Et j'ai entendu dire, qu'un homme devenu idiot sous l'influence de l'opium, est la chose la plus facile à manier... Ecoute!

Le Libérateur revenait, apportant lui-même les sacs des deux ingénieurs. Il entra d'un pas traînant, leur tendit les sacs, et se laissa tomber sur le lit avec un soupir.

—Pfui... Mais, Satan lui-même est dans ma tête! murmura-t-il.

Silencieusement, les deux amis défirent leurs sacs, en sortirent de quoi écrire, quelques objets de toilette... et la trousse médicale de Girton.

Silencieusement encore, ils se mirent à écrire leurs dernières communications terrestres, et pendant un moment, les plumes grincèrent dans le silence.

Puis Girton s'arrêta, pressa sa tête dans ses mains et grommela. Il prit la trousse, ouvrit une case, en sortit une bouteille de tablettes pour la migraine, et en versa quelques-unes dans sa main. Alors, il fit semblant de les mettre dans sa bouche et continua à écrire.

Les petites pilules roulèrent sans bruit, derrière lui.

—Vous aussi senior? demanda le Libérateur d'une voix fatiguée.

—Comme vous, oui.

Girton épongea les feuilles, les tourna et continua à écrire. Hemmett aussi. Dix longues minutes passèrent ainsi.

A la fin, le Libérateur se pencha et ramassa la fiole.

—Tablettes contre la migraine, lut-il sur l'étiquette. Médecine senior?... Pour la tête?

—Mm... Mm... grommela Girton sans lever la tête.

—Elles sont bienfaisantes?

—Elles m'ont toujours réussi.

Sanchez joua avec la boîte, puis, vaincu par une douleur lancinante:

—“Por Dios!” cria-t-il. Combien... faut-il en prendre senior.

—Quoi?... Ah! cinq ou six!

La bouteille fut renversée, un petit torrent de pilules coula, le Libérateur en absorba quelques-unes et remplaça le bouchon.

Girton eut peine à réprimer un cri de joie.

Encore une heure, le Libérateur serait fou ou hébété... si cette dernière alternative l'emportait...

—Pardon senior, dit Sanchez... appuyant sa tête contre le mur... de m'approprier ainsi de votre bien.

Il fallut un grand effort aux deux amis pour paraître absorbés par leur correspondance. La tentation d'examiner Sanchez était presque irrésistible. Ils y résistèrent cependant et attendirent, attendirent en écrivant.

Les minutes fuyaient avec une affolante lenteur; Sanchez restait assis tranquillement, mais au bout d'un moment, ils sentirent que ses petits yeux perçants, ne les surveillaient plus avec leur leur amusée.

Girton risqua un coup d'oeil; le Libérateur bâillait, les yeux fermés. L'ingénieur reprit son travail d'une main tremblante; une autre demi-heure passa; Sanchez paraissait dormir; ils n'osaient cependant parler, surveillant l'homme im-

mobile. Tout à coup les deux amis eurent un tressaillement de joie.

Un éclat de rire dément s'était élevé du coin où se tenait le Libérateur.

—Est-ce?... soupira Hemmett!

—Je ne sais pas; la drogue semble faire son effet. Attendons, voilà le garde.

Un instant après, Girton traversa vivement la cellule, saisit le bras de Sanchez et le secoua violemment.

—Eh? Qu'est-ce? dit-il d'une voix endormie.

—Votre tête va-t-elle mieux, senior?

—Ma tête?... ma tête? oh, oh, oh, oh!...

Le Libérateur semblait s'amuser considérablement.

—Mais ne ferions-nous pas mieux d'aller dehors, à l'air?

—Comme... comme vous voudrez, senior; ricana le révolutionnaire.

—Nous le tenons! nous le tenons! nous le tenons par Jupiter! cria Girton.

—Ici Ned, fouille-le. A-t-il une arme? deux?... quoi, trois?

Le camarade est un arsenal ambulante. Prends en deux, j'en garderai une.

—Et maintenant?

—Maintenant nous partons! Hé là!

—Senior?

—El Libérador désire partir, faites ouvrir la porte.

L'homme regarda puis s'éloigna; un moment plus tard, il revenait avec le porte-clefs.

Les ingénieurs avaient mis Sanchez sur ses pieds, et malgré la drogue il pouvait marcher avec de l'aide. Rien n'existait plus maintenant pour lui; c'était une simple masse ricanante, joyeuse, presque incapable de parler, mais éminemment satisfaite d'elle-même, et de toute la création.

—Nous allons au quartier général du se-

nior Sanchez, dit indifféremment Hemmett au garde! Il le désire.

Une baïonnette pointa vers sa poitrine.

—Pas vous, senior... pas vous, ni l'autre americano! dit le garde avec fermeté.

Ce n'était pas le moment de discuter.

Hemmett retourna vivement dans sa cellule, prit le rouleau de pièces d'or.

—Regardez cela! murmura-t-il! Deux cents dollars des Etats-Unis; renvoyez le porte-clefs.

Le vieillard s'éloigna péniblement vers l'autre bout du couloir.

—Maintenant guidez-nous à la porte, et laissez-nous sortir... ceci est à vous!

—Non senior. El Liberador... Je ne sais pas ce qui peut lui être arrivé... mais ses ordres...

—Il est malade! L'argent tomba dans la poche du garde! Conduisez-nous!

Pendant un instant, leur destin resta suspendu dans la balance; alors, l'homme haussa les épaules et descendit le couloir. Maintenant Sanchez entre eux, les ingénieurs suivirent.

Ils tournèrent dans un passage sombre, traversèrent la cour qui avait failli devenir leur tombeau... franchirent une autre porte, ouverte dans le mur opposé, puis un autre couloir. Le garde s'arrêta, écouta, tourna une clef dans une serrure. La rue était devant eux.

Le Libérateur se mit à rire bruyamment en se trouvant à l'air. Derrière eux, la porte se ferma doucement, le verrou cliqueta, ils étaient libres!

—Nous sommes dehors! s'écria Hemmett, avec exubérance! hors de prison, et Sanchez avec nous!... Tel qu'il est, il ne distinguerait pas sa grand'mère d'un mur de pierre!

## CHAPITRE XII

## Une promenade et une bataille

—Dieu merci, il est tard! dit Hemmett. Pas une âme en vue, ni dans la rue ni plus loin. Nous pouvons aller par les rues sombres le plus près possible de la station!

—Oui, si nous pouvons remuer cette souche!

—Il marche assez bien. Pourtant il vaudrait mieux nous procurer un fiacre ou un véhicule quelconque.

—Mettre cette brute... l'idole de la ville... dans une voiture et le conduire à la gare?

—Nous pouvons lui cacher le visage avec un chapeau; une fois embarqué, il sera pris pour un des ivrognes qu'on voit si fréquemment dans cette charmante cité. Allons... nous ne pouvons passer la nuit ici; venez mon cher!

—Pedro, seniors, que vamos?

—Nous allons faire une petite promenade, ne vous tourmentez pas... voulez-vous?

—Mais... mais... avec la charmante compagnie de gentlemen qui mourront à l'aube... eh, eh, eh, eh!

—Marchons! nous voulons bien en rire maintenant!

Sanchez se tenait ferme; ils s'enfoncèrent donc dans les rues noires.

De temps en temps, un visage curieux apparaissait derrière une fenêtre et se détournait aussitôt avec mépris; des rôdeurs de nuit faillirent les arrêter, mais Hemmett et Girton, par un flot de paroles, de cris, de rires, parvinrent à étouffer le jaccassement du Libérateur, et prenant la dé marche d'hommes ivres, échappèrent à la curiosité des rôdeurs.

Tout à coup Hemmett arrêta la troupe

dans l'ombre d'un groupe de grands arbres.

—Voilà la partie la plus difficile de la tâche! murmura-t-il.

—Pourquoi?

—Nous arrivons à la calle Isabelle; la plus grande voie de Santa Maria; et nous ne pouvons l'éviter pour aller à la gare. Il n'y en a pas d'autre, tous les chemins sont interdits et barrés.

—Elle est diablement éclairée, la calle Isabelle, fit observer Girton en regardant la lueur brillante qui traversait quelques pas plus loin la rue où ils se trouvaient.

—Oui, deux lampes à arc à chaque pâté de maisons, quand le reste de la ville est noir! C'est le comble du luxe ici! Cependant, nous en avons fini avec les rues sombres; il nous faut traverser celle-ci, éclairée comme en plein jour.

—Eh bien?

—Eh bien, que je sois pendu si je sais que faire; as-tu une idée?

—Non, à moins que nous ne nous cachions dans les buissons, jusqu'à ce que tout devienne calme.

—Mais, mon cher garçon, il nous faut attrapper le train de minuit, coûte que coûte. Il n'y en a pas d'autres avant 8 heures, et d'ici là, notre ami aura retrouvé son intelligence, j'en ai peur, sans parler du moment où l'on s'apercevra de sa disparition.

—Alors il faut nous hâter! il est onze heures passé. Une voiture peut seulement nous tirer d'affaire... Il ne faut pas songer à traîner le camarade le long d'une rue éclairée. Nous serions arrêtés et écharpés avant d'avoir fait cent pas. Reste ici avec Sanchez, j'irai à la recherche d'un équipage quelconque.

—J'allais le dire... va!

Girton flâna vers la calle Isabelle fu-

mant et fredonnant. Arrivé dans les rayons lumineux, son coeur sautait dans sa poitrine.

A Santa Maria où chaque jour la révolution pouvait amener un conflit, les citoyens se retiraient tard. Des hommes et des femmes allaient et venaient, jacassant, fumant, discutant, gesticulant.

Au bout de la rue, à moins de cent mètres, se trouvait la gare. Mais, comment le Libérateur pourrait-il passer inaperçu dans cette foule?

Girton examina les environs. Aucun véhicule n'était visible sur la Calle Isabelle, bien que deux ou trois fiacres y fussent ordinairement, jour et nuit, en quête d'indolents ou de buveurs d'agua ardiente. Pourtant, à la gare même, se trouvait un cab, véhicule antédiluvien, d'apparence douteuse, mais c'était un moyen de transport, et, avec la chance, le toit pouvait aider à dissimuler au public, la vue du Libérateur.

Girton éveilla donc le cocher. Le véhicule descendit la calle Isabelle et tourna dans la rue où Hemmett attendait impatiemment. Sanchez appuyé contre un arbre, parlait tout haut, d'une façon incohérente.

—Une... voiture? cria-t-il.

—Oui, montez, dit Girton vivement. Nous allons vous faire faire un petit tour.

—Ah! vous êtes bien bons... pour des hommes qui doivent être fusillés à l'aube.

Une main lui ferma la bouche.

—Que dit-il, senior? demanda le cocher avec intérêt.

—Rien! répondit Hemmett sèchement. Aide-moi, Stève.

Le Libérateur ne fit aucune objection pour monter; comme tout le reste, cela lui plaisait infiniment.

—Maintenant, à la station, haleta Gir-

ton en suivant son compagnon. Une fois qu'il sera dans la salle des bagages, nous pourrons tenir tête à la ville. L'agent de l'express a des rifles, et, comme tous les employés du chemin de fer, il est fidèle au gouvernement régnant. Allons. Allons.

—En avant! cria Sanchez. Chez moi tout de suite!

Le cocher retint son cheval et se retourna.

—Que es esse? Qui êtes-vous, senior?

—Moi? ho! ho!... Qui je suis?... Mais Pedro Sanchez, Libérateur de votre pays camarade! Qui je suis? Caramba!

—Por Dios! C'est lui! s'écria le cocher, comme la main d'Hemmett s'appuyait une fois de plus sur la bouche de Sanchez. Seniors, que faites-vous avec...

—Ne vous occupez pas de ce que nous faisons, siffla Girton dans son oreille. Allez à la station, et si vous levez une main pour montrer qui nous avons ici, vous aurez conduit pour la dernière fois. Vous entendez?

—Oui, senior. Mais quand il s'agit d'un aussi grand homme que notre bien-aimé Libérateur, il est permis de demander.

—Il est permis de demander des choses auxquelles il n'est pas répondu.

—Je sais, senior, mais...

—Que le ciel vous confonde! cria Girton. Vous voyez ce pistolet. Conduisez-nous à la station, ou je vous casse la tête, et je conduis moi-même.

L'homme sursauta, fit un mouvement violent, et le cheval de l'apocalypse qui conduisait l'antique véhicule, s'élança vers la calle Isabelle.

—Dieu! regarde ces lumières! grommela Hemmett. Si nous nous tirons de là, ce sera miracle.

—J'ai baissé son chapeau sur ses yeux, on ne peut voir son visage.

—Non, mais on peut... Silence! nous y arrivons!

Le cab pénétrait dans la rue brillamment illuminée.

Des têtes se retournèrent de ci de là, car l'heure était mal choisie pour une promenade en voiture. Vingt ou trente minutes plus tard quelques équipages particuliers auraient pu se rendre à la gare ; mais en ce moment, la chose paraissait singulière.

—Enfonçons-nous, murmura Girton.

—Fais attention qu'il ne parle pas.

—Je fais de mon mieux. Il remue d'une façon infernale.

—Attends, laisse-moi me retourner, je t'aiderai.

Hemmett se mit en position d'assurer le silence du Libérateur. Sanchez, cependant était trop plein de joie pour se soumettre paisiblement. Tout en jouant, il leur échappa des mains, et bientôt, la case Isabelle retentit de son rire.

—Ce sont eux... ceux qui vont mourir à l'aube qui font cela! cria-t-il. Ils...

La foule s'approcha.

—Pour l'amour de Dieu, restez tranquille! grogna Girton.

—Que es?... vous parlez anglais, je ne comprends pas... Pourquoi comprendrais-je... moi... Pedro Sanchez...

C'est fini! s'écria Hemmett. Regarde!

Une grande figure s'était élancée, reconnue d'un simple regard.

—C'est le damné cavalier qui nous a ramenés de la vieille maison! s'écria Girton.

—Fouettez ce cheval!

—Arrêtez, hurla le révolutionnaire.

—Cinglez-le, vous dis-je!

—Mais senior... Le cocher lâcha les rênes.

Girton se pencha, saisit le fouet, et cin-

gla violemment l'animal. Le cavalier, une main sur la bride, fouillait les profondeurs sombres de la voiture, quand le cheval surpris, bondit en avant. Il dut lâcher prise, presque renversé, mais reprit bien vite son aplomb.

—Par Jupiter, c'est une course, maintenant.

Girton, brandissait le fouet, ne cessait d'en frapper l'animal de toutes ses forces.

—C'est la station, ou la mort!

—Ça me fait cet effet... Asseyez-vous, bandit noir!

—Regarde!... Seigneur... ils sont deux maintenant!

Le cavalier revenait, en effet, à la charge, accompagné d'un homme qui courait de l'autre côté de la voiture. Chacun d'eux brandissait un machete. Cinq cents pas à peine les séparaient de la gare, lorsque les deux coureurs l'atteignirent. Les ingénieurs se préparaient à se défendre en voyant les longs couteaux étinceler quand le cheval s'éloigna, laissant le cab livré à lui-même, venir, par la force d'impulsion, se ranger lentement contre le trottoir.

Les traits avaient été tranchés net.

—C'est la fin! Hemmett, debout, tira son revolver. Attention, Steve!

Le cavalier s'était élancé vers lui, l'arme levée. Hemmett se baissa, le couteau passa par-dessus sa tête. Alors un coup de feu envoya le cavalier rouler sur le sol.

Un autre coup de feu résonna du côté de Girton. Pour un court instant, ils avaient repoussé l'ennemi; la foule se recula avec une franche hâte.

Hemmett bondit hors de la voiture.

—Vite, descends avec lui. Nous serons entourés dans une minute.

—Mais où...

—Dans cette porte. A côté de ce restau-

rant. Jette-le dehors.

—El Libérador! El Libérador!... Ils ont lancé sur le trottoir, Girton sautant presque en même temps que lui. Avant qu'il pût retrouver l'usage de la parole, les deux ingénieurs l'entraînaient vers la porte désignée, qu'ils refermaient et barriadaient vivement derrière eux, pendant que la rue s'emplissait des cris :

—El Liberador! El Libérador!... Ils ont pris Sanchez!... Il est mort!... El Libérador!

Les trois hommes se trouvaient dans une allée sombre, pauvrement éclairée par une petite lampe, où se voyait le commencement d'un escalier.

—Montons avec lui, dit Girton, Dieu sait où cela nous conduira, mais tout vaut mieux que de rester là.

Des coups résonnaient dans la porte.

Jurant, riant, se débattant, le Libérateur fut porté plutôt que conduit, dans l'appartement privé du propriétaire du restaurant, qui au même moment, se tortait les mains avec désespoir, à l'étage inférier.

Les ingénieurs déposèrent leur fardeau et s'élançèrent aux fenêtres. Dans la rue, la foule se ruait vers le bâtiment, vociférant, agitant les bras, et réclamant avec furie son Libérateur.

—Çà se gâte, murmura Hemmett; ils attaquent la porte.

Une balle siffla à travers la fenêtre ouverte et fit tomber un fragment de plâtre.

—Que la peste les étouffe! cria Girton. Tiens-les loin de la porte, Ned!

Hemmett se pencha et getta un instant les assaillants. Alors par trois fois, son revolver visa la foule, puis il se retira vivement devant une grêle de plomb et de pierres.

—Nous avons une minute de répit!

—Les voilà! s'écria Girton, ils reviennent sur la porte; à mon tour!

Sept balles portèrent droit dans la foule, provoquant des cris de rage et de douleur, tandis que les assaillants se retiraient en désordre. Mais Hemmett jeta un de ses revolvers en disant :

—Ce n'est pas la peine, mon vieux ! Ils nous ont; il ne me reste que trois cartouches et ils se préparent à un nouvel assaut... Adieu Steve! avant cinq minutes nous serons... ailleurs!

Leurs mains s'étreignirent dans l'ombre et ils restèrent ainsi les yeux fixés sur la fenêtre.

La foule hurlante se ruait de nouveau dans leur direction: chaque seconde la rapprochait. Tout à coup, un craquement ébranla la maison.

—Recule-toi, dit Hemmett, je vais leur envoyer mes trois dernières balles en guise d'adieu!

Bang! Bang! Bang!

Le bruit de l'assaut cessa soudain; les cris augmentèrent, et la foule recula; Hemmett laissa tomber ses pistolets et mit ses mains dans ses poches.

—Maintenant, attendons la fin, dit-il solennellement.

—Regarde! regarde! que se passe-t-il à la gare, dit Girton en s'avançant. Un machete lancé d'en bas s'enfonça dans le mur, au-dessus de sa tête, tandis que deux balles tombaient dans la chambre.

—Tu es fou! rentre donc! s'écria Hemmett, en l'attirant en arrière; qu'y a-t-il?

—Là! là!

Au bout du quai où les express s'arrêtent, des chevaux sortaient par la grande porte, un par un. Ils étaient sellés et harnachés militairement, et leurs cavaliers portaient l'uniforme de la cavalerie de

Marado!

A la vue de l'émeute, les premiers hommes sautèrent en selle et s'approchèrent; leurs compagnons restant guides en main, le pied à l'étrier.

Alors, un homme portant l'uniforme bleu et blanc des colonels de cavalerie de Guanama, descendit la rue au galop, sans souci des projectiles et des balles; Girton et Hemmett se penchèrent hors de la fenêtre, et crièrent avec une telle force, que leur voix domina le tumulte de l'émeute.

—Wertheim! Wertheim! Wertheim!

L'officier retint son cheval, et pendant un moment examina la foule houleuse; puis, il se retourna, et même à cette distance les deux amis purent voir le mouvement de ses lèvres.

Un piétinement, un cliquetis de sabre et d'éperons. La première troupe se mit en ligne, puis une autre et une autre, sorties des profondeurs de la station, se rangèrent sur la petite place.

Alors, tandis que la foule pestant et hurlant, enfonçait la porte, la trompette de Wertheim sonna la charge; les sabres brillèrent aussitôt. Le nouveau régiment du Guanama, sabre au clair, engagea l'action, chargeant la foule, qui, divisée, fut prise de panique.

Ici, un machete scintillait au-dessus des têtes, aussitôt abattu par la lourde lame d'un cavalier; des coups de feu partaient dans toutes les directions, ajoutant leur note crépitante aux hurlements des assaillants, aux cris des blessés.

Des hommes affolés couraient, se bouscullaient, tombaient sous les pieds des chevaux.

Alors une dernière charge repoussa définitivement la foule et la troupe vint prendre position devant le restaurant. L'officier se fraya un passage à travers

les derniers assaillants, glissa de son cheval, franchit la porte brisée et monta l'escalier en courant.

—Herr gott! cria-t-il.

Deux bras l'étreignirent, tandis qu'Hemmett criait ardemment:

—Fritzy Wertheim! Fritzy Wertheim! Merci mon Dieu!

## CHAPITRE XIII

### Retour à Puerto Carlo.

Pedro Sanchez, patriote, leader révolutionnaire, et Libérateur de la République de Guanama, était enfin prisonnier.

Entièrement satisfait, le Libérateur sommeillait paisiblement, appuyé contre le mur.

Un détachement fut désigné pour garder le train de minuit, et Girton et Hemmett, retrouvant un peu de calme, purent dire brièvement leur histoire au jeune officier allemand. Il était arrivé juste à temps, non seulement pour le salut des deux ingénieurs, mais encore pour assurer la paix de la contrée. Marado avait reçu avis que la révolution devait éclater d'un moment à l'autre, et Wertheim était expédié avec un demi-régiment pour garder la ville. Le reste devait arriver le lendemain matin.

Un régiment entier et l'absence du Libérateur, permettraient de couper le mal révolutionnaire dans sa racine.

Ce fut avec des émotions diverses que les deux amis virent leur prisonnier marcher dans la rue, déserte maintenant, entre deux rangs de soldats. Ils l'avaient pris, à la fin; mais ils ne pouvaient s'empêcher de frissonner au souvenir des événements par lesquels ils venaient de passer.

Approvisionnés pour le voyage, ils se rendirent à l'express, épuisés, malades, surexcités, mais triomphants.

Sanchez avait été déposé sur une banquette où il dormait comme un juste. Le réveil devait être terrible... La migraine du Libérateur lui coûtait cher!

Wertheim détacha six hommes pour le garder. Les deux amis auraient donc pu prendre le repos dont ils avaient tant besoin, mais les récentes expériences leur faisaient soupçonner la nature humaine tout entière. Ils voulurent surveiller eux-mêmes le sommeil du révolutionnaire, pendant la longue nuit que le train mettait à franchir la distance qui sépare Santa Maria de la côte.

—Que fera-t-il quand il se réveillera ? dit Girton en voyant poindre le jour à travers les vitres du car.

—Je n'ose y penser. Ils ont des mots bizarres, pompeux, féroces, en espagnol, Stève.

—Ils ne seront pas superflus pour exprimer sa fureur, j'imagine.

—Probablement... Pauvre diable! que fera de lui Marado?

—Il traitera Sanchez comme Sanchez voulait nous traiter... Ceux qui vont mourir à l'aube!... Brrr!...

—Oh! je ne crois pas que le petit papa Marado l'envoie dans l'autre monde. Ce ne serait pas politique. Un Libérateur mort, devient un martyr pour sa cause; tandis qu'un Libérateur qui fend des pierres sur le port, manque de prestige.

—Tu as tout à fait raison, Ned, dit Girton en bâillant. Je voudrais... je voudrais qu'il soit revenu à lui, que toute l'affaire soit terminée, et...

—Songes de gloire, eh?

—Peut-être, sourit Girton, et ses yeux se fermèrent.

Il sommeilla une heure ou deux, jusqu'au moment où Hemmett, qui pour dire la vérité, avait été lui-même réveillé par un garde, lui secoua le bras.

—Stève!

—Eh! Hallo!... Le soleil est-il levé?

—Oui, nous arrivons bientôt... Il bouge, Stève!

—Ah!

Girton s'assit, examinant le prisonnier avec un profond intérêt.

—Par Jupiter! il s'éveille.

Le Libérateur s'étira. Les deux amis le surveillaient, respirant à peine. Il bâilla, s'étira encore, et les yeux entr'ouverts, en apercevant le toit du wagon, s'ouvrirent tout à fait.

Alors, Sanchez s'assit brusquement. Une, deux, trois secondes, il fixa les hommes qui l'entouraient, avec une stupéfaction profonde.

—Valgame... de Dios! s'écria-t-il.

—Ce qui veut dire, "pincé" je suppose, murmura Hemmett.

—Seniors, seniors!

—Quoi?

Le Libérateur bondit sur ses pieds, devina l'approche des hommes de Marado, et retomba assis.

—Où... où sommes-nous?

—Dans le train.

—Nous allons?

—A Puerto Carlo.

Les deux amis s'attendaient à une explosion de fureur; rien ne vint. Minute après minute, Sanchez resta les yeux fixés sur le plancher trépidant du car, sans voir le groupe debout près de lui, dans une attente silencieuse.

Enfin, il releva la tête et sourit.

—C'est la destinée!

—Voilà un pauvre compliment pour nos efforts, observa Girton.

—Eh! ah! c'est vrai, vous avez été persévérants, seniors.

—Oui, je crois que nous l'avons été, répondit Hemmett en riant.

—Aussi, vous avez gagné. Puis-je vous demander...

—Comment c'est arrivé?... Les pilules contre la migraine, elles n'étaient pas tout à fait ce qu'elles semblaient être.

—Vraiment? Le Libérateur sourit encore. Un médecin de Panama disait que mes migraines me tueraient si je ne quittais pas les tropiques; il ne se trompait pas, n'est-il pas vrai?

—Il avait un esprit prophétique Sanchez.

—Certainement! Sanchez s'étira encore. Vous êtes armés, seniors?

—Pourquoi cette question? demanda Girton étonné.

—Prêtez-moi votre pistolet pour un moment, senior, c'est une petite faveur. Je vous donne ma parole qu'il ne sera pas dirigé sur vous.

—Mais sur vous, eh? Non Monsieur! Nous devons vous remettre vivant et bien portant mon fils.

—C'est vrai, le rapport de Manuêlo disait ainsi. Je vous demande pardon, seniors... je l'avais oublié! Je vous félicite donc de votre succès!

Le Libérateur sourit et bâilla encore, puis, à la stupéfaction des deux amis, il s'adossa confortablement, roula une cigarette, et ferma les yeux en fumant.

—Eh bien, que je sois pendu! s'écria Girton, avec admiration, c'est un rude homme!

—Ils approchaient de la côte; à droite, l'océan miroitait sous le soleil. Les maisons se faisaient de plus en plus nombreuses, et bientôt la maison blanche du président émergea sur le sommet de Puerto

Carlo.

Les deux ingénieurs, à cette vue vibrèrent de triomphe. A la descente du train, une garde attendait. La police montée de la capitale.

Le Libérateur marcha dédaigneusement vers la voiture fermée; et tandis que la procession s'éloignait de la station, les cavaliers entourant la voiture, les ingénieurs à chaque portière, Sanchez murmura en souriant:

—Seniors, vous me faites beaucoup trop d'honneur!

La promenade fut courte mais triomphale.

Puerto Carlo, comme presque toutes les villes de la côte, ne sympathisait pas avec le mouvement révolutionnaire, et à la nouvelle de la capture du Libérateur, la foule s'assembla pour acclamer les ingénieurs et conspuer leur prisonnier.

Hemmett et Girton riaient comme des écoliers satisfaits. Le Libérateur fumait tranquillement, ne semblant pas s'apercevoir de ces démonstrations hostiles.

A la présidence, une double ligne de police se forma. Les vainqueurs conduisirent leur prisonnier dans le salon de réception, suivis en silence par une escouade de police.

Marado se tenait debout, José Fernandez à son côté, aussi suave, aussi courtois que le Libérateur lui-même.

—Président Marado, dit Girton. Permettez-moi de vous présenter le senior Pedro Sanchez, appelé par quelques-uns El Libérador!

Marado le regarda avec une fermeté triste; le Libérateur inclina la tête et sourit.

—Puis-je vous exprimer ma satisfaction de cette rencontre, senior? dit-il.

Marado se redressa.

—Pedro Sanchez, vous êtes accusé de trahison envers l'Etat.

—Les opinions sont libres, senior presidente.

—Vous êtes arrêté et serez jugé comme traître.

—On ne discute pas avec le Président.

—Ainsi senior, dit Marado au chef de la police, je remets cet homme entre vos mains et je vous charge personnellement de son incarcération;—*incommunicado*''—sous garde militaire, jusqu'à ce qu'il soit appelé devant ses juges.

Le chef salua et s'avança.

Sanchez l'arrêta de la main.

—Inutile! J'irai, soyez-en certain, sans autre persuasion; senior Presidente, notre rapide rencontre a été des plus charmantes! Senior Girton, senior Hemmett, adios!

Il s'inclina et s'éloigna; à la porte il se retourna encore, sourit et disparut.

Les quatre hommes restés dans le salon, demeurèrent un instant silencieux. Fernandez prit le premier la parole.

—Por Dios! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est stupéfiant! superbe! c'est un véritable triomphe!

—Merci!

—C'est le salut de notre pays! Cela passe toute croyance. Ah! seniors, de tous ceux que nous pouvions choisir, vous étiez seuls capables d'arriver à ce glorieux succès!

—Merci, dit Girton. Nous n'oserions pourtant pas le tenter une autre fois, senior Fernandez.

—Mais votre succès, seniors, votre stupéfiant succès!

—Vous avez fait beaucoup pour le Guanama, dit tranquillement le président, soyez assurés que vous n'avez pas affaire à des ingrats; l'argent qui vous est dû n'équivaut pas à la paix qui suivra la pri-

se de cet homme. Vous avez épargné le sang de braves gens et le désespoir de milliers de cœurs.

—Nous nous en félicitons, senior.

—Pour le reste... l'argent... cela peut être réglé maintenant; n'est-ce pas, senior Fernandez?

—Maintenant? non, non! répondit le secrétaire d'Etat en riant bruyamment. Il ne convient pas de faire de cela une si petite affaire. Nous célébrerons ce triomphe cette nuit... Non... les seniors sont fatigués... demain... demain soir, dans un petit dîner offert aux vainqueurs? Est-ce votre avis? un petit dîner, avec notre ordre pour cent mille dollars sur la banque de Guanama, accompagnant le café?

Marado sourit.

—J'y consens volontiers.

—Moi de même, dit Hemmett en bâillant, malgré ses efforts héroïques pour rester correct. Demain ou la semaine prochaine, ou le mois prochain, tout ce que je veux maintenant, c'est dormir.

La foule qui les avait suivis, s'était dispersée, après le départ du Libérateur.

Ils purent donc se rendre à la Casa Americano où ils avaient préféré retourner, malgré les offres hospitalières du président, sans escorte d'aucune sorte.

A mi-chemin, Girton se retourna et regarda la baie.

—Quel est ce grand vaisseau blanc?

—Où?

—Qui entre dans le port.

—J'y renonce, dit Hemmett, en marchant péniblement, sans lever les yeux.

—Tiens-toi, Ned, on dirait...

—Oh! va te promener avec ton vaisseau blanc! allons.

Girton regarda une dernière fois et suivit son ami à travers la ville embrasée, jusqu'à leur hôtel.

La chambre fraîche et sombre leur sembla somptueuse. Les lits, de vrais lits avec de vrais draps, étaient pour ces deux hommes, d'un indescriptible luxe. Hemmett se plongea dans l'eau, s'épongea, poussant de légers cris dans l'excès de sa satisfaction. Quand il se retourna, Girton en pijama, était étendu sur son lit.

—Fumes-tu? demanda-t-il à son compagnon.

—Non! pas de fumée, du sommeil, du bon sommeil! pendant des heures; sitôt que je serai dans ces draps, je dormirai pendant huit jours.

—En avant! répondit Girton en fermant les yeux.

La chambre était très calme; la respiration d'Hemmett s'était transformée en ronflements sonores, quand Girton sur-sauta.

Boum!

Le son lointain était, sans pouvoir s'y méprendre, celui d'un coup de canon.

Boum! boum! boum! boum!

—Ned!

—Ugh?

—Qu'est-ce que c'est que cela?

—Çà m'est égal, laisse-moi!

Boum, boum, boum, boum!

—Cela vient du fort, se dit Girton en s'asseyant. Je me demande pourquoi?

—Eh bien, ne t'en tracasse pas! le dernier mot vint comme d'un pays de songe... après coup.

Girton se leva et courut à la fenêtre, on ne voyait rien, mais il y resta penché jusqu'au dernier coup de canon; puis il héla un flâneur qui revenait du port.

—Où tire-t-on?

—Au fort, senior. C'est un salut.

—Pourquoi?

—Pourquoi?

—Por Dios! pour l'arrivée d'un navire

de los Estados Unidos... le... comment l'appellez-vous?... l'Arizona?

—Par Jupiter! Girton retourna secouer son compagnon. Ned! Hey!

—Que diable me veux-tu maintenant?

; —Ouvre les yeux, Ned. Le vaisseau de guerre des Etats-Unis, l'"Arizona" est dans le port!

Hemmett se souleva sur un coude... Alors l'effet semblant trop grand, il retomba.

—Ecoute Steve, tous les navires de guerre peuvent entrer dans le port et bombarder la ville!... tu comprends? Laissons-les tirer, laissons-les miner la place et tout massacrer; çà m'est égal, je veux dormir!

## CHAPITRE XIV

### Intervention de femme.

Le sommeil provoqué par la surexcitation mentale et physique est long et profond. Hemmett se réveilla dans une chambre vide, illuminée par le soleil matinal.

Tout d'abord, il jura tout haut... Il n'avait pas dormi tout le jour! mais l'air relativement froid lui fit comprendre que 24 heures s'étaient écoulées depuis que sa tête s'était appuyée aux oreillers.

Il se leva, se plongea dans l'eau, fit ses ablutions, et retrouva son élasticité première. Aussitôt la nature reprit ses droits, il sentit la faim et descendit à la salle à manger.

Girton avait disparu. Il était sorti de bonne heure, ne laissant même pas un mot derrière lui. Une dame attendait le senior Hemmett. Hemmett fut plutôt étonné. Il ne connaissait aucune dame pouvant venir à cette heure ou à toute autre, à son hôtel, pour le voir.

Pourtant, rien ne devait retarder son

premier repas civilisé, fut-ce même la visite d'une dame.

Il mangea lentement, avec componction, fuma une cigarette, et vint trouver sa visiteuse.

Il était midi passé quand Girton repartit, le visage radieux. Il trouva Hemmett dans leur chambre, enfoncé dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, et fumant d'un air sombre.

—Te voilà?

—Me voilà!... Ned, mon vieux, c'est enfin venu!

—Quoi? le coup de soleil?

—Non, Monsieur! la nomination!

—Tu... ne... dis pas?

—Aussi sûr que tu es assis là!... Apportée par l'"Arizona"... regarde! Il brandit un paquet de documents. Voilà le décret, les lettres de crédit, tout!... Ned, ton humble serviteur, Stephen Girton est Ministre Américain à Guanama!

—Et je suis l'ingénieur assistant du Ministre! répondit Hemmett en riant. Steve, je te félicite. Cette vieille contrée ne pouvait en avoir de meilleur.

—Je ne sais pas. Mais, dis-moi, pourquoi cet air farouche?

Hemmett s'assombrit encore plus.

—Assieds-toi, Stève. J'ai aussi mon histoire. J'ai eu une visite ce matin.

—Qui?

—Une dame, mon garçon... Une jeune dame, encore!

—Au nom du ciel, qui était cette dame?

—Elle se nomme, je crois, señorita Pepinta Eulate. Bon Dieu, Stève, s'écria tout à coup Hemmett. Quel pays de traîtres!... Quand nous aurons passé encore ici cinq années, toi et moi, nous nous gliserons sournoisement dans l'ombre pour trouver l'occasion de nous enfoncer mutuellement un couteau entre les deux épau-

les! La trahison est dans l'air. Il semble que chaque habitant caresse quelque ressentiment contre un de ses concitoyens, et attende le moment de le précipiter à terre!... Bah!

—Tout ceci, je suppose, résulte de la visite de la señorita... comment l'appelles-tu?

—Pepinta Eulate... Tu as raison!

Hemmett secoua la cendre de sa cigarette et regarda par la fenêtre, tandis que Girton remettait ses documents dans sa poche.

—Maintenant parle.

Hemmett se retourna avec un rire dur.

—Premièrement, Stève, quand nous avons capturé le Libérateur, ce flambeau animé, nous pensions avoir gagné nos cent mille dollars, et vivre heureux après, n'est-ce pas?

—Naturellement.

—Eh bien, nous nous étions trompés du tout au tout.

—Quoi?

—Non seulement nous n'aurons pas notre argent, mais nous sommes destinés à faire un petit voyage dans l'autre monde, aux environs de huit heures du soir.

—Hey? dit Girton en sautant sur sa chaise.

—Assieds-toi, Stève... C'est de cela que miss Pepinta venait m'informer.

—Qui est-elle, par le tonnerre?

—Elle ne s'est pas donné la peine d'entrer dans ces détails. Mais je crois que cette dame a une affaire de cœur avec notre doux ami Fernandez.

—Le secrétaire d'Etat?

—Lui-même. Rien n'est plus dangereux qu'une femme dédaignée. C'est un avertissement sérieux d'avoir à mener une bonne vie sur la terre, je t'assure.

—Continue.

—Eh bien, Pepinta, qui est une charmante personne, m'attendait dans le salon, pendant que je finissais de m'habiller. Elle tambourinait des pieds sur le plancher, et ses grands yeux noirs se posaient sur les choses avec une expression telle, que je m'étonnai aussitôt de ne pas voir les meubles déjà réduits en cendres. Quand j'entrai, elle se précipita vers moi et s'écria :

—Ah! le senior Hemmett! Est-ce lui, enfin?

—C'est moi.

—Vivement, au jardin, senior! cria miss Eulate. J'ai beaucoup à dire!

—Eh bien, Stève, étant donné la mantille, le teint, l'exaltation de paroles, je me croyais presque mêlé à un mélodrame ténébreux.

Cependant elle prit mon bras d'une façon quelque peu familière, me tira hors de la pièce qui ouvre sur les jardins, derrière la maison. Là, elle me poussa sur un canapé de jone et s'assit à côté de moi. Il se passa quelque temps avant que la dame put reprendre ses esprits. D'abord, elle me dit que Fernandez l'avait battue!... battue! elle, Pepinta! Il l'avait battue!... Lui!... le chien avait osé!... Il l'avait battue!... Elle reprit enfin son calme et me conta l'affaire. Avant qu'elle eût fini, je t'assure que la sueur qui me coulait sur tout le corps n'était pas provoquée par la chaleur!... Miss Pepinta est une femme de charge à la présidence; elle s'occupe des serviteurs, dirige la maison en un mot. Elle est originaire de la Trinidad, mais Fernandez lui a obtenu cette situation officielle, et elle est ici depuis deux ou trois ans. Elle m'informa que notre voyage à la poursuite du Libérateur, était un plan pur et simple, conçu par Fernandez.

—Oh! tonnerre! rugit Girton,

—Oui, Monsieur; tu vois il ne nous aime pas, parce que nous restions du côté de Marado et du gouvernement. Si nous attrapons le Libérateur, ce serait bien; si le Libérateur nous attrapait, nous étions hors de son chemin. De toutes façons tu vois, Fernandez n'avait qu'à y gagner.

—Mais comment...

—Voilà où la plaisanterie se corse... Marado n'est pas le seul de son royaume possédant des idées présidentielles, Sanchez lui-même n'était qu'un comparse dans cette course au pouvoir... Une force cachée, la pire de toutes, semble reposer dans le secrétaire d'Etat!... Stève, ce diable huileux, compte se faire nommer président dans une semaine!

Girton respirait à peine.

—C'est un fait certain! soupira Hemmett. Fernandez a quelques partisans... Oh non, ni révolution, ni rien de telle sorte. Ils sont environ une douzaine de gens haut placés de la ville qui le suivent pour un jeu beaucoup plus calme. Naturellement, il les connaît comme des gens capables, et si Marado meurt soudainement, il n'aura pas beaucoup de peine à se faire élire président. Ce serait en somme le désir du peuple, car Fernandez a toujours été l'avocat du progrès, des améliorations, et du bien des gens, sans s'inquiéter du prix; tel est son jeu... Alors mon fils, Marado est marqué pour disparaître ce soir, en notre compagnie.

—Au dîner?

—Au dîner. Voilà son idée. Fernandez, comme tu sais, était un grand arboriculteur avant d'entrer dans la politique; il s'en occupe encore naturellement. Les figues ont toujours été sa gloire, et le sont encore; cela aussi est connu de tous.

En résumé les figues doivent servir à son projet de ce soir; nous devons être traités de la façon la plus large et la plus choisie, et chaque figue contiendra une assez forte dose de poison actif pour terminer le repas! Oui je ne m'étonne pas de te voir tressaillir, Steve. Eh bien, après nous avoir vus, toi, moi et notre ami Marado, partir pour l'autre monde, il poussera des cris. Une tentative aura été faite par les gens de Sanchez pour nous empoisonner tous! Fernandez simulera des douleurs atroces, se roulera sur le plancher, gémira et tout le reste; mais il sera assez remis le lendemain, pour faire dire des messes pour le repos de nos âmes et sa propre guérison. Comment trouves-tu cela!

—Superbe!

—Fernandez a les yeux fixés sur le fauteuil présidentiel... Pendant le dîner, ses amis seront dans la maison pour empêcher toute interruption. Si tout va bien... c'est-à-dire si nous consentons à mourir tranquillement... les gentlemen descendront dans la ville et répandront la fatale nouvelle... Si quelque chose d'inattendu se produit... en d'autres termes, si nous évitons le plat de figues... la foule envahira la présidence, et nous n'aurons d'autre alternative que de manger des figues, ou de servir de cible à un tireur adroit qui sera naturellement un révolutionnaire, échappé sans laisser de traces!... Pense à cela, Steve!... pense au sang-froid avec lequel l'affaire est conduite!... Sanchez est dépassé! Il semble que ce pays soit destiné à avoir un bandit à sa tête, n'est-ce pas? Tout aura l'apparence d'un crime monstrueux de quelque façon que tournent les choses. Notre chèque nous sera donné. Inutile de dire qu'il ne sera pas trouvé sur nous après!... Je crois que nous dînerons ici, ce soir; cela nous

coûtera moins cher, eh?

—Ned, si tout cela est vrai... commença Girton gravement.

—Que je mange mon chapeau si cela ne l'est pas! Si cette femme était arrivée froide et calme, je l'aurais très fortement soupçonnée de mentir pour servir des projets personnels, mais elle était plus folle qu'une douzaine de nids de frelons! Elle connaît le complot de première main; ce matin, ce misérable Fernandez voulut médicamenteusement ses figues avec une aiguille hypodermique, mais il pensa peut-être qu'un domestique pouvait le voir et commenter son action; quoi qu'il en soit, il décida de confier ce soin à Pepinta, car personne ne s'étonnerait de lui voir arranger les fruits de la table. Elle obéit avec une douce dévotion à Fernandez, et une sorte de calme indifférence pour nos pauvres petits sentiments. Mais, tandis que le secrétaire restait près d'elle, une querelle s'éleva entre eux, je n'ai pu comprendre à quel sujet... Quoi qu'il en soit, Pepinta s'excita et voulut, en manière de plaisanterie, lui faire une simple piqûre avec sa propre aiguille hypodermique. Il devint alors si enragé, qu'il la lui arracha des mains et lui donna un coup retentissant dans la poitrine... Coutume du pays, je suppose, mais façon peu galante de traiter les dames... Alors... eh bien, Fernandez considérant probablement son devoir terminé, partit avec ses figues, et Pepinta, après avoir appelé la fureur de tous les saints du calendrier sur sa tête, commença à rêver de vengeance pour son propre compte!

—Seigneur, ne plaisante pas de cela!

—Je ne plaisante pas. Seulement, la chose me semble si monstrueuse que je ne peux la prendre tout à fait au sérieux.

—Eh bien je le peux, moi!

—Vraiment?

—Oui. Peut-être te souviens-tu de nos soupçons le jour où, dans le café, nous avons reçu le message de Marado? Je ne m'étais pas beaucoup occupé de ce Fernandez avant cela. J'y ai réfléchi depuis, et je suis porté à croire que c'est un mauvais homme. Il est douxereux, mais pas à la façon de Sanchez. Celui-ci vous demanderait pardon en souriant, de la pénible nécessité où il est de vous tuer. Il l'a fait... tu t'en souviens... Fernandez vous jurerait une foi impérissable, et vous enfoncerait un couteau entre les deux épaules, la minute suivante... si cela devait le servir.

—Absolument mon avis.

—Quant à cette miss Pepinta, je ne donne pas un cent de sa vie, quand Fernandez découvrira sa petite délation.

—Elle est partie.

—Partie de Puerto Carlo?

—Oui, retournée à sa terre natale.

—Elle ne peut y aller à pied, et le steamer a quitté le port depuis cinq heures du matin.

—Elle a pu s'embarquer sur le yacht qui fait l'inspection des côtes, et à sa prière, il a été décidé que l'inspection vers la Trinidad était nécessaire... C'est une jeune personne de tête. Je serais désolé de la voir tomber dans les griffes de notre bon secrétaire d'Etat.

—Moi aussi, moi aussi, murmura Girton en se renversant dans son fauteuil. Pendant un moment, il resta silencieux, absorbé.

—Je présume, Ned, dit-il enfin, que si le ministre des Etats-Unis était trouvé empoisonné ici, cela ferait du bruit.

—Sans doute.

—On ordonnerait à l'Arizona de res-

ter, il y aurait une enquête, et faute d'explications satisfaisantes, la ville pourrait bien être malmenée.

—Alors, le vieux monde viendrait conquérir celui-ci, l'annexerait, et l'Amérique aurait une nouvelle possession. Pourquoi ne pas essayer?

—Je ne pensais à rien d'aussi héroïque. Je me demandais pourquoi Fernandez court de tels risques?

—Pour une bonne raison: il ne doit pas savoir qu'il y a ici un ministre américain.

Girton resta encore silencieux, puis, jetant son cigare dans le cendrier, il se leva.

—Allons au port, Ned.

—Pourquoi faire?

—Pour jeter un regard au navire de notre pays, et serrer la main des hommes civilisés.

Hemmett prit son chapeau, ils se préparèrent à partir.

— Et notre plaisant petit dîner?... Nous allons y renoncer, eh?

—Nous nous rendrons à notre plaisant petit dîner, dans nos plus beaux atours, mon garçon, répondit Girton résolument. Ton petit ministre américain ne va pas commencer sa mission par une reculade, ne l'oublie pas.

## CHAPITRE XV

### Un dîner de victoire.

Tandis que Girton et Hemmett approchaient de la présidence, la maison s'illuminait de mille feux de lumière électrique. Ils étaient dans la voiture privée de Marado, un peu malgré eux, car ils auraient préféré marcher librement dans l'air frais du soir.

Pendant que les serviteurs, massés en

nombre, les conduisaient au salon de réception, les deux hommes se rappelaient une autre visite faite dans cette maison à minuit, peu de temps auparavant; visite pour laquelle Manuêlo avait ouvert la porte dérobée avec des précautions infinies et les avait menés à la salle à manger privée.

Marado et Fernandez les attendaient; dans une autre circonstance, le gouvernement tout entier aurait été présent; mais ceci, insista Fernandez avec un sourire cauteleux, était la célébration strictement privée, d'une chose publique.

Le secrétaire d'Etat les enveloppait de sourires béats, en pensant que quelques hommes à lui, totalement inconnus et ignorés de Marado, se tenaient à portée de voix derrière les tentures.

—Seniors, vous êtes les bienvenus, ronronnait le secrétaire. On se réjouit de se trouver avec des hommes si extraordinairement habiles; avec ceux qui ont si triomphalement mené leurs plans... Ah!

—Cette jouissance est mutuelle nous pouvons vous retourner votre flatteuse remarque, mon cher senior Fernandez! répondit Girton.

—Vous me faites beaucoup trop d'honneur, seniors. Mes pauvres services à l'Etat.

—Il s'en dispenserait joliment bien! murmura Hemmett sous sa moustache.

On se rendit à la salle à manger, pièce spacieuse où la petite table ronde paraissait microscopique. Le couvert ruisselait de fleurs parmi lesquelles le fameux service d'or étincelait.

Derrière chaque chaise se tenait un nègre, immobile comme une stature d'ébène.

Le repas en lui-même, fut comme beaucoup d'autres dîners du même ordre. Il se passa dans un calme digne.

Fernandez tenait le dé de la conversation, il louait les ingénieurs, maudissait le diabolique Libérateur; il parlait de la gratitude de la nation et du service rendu au peuple, poussait ses hôtes et Marado à boire, tout en évitant lui-même, sans ostentation, tout ce qui pouvait alourdir son cerveau.

Puis vint le moment des fruits et du café; des ciganes et des cigarettes furent placées à portées des convives, et les domestiques disparurent. Un moment de silence suivit; Girton pressa le pied d'Hemmett; ils attendirent avec une anxiété intense.

Fernandez s'était levé rayonnant.

—Voici le moment, seniors, de dire quelques paroles amicales, commença-t-il doucement. C'est une joie pour moi, de vous exprimer la reconnaissance de notre pays; reconnaissance que de simples mots ne peuvent traduire... Vous avez entrepris une tâche que peu d'hommes auraient pu accomplir. Vous avez mené votre entreprise avec une bravoure et une persévérance que peu d'hommes possèdent. Sans vous, nos rues seraient cette nuit même, rongées du sang révolutionnaire; vous nous avez épargné cela. Sans vous, cette vile bête, Sanchez, pourrait être en possession de l'intérieur avec son peuple de fous. Sans vous, notre splendide gouvernement pouvait être menacé, nos enfants tués, les maisons de nos citoyens détruites. Je ne peux dire plus, seniors, mon coeur est plein d'actions de grâces, pour la providence qui vous a si miséricordieusement épargnés!... C'est avec ce sentiment que nous vous offrons ce trop faible gage de notre gratitude; senior Hemmett, senior Girton... voici notre chèque sur la banque de Guanama, pour la somme de cent mille dollars, en valeurs de votre

grande nation...

Et maintenant seniors, puis-je porter un toast?... A votre grande, à votre glorieuse bravoure, la véritable libératrice de notre pays, à votre magnifique concours pour la cause de la liberté!

Ils burent en se levant, Girton reçut le chèque, s'inclina et resta debout.

—Nous apprécions vos éloges, senior Fernandez, dit-il en souriant, mais je vous assure que vous évaluez trop haut nos services, vous nous avez confié une tâche... Nous l'avons accomplie. C'est tout. Nous, citoyens d'un pays libre, serons toujours heureux de travailler pour la cause de la liberté et d'un bon gouvernement... quelles que soient les circonstances.

Il s'arrêta et regarda Fernandez, qui lui rendit son regard avec un salut aisé.

—J'ai autre chose à vous dire, senior Marado! continua Girton. Demain matin, je vous présenterai officiellement certains papiers qui doivent être remis entre vos mains. Ce soir, je ne puis que mentionner officieusement leur contenu: Les Etats-Unis d'Amérique ont jugé bon de me nommer ministre du Guanama.

Fernandez pâlit légèrement; c'était une complication inopportune. Marado se leva vivement, rayonnant de plaisir sincère.

—Mon cher senior Girton, s'écria-t-il, vraiment j'en suis très heureux!

—Je vous remercie, Monsieur. Comme conclusion, laissez-moi porter un autre toast: A la paix du Guanama, à la confusion de ses ennemis... quels qu'ils puissent être!...

Fernandez était beau à étudier; il but et retomba dans son fauteuil, en respirant un peu rapidement.

—Mais senior Girton, dit Marado en riant, ne nous avez-vous pas débarrassé

du dernier de nos ennemis?

—On ne sait jamais, répondit Girton, laconiquement.

—Mais... pftut!... repartit Fernandez redevenu souriant. Ce sont paroles perdues, Sanchez est bien gardé... Wertheim et les autres que nous avons envoyés à l'intérieur feront bien vite tout rentrer dans l'ordre. La paix de Guanama est fermement établie.

—Por Dios! dit en riant le président, espérons-le au moins; vous ne suspectez aucun nouveau Libérateur, senior Girton?

—En Guanama, dit l'ingénieur avec autant de légèreté, on apprend à suspecter tout le monde... n'est-ce pas? Aujourd'hui, tout va bien... demain, le soupçon peut tomber sur moi... ou... Eh bien... sur senior Fernandez... qui sait?

Il rit de nouveau.

—Ce serait une pauvre récompense au travail de Fernandez pour le bien être de ce pays... répondit ce dernier avec aisance! mais laissons cela... Nous sommes ici pour dîner et nous réjouir, non pour conjecturer de nouveaux troubles. Un fruit, senior?

—Des figues? dit Hemmett en souriant!

—Ne sont-elles pas belles? dit le secrétaire en riant!... Ah oui, je sais, il n'est pas convenable de vanter son bien. Mais les figues sont... comment appelez-vous cela? mon dada! c'est cela, vous serez indulgents?

—Après vous seulement, senior.

—Mais j'insiste!

—L'humble ingénieur, avant le secrétaire d'Etat! protesta Hemmett joyeusement! Impossible!

—Non, non... Le dégoût parut sur les traits mobiles de Fernandez! je n'en mange pas; je les connais trop, senior. Je les cultive, pour les vendre! Oui, c'est la vé-

rité, mais celles-ci... ah! elles sont merveilleuses, n'est-ce pas?... Les arbres me viennent de Pense.

—Extérieurement, elles semblent bonnes, il n'y a pas d'erreur.

—Alors flattez le pauvre commerçant, en goûtant sa marchandise.

—Hemmett se servit; Girton se pencha vers le plat et prit un fruit en souriant.

—Et vous, senior Presidente?

—Moi? assurément, mon cher Fernandez, je connais trop bien les fruits, ils sont délicieux, je vous assure.

Un morceau de figue était presque dans sa bouche.

Girton qui ne s'attendait pas à une action si rapide, bondit.

—Marado! cria-t-il. Arrêtez, arrêtez, ne mangez pas?

—Mais senior?

—C'est empoisonné! je vous dis, jetez-le!

—Empoisonné! Por Dios, vous dites, empoisonné?

—Oui, et cet homme... Oui! vous, Fernandez... a versé le poison! Ah, je crois que vous pâlissez, hyène grimaçante!

—Fernandez! murmura Marado. Vous aussi?

—Moi aussi! gronda le secrétaire.

Il se pencha et tira brusquement la sonnette.

Comme par magie, les portes de côté s'ouvrirent; cinq hommes se glissèrent dans la pièce et tinrent les convives sous la menace de leurs revolvers... tout cela aussi silencieusement que si des ombres étaient apparues.

—Seniors, dit Fernandez, en se levant et souriant méchamment; puis-je insister pour que vous mangiez mes pauvres produits?

—Non! tonna Girton.

—Ce sera plus sage, je vous assure. Il convient à mes projets que vous disparaissiez... Oui, tous les trois. Que ce soit par les figues ou par le plomb? J'ai le dessus, comme vous dites dans votre pays du Nord!

—Vous croyez?

—J'en suis tout à fait sûr, mon cher Girton.

—Alors, écoutez-moi un moment. Vous croyez que lorsque nous serons hors de votre route, vous serez amené doucement au fauteuil présidentiel?

—Mes amis sont discrets. Le peuple connaît ma valeur et ce que j'ai fait pour lui.

—Mais il ne sait pas quel diable d'intrigant vous êtes...

—Pas de violence. Finissez, mon cher Girton: Je ne voudrais pas hâter votre choix. Mes figues... ou... Il agita la main vers les armes étincelantes.

—...Ou des balles... Ce ne sera ni l'un ni l'autre, mon ami, et je vous dirai pourquoi... Nous ne mangerons pas vos maudites figues, parce que nous ne voulons pas! compris? Vous ne nous tuerez pas parce que vous n'oserez pas! compris aussi?

—Je vous entends senior; mais je ne suis pas tout à fait convaincu. Laturo, fermez les portes et les fenêtres. Le bruit des coups de feu peut...

—Restez tranquille une minute, Laturo! dit Girton en riant! Je dis que vous n'oserez pas nous tuer! vous ne voudrez pas. En voici la raison: Je connais votre petit jeu du commencement à la fin. Si nous avions mordu à votre amorce empoisonnée, nous serions tous morts, et très probablement on n'aurait rien découvert, car je me doute que vous vous connaissez en poisons; mais nous n'y avons

pas mordu!... Quant à votre fusillade, marchez si vous voulez. En bas, sur le vaisseau de guerre "Arizona", le commandant possède le récit complet de votre petit plan, écrit et signé par M. Hemmett et moi-même; duplicata existe à l'ambassade britannique. Mieux encore, l'adresse d'un témoin oculaire est attachée aux deux documents!

—Un témoin!

—Exactement, un témoin. La senorita Pepinta Eulate!... les femmes ont des façons à elles de se venger de ceux qui les maltraitent! Si nous sommes trouvés morts, si nous disparaissions... en résumé, si quelque chose de désagréable nous arrive, non seulement vos rêves de présidence s'évanouissent; mais les chances sont grandes pour que vous alliez aux galères, même si senior Marado juge bon de vous épargner... Qui a le dessus, maintenant?

Le secrétaire semblait pétrifié; à la fin, il s'élança.

—Senior, vous triomphez encore. Je vous souhaite le bonsoir!

—Non, vous ne partirez pas! vous resterez où vous êtes et supporterez les conséquences de votre petite infamie. Voyez-vous ce sifflet? Deux roulements seront la fin de votre popularité; ils vous amèneront une charmante compagnie. Ecoutez:

Il leva le sifflet jusqu'à ses lèvres et en tira deux sons vibrants qui résonnèrent à travers la chambre. Un bruit de pas s'entendit sur la terrasse, les fenêtres s'ouvrirent toutes grandes et la chambre s'emplit d'un détachement de marins des Etats-Unis!

—Où en êtes-vous maintenant, vous et votre horde d'assassins? dit en riant le ministre américain.

Fernandez retomba sur sa chaise.

—Une chose encore, ajouta Girton, quand les complices du secrétaire furent sous bonne garde. Président Marado, nous semblons être les St-Patrick de votre règne... Nous avons déjà étouffé un serpent... nous venons fort heureusement d'en mettre un hors d'état de siffler. Comme ministre américain, j'accuse cet homme d'attentat sur nos vies, et je demande qu'il soit arrêté et jugé.

—Votre vue est la mienne, senior, dit Marado avec un soupir fatigué.

—Hey, Gray! Capitaine Gray! appela Hemmett triomphalement. Je crois que vous avez apporté de jolis bracelets. Voulez-vous les utiliser, je vous prie?

Dans un silence de mort, six paires de menottes se fermèrent sur six paires de poignets, et Girton poussa un long soupir de soulagement.

Sur la place, la musique de l'"Arizona" jouait, tandis que les dernières notes de l'hymne national de Guanama se mouraient au loin. Le vent murmurait dans les arbres, et les prisonniers s'agitaient d'un air inquiet... Alors la musique se remit à jouer.

Les notes claires et vibrantes de la plus glorieuse des mélodies: "The Star spangled Banner!" (La Bannière étoilée), résonnèrent dans la nuit.

Au premier son, Hemmett fut debout, le visage rayonnant, les yeux brillants. Il regarda la ligne d'uniformes bleus rangés dans la chambre, un cri enthousiaste sortit de ses lèvres:

—Chantons aussi, garçons!

Sa basse profonde entonna le chant patriotique, Girton se joignit à lui d'une voix tremblante d'émotion, le capitaine Gray enleva son képi, enfla ses poumons. Un par un, les marins reprirent le chant,

et la chambre s'emplit du son de toutes ces voix jeunes.

Marado resté à table, souriait un peu tristement; en avant de ses partisans repoussé dans un coin de la pièce, Fernandez regardait dans le vague sans trahir aucun sentiment.

—Alors, avec un dernier grand rugissement, les Américains entonnèrent:

“Oh say, does that Star Spangled Banner still Wave, o'er the land of the free and the home of the brave!” (Que cette Bannière étoilée flotte toujours sur la terre de la Liberté et la demeure des braves!)

Et la mélodie mourut au loin. Hemmett se tourna vers Fernandez.

—Le pays où l'on chante cet hymne, s'écria-t-il, le plus grand et le meilleur qui soit ou sera jamais... est celui qui vous frappe!...

Quelque temps après, à l'aube, Hemmett, Girton et une douzaine d'officiers de l'“Arizona” terminaient une nuit de fête, justifiée par les circonstances. Ils étaient dans leur chambre se préparant à dormir aux premiers rayons du soleil tropical.

—Ned, dit le ministre américain à moitié endormi.

—Eh? Hemmett arrêta les ablutions par lesquelles il cherchait à chasser les fumées des vins généreux du navire de guerre.

—Suppose qu'un jour ou l'autre, un nouveau Libérateur surgisse sur cette terre “banane”, voudrais-tu entreprendre de le capturer?

Hemmett, son éponge à la main, fit une grimace expressive et répondit énergiquement:

—Jamais plus!





## Les Oiseaux Tisseurs

QUI de vous n'a pas admiré la merveilleuse ingéniosité dont font preuve la plupart des oiseaux dans la construction de leurs nids! Il en est quelques-uns, évidemment, qui ne se donnent pas grand mal: le coucou pond dans les nids d'autres oiseaux, la tourterelle se contente d'assembler quelques branches sèches, mais, en général, les nids sont élaborés avec sollicitude, solidement bâtis, douillettement garnis, placés, autant que possible, à l'abri du vent, de la pluie et surtout hors de portée des carnassiers ou, du moins, soigneusement dérochés à leur vue.

Un des plus intéressants bâtisseurs de nids, c'est le tisserin, dont on compte plusieurs variétés. Cet oiseau n'est pas connu au Canada; il habite l'Afrique, les Indes et l'Amérique du Sud. Il doit son nom à l'habitude qu'il a de tisser son nid avec de menues branches, des racines, des herbes flexibles au lieu d'enchevêtrer le tout comme font les autres oiseaux qui utilisent ces mêmes matériaux. Voici comment Brehm nous raconte la construction d'un nid de tisserin, le tisserin loriot:

"Il commence par en établir la charpente, formée de longues tiges d'herbes et la suspend à l'extrémité d'un rameau long et flexible. On reconnaît déjà la forme du nid, mais il est entièrement à clai-

re-voie. Il en épaissit alors les parois. Toutes les tiges sont tirées de haut en bas de manière à former un toit. Sur un côté, d'ordinaire vers le sud, est ménagée une petite ouverture arrondie. Le nid a, à ce moment, la forme d'un cône tronqué, appendu à une demi-sphère. L'oiseau travaille alors à l'achèvement du couloir d'entrée. Ce couloir part de l'ouverture, et descend le long de la paroi, à laquelle il est solidement attaché: c'est à son extrémité inférieure que se trouve l'entrée. Le tisserin termine en tapissant l'intérieur de tiges d'herbes extrêmement fines. Souvent la construction continue pendant la ponte. On trouve dans ces demeures de trois à cinq œufs."

Plus loin, il ajoute: "C'est un spectacle charmant que celui des tisserins dans leur nid. L'activité est considérable dans la colonie pendant la couvaison, et plus encore pendant que les jeunes se développent." Il faut dire ici que les tisserins vivent en colonies et construisent leurs nids à côté les uns des autres.

Comme nous l'avons déjà fait observer, le tisserin offre plusieurs variétés, chacune bâtissant son nid à sa façon.

Le tisserin mahali garnit son nid d'épines dont la pointe tournée en dehors tient les ennemis en respect.

Le nid du tisserin à tête jaune a quelque

peu la forme d'une cornue. On le trouve suspendu aux branches des palétuviers, aux feuilles des palmiers ou des cocotiers.

Quant aux tisserins bayas, ils font leurs nids d'herbes cueillies vertes et mê-



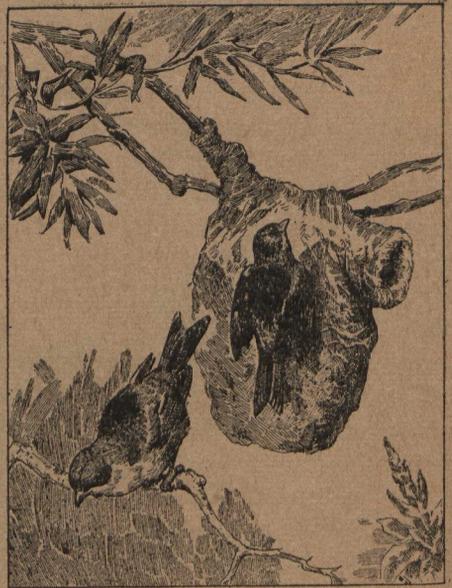
Nid du tisserin Baya.

me de nervures de feuilles de palmier. Une particularité du tisserin baya, c'est qu'il dépose dans son nid des morceaux d'argile, dans lesquels, selon que le prétendent les indigènes, il enchâsse des vers luisants pour s'éclairer la nuit. Beaucoup d'autres opinions plus raisonnables ont été émises à ce sujet, mais aucune n'a été prouvée. Une légende malaise assure que si l'on réussit à ouvrir un nid de baya sans en briser un seul brin, on y trouve une boule d'or. Malheureusement, en raison de sa texture même, on ne peut ouvrir le nid sans l'abîmer.

Il existe encore d'autres oiseaux tisserands, les zuéléas, par exemple, dont les nids sont construits avec autant d'art que

ceux des tisserins. Ici, nous laisserons parler Veillot :

“Ils nichent en société sur les arbres, les uns près des autres. Leurs nids pendent aux extrémités des branches. Ils sont formés d'herbes sèches et cassantes, mais auxquelles ils savent donner la solidité et la flexibilité des jones, en les imbibant d'un liquide mucilagineux. Ils les fixent avec les pattes, les lissent avec le bec, les tournent, les retournent de tous côtés, les plient en zigzag, les tortillent en vrille. Ils suspendent trois ou quatre tiges d'herbe à un petit rameau, en mettent d'autres en travers, pour leur donner plus de solidité et pour rapprocher les petites branches qui forment la charpente



Nid de la remiz penduline.

du nid. Pendant la construction, mâles et femelles se disputent continuellement. Le nid est si artistement construit, qu'il ressemble à un panier d'osier finement tressé. Le mâle travaille d'ordinaire à l'ex-

térieur, la femelle à l'intérieur, se tendant mutuellement les matériaux. Le nid est sphérique, sauf en avant, où il est droit; au milieu de cette paroi antérieure, se trouve l'ouverture. Les oiseaux n'y tra-



Nid du tisserin loriot.

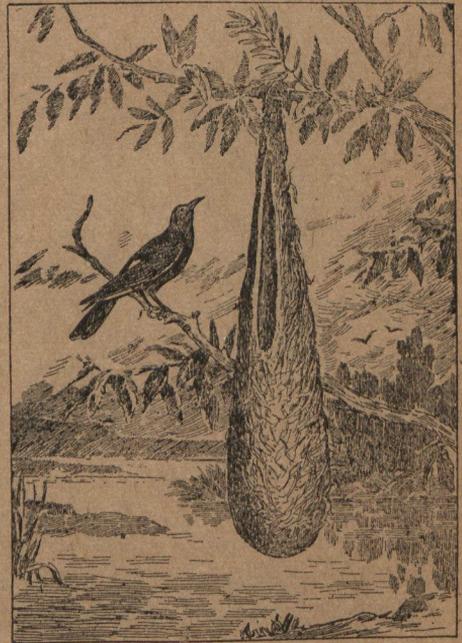
vailent que trois ou quatre heures, chaque matin, mais avec tant d'ardeur que le tout est fini en moins de huit jours."

A propos des alectos, nous empruntons encore à Brehm le récit suivant:

"Ce n'est pas un oiseau des plus communs, et on ne le voit jamais seul; il est toujours en bandes. Celles-ci ne sont pas très considérables, comme on peut le conclure du nombre des nids formant une colonie. J'ai compté trois, six, treize, dix-huit de ces nids sur un même arbre, et il faut que cet arbre soit assez fort pour porter ces constructions. Chaque nid, en effet, est colossal. Il est formé de branches et de rameaux, surtout de mimosas épineux. L'oiseau dispose ces matériaux à la bifurcation d'une branche, mais il les entrelace si lâchement, et d'une manière si désordonnée, que l'on voit l'intérieur du nid. Du dehors, ce nid paraît tout hérissé. Il a une entrée assez large pour qu'on y

puisse introduire le poing; cette entrée va se rétrécissant, et aboutit à un couloir qui livre juste passage à l'oiseau. L'intérieur est tapissé de petites racines et d'herbes." Certains de ces nids ont une longueur de cinq à huit pieds et une largeur et une hauteur de trois à cinq pieds, ce qui est plutôt curieux, quand on songe que l'alectos n'a pas plus de huit pouces de longueur."

Les cassiques ont un nid dont la texture est assez à claire-voie pour qu'on puisse apercevoir la couveuse ou les petits lorsqu'ils sont éclos. Ces nids sont faits de fibres arrachées à l'arbre où il est suspendu. L'oiseau se perche sur la branche,



Nid du cassique.

il en pince l'écorce externe avec son bec, la détache sur une longueur de quelques pouces, saisit l'extrémité libre et s'envole de côté, d'une façon toute particulière, de manière à arracher des fibres d'une éten-

due de trois à quatre verges. Ces nids ont cinq ou six pouces de diamètre et jusqu'à trois ou quatre pieds de long. Leur ouverture est en haut. Il y en a une quarantaine par arbre. Malgré leur texture ajourée, ces nids sont très solides.

Voici encore l'arachnoestresse longirostre, dont le nid en forme de demi-poire coupée en long ressemble à s'y méprendre à une toile d'araignée.



Nid du baltimore .

L'Europe a, elle aussi, ses oiseaux tisseurs, les remiz pendulines. Ce sont des oiseaux de petite taille.

“Pour construire son nid, la remiz penduline commence par faire choix d'un rameau mince, pendant, présentant une ou plusieurs bifurecations à peu de distance de son point d'origine. Elle l'entoure de laine, plus rarement de poils de chèvre, de loup, de chien, ou de filaments d'écorce. Entre les branches de la bifur-

cation, elle fixe les parois latérales du nid, les tisse jusqu'à ce qu'elles dépassent assez ces branches pour qu'elle puisse les rattacher par en bas l'une à l'autre et former ainsi un plancher aplati. Ce nid, ainsi ébauché, ressemble à un panier à bords plats. Les parois extérieures sont ensuite solidifiées. L'oiseau se sert à cet effet du duvet des saules ou des peupliers, qu'il agglutine au moyen de sa salive, et qu'il fixe avec des filaments d'écorce, de la laine et des poils. Le nid présente alors la forme d'un panier à fond arrondi. A ce moment, l'oiseau commence à construire une petite ouverture latérale circulaire. Cette ouverture n'est cependant pas la seule: le nid en a deux; l'une est munie d'un couloir de un à trois pouces de long; l'autre reste ouverte. Une de ces ouvertures est fermée plus tard. Enfin, la remiz penduline dépose au fond de son nid une couche d'environ un pouce d'épaisseur de duvet végétal, et la construction est terminée.” (Baldanus.)

Il ne nous reste plus qu'à citer l'euplecte franciscain, lequel ne suspend pas son nid aux branches des arbres, mais le dissimule dans de petits buissons.

Respectons les nids: ils ont coûté souvent un énorme labeur à leurs constructeurs, et la couvée qu'ils abritent, par leurs services et par l'harmonie de leurs chants joyeux, vous récompenseront bien de n'avoir pas cédé à un sentiment d'inutile curiosité et de méchanceté.



## Les Animaux Et La Mort !

F. Guyot.

**C**En'est sans sans un certain sentiment d'effroi et de douleur que les animaux, pour la plupart du moins, ressentent l'approche de leur mort, et, fréquemment, ce sentiment se manifeste par des agissements particuliers, par des larmes même. Il faut ajouter que les bêtes se montrent aussi très affectées par suite de la mort d'une compagne ou d'un compagnon. Elles ont en outre, selon les espèces, des coutumes intéressantes que nous étudierons quelque peu au cours de cet article.

Comme, dans un récent article, M. Riou a longuement et éloquemment parlé de cet ami dévoué de l'homme, le chien, je n'en parlerai que juste assez pour rappeler que, si bien souvent on a donné à cet animal des marques d'une affection exagérée, du moins il a su, lui, maintes fois montrer que sa douleur pouvait avoir quelque chose d'humain, de pathétique. Nous n'aurons pas besoin de remonter bien loin pour trouver un premier exemple, celui du chien de Mistral, mort de chagrin peu de jours après son maître. Voici d'autres exemples.

“ Tout Paris, raconte un auteur, a vu un chien fixé pendant plusieurs années

sur le tombeau de son maître, au cimetière des Innocents, sans que rien pût l'en arracher. Plusieurs fois on voulut l'emmener, l'enfermer à l'extrémité de la ville; dès qu'on le lâchait, il retournait au poste que sa constante affection lui avait assigné; il y restait malgré la rigueur des hivers. Les habitants du voisinage, touchés de sa persévérance, lui portaient à manger; le pauvre animal ne semblait manger que pour prolonger sa douleur et donner l'exemple d'une fidélité héroïque.”

A l'époque de la Révolution, lors des scènes sanglantes qui se passaient aux Brotteaux, à Lyon, un chien suit son maître condamné à être fusillé. Après l'exécution, le chien se couche sur le cadavre, refuse obstinément de s'en séparer, repousse toute nourriture et meurt de faim et de chagrin quelques jours après.

Des cas semblables, on en pourrait citer par centaines. Peut-être le chien s'attache-t-il plus à l'homme qu'à ses congénères, et, cependant, M. Xavier Raspail a rapporté un cas intéressant d'attachement d'un chien pour un de ses compagnons de chasse. Nous raconterons brièvement l'histoire fournie au long par M.

Raspail lui-même.

Un jour que M. Raspail chassait le faisan, un de ses chiens, Kébir, s'étant aventuré sur la route au sortir d'un fourré, fut frappé par une automobile et mourut peu après. Tant que la pauvre bête conserva un souffle de vie, l'autre chien, Gyp, ne cessa de lui prodiguer des marques d'amitié et ne le voulut pas quitter.

Kébir mort, Gyp devint triste, alla s'étendre sur son paillason et refusa de boire et de manger. En vain M. Raspail essaya de le distraire en l'emmenant à la chasse; le chien s'acquitta de sa tâche, mais demeura triste. Il fallut alors employer une médication énergique, au cours de laquelle on s'aperçut que Gyp souffrait d'une anémie aiguë, due évidemment à la douleur de la mort de Kébir, et ce n'est qu'à force de soins que le bon chien reprit goût à la vie.

Un cas non moins intéressant est celui de ce chien qui mourut de chagrin à la suite de la mort de la lionne à laquelle il servait de compagnon.

Ordinairement, lorsqu'il est près de mourir, le chien s'éloigne de sa demeure et va se réfugier dans quelque coin isolé. Le chat agit de même.

Les éléphants également, lorsqu'ils se sentent gravement malades, s'en vont mourir à l'écart. Comme marque de la sensibilité de ce gros animal, Harris a rapporté le cas d'un jeune éléphant qui donna des signes manifestes de douleur auprès du cadavre de sa mère, abattue d'un coup de fusil.

On assure que l'ours pleure lorsqu'il voit venir sa dernière heure. Un fait bien connu, du moins, c'est l'attachement de l'ourse pour ses petits; elle restera en gémissant près de leurs cadavres et ne

les abandonnera pas, quitte à se faire tuer elle-même.

Le singe se montre fort affecté de la perte d'un de ses compagnons, et il pleure avec assez de facilité. Cuvier parle d'un ouistiti du Jardin des Plantes, mort peu après le décès de sa compagne.

L'antilope demeure quelques instants en poussant des gémissements de terreur auprès d'un compagnon tué. La gazelle, dans des circonstances analogues, tourne autour du cadavre en poussant des bêtises plaintifs.

La girafe blessée verse d'abondante larmes. Il en est de même de l'élan.

Nous avons dit précédemment que le chien, le chat et l'éléphant allaient mourir à l'écart. Nous pourrions ajouter le chamois, lequel, lorsqu'il est blessé, s'éloigne du troupeau et s'en va, en un lieu désert, attendre la guérison de sa blessure ou la mort.

Le lapin meurt hors de son terrier, les souris ordinairement hors de leurs retraites, mais dans des lieux habités.

Quant aux lamas ils ont ce qu'on serait tenté d'appeler leurs cimetières "On a remarqué, dit M. Houzeau, que ces animaux, aussi bien domestiques que sauvages, choisissent une place particulière où tous se retirent pour mourir. On trouve, sur les bords des rivières, de grands espaces qui sont tout blanchis par leurs os." On a été tenté de croire, par la quantité d'ossements fossiles découverts dans les grottes, que l'ours, l'hyène et d'autres animaux agissaient comme les lamas, mais les preuves manquent, car ces ossements peuvent être le produit des chasses de l'homme préhistorique.

Les oiseaux, pour mourir, fuient la lumière et se réfugient dans des retraites sombres. Ils se montrent très sensibles à

la mort d'un de leurs compagnons, surtout chez certaines espèces, telles que le colin de Californie, l'oiseau-mouche et l'hirondelle. Chez les oiseaux dits "inséparables", il est très rare qu'un des conjoints survive à la mort de l'autre.

Rappellerons-nous ces lignes de Pierre Loti disant la douleur d'un boeuf lorsque, en mer, pour le manger, on abattit son dernier compagnon. "Alors, écrit l'auteur, l'autre tourne lentement la tête pour le suivre de son oeil mélancolique, et voyant qu'on le conduisait vers ce même



**Dugond**—Qui croirait que cette grosse mère est susceptible de pleurer quand on veut lui prendre son cher petit? Et comme on comprend cette légende qui fait de ses larmes un philtre pour rendre durable l'affection de ceux qu'on aime...

coin de malheur où tous les précédents avaient péri, il comprit; une lueur se fit dans son pauvre front de bête ruminante, et il poussa un beuglement de détresse!" Et, à propos du boeuf, rappelons, en passant, l'anecdote suivante rapportée par André Theuriot.

"Le fait s'est passé dans un canton de la Haute-Marne, et la sincérité du témoin qui me l'a rapporté, dit l'éminent littérateur, m'a paru indiscutable. Un cultivateur du Bassigny avait acheté un troupeau de boeufs qu'il avait mis au pré. Un jour il l'alla visiter. De loin, il aperçut quatre de ces boeufs accroupis autour du cinquième, qui était couché sur l'herbe

du pâtis. Celui du milieu avait une pose étrange, et les boeufs de l'entourage étaient plus immobiles, plus contemplatifs encore que ne le sont leurs pareils. Il s'approche: le boeuf autour duquel les autres faisaient cercle était mort. Ses compagnons avaient l'air de le veiller. Le cultivateur eut grand peine à franchir ce cercle de fidèles gardiens qui semblaient se concerter pour défendre l'approche du défunt. N'y a-t-il pas quelque chose de virgilien et de profondément pathétique dans cette mystérieuse veillée du mort par ses compagnons de pâturage?"

Des naturalistes bien connus affirment que les fourmis pratiquent de fort curieuses cérémonies funèbres. Certains de ces naturalistes vont jusqu'à dire que les fourmis font une distinction entre les cadavres de leurs ennemies ou de leurs esclaves et ceux des membres de leur propre fourmillière, mais, est-ce bien sûr? n'y a-t-il pas là une erreur involontaire d'observation? Toutefois, sous toutes réserves, nous rappellerons ce qu'a dit M. Ernest André à ce sujet:

"Chose remarquable, les fourmis n'accordent les honneurs de la sépulture qu'à leurs compagnes défrites, dont les restes sont toujours respectueusement portés au champ du repos sans avoir subi aucun outrage; mais elles agissent tout différemment à l'égard des cadavres de leurs ennemis tués dans une rencontre individuelle ou collective. Ces victimes de la guerre sont, au contraire, tantôt simplement abandonnées ou mises dehors comme des objets immondes, tantôt même éventrées et dépecées par les vainqueurs qui, après s'être gorgés de leur sang, rejettent à la voirie les débris informes de leurs membres disloqués. C'est ainsi que chez les cannibales, dont les fourmis nous rappel-

lent les mœurs, les malheureux prisonniers de guerre servent à nourrir la tribu victorieuse et que les convives, le repas achevé jettent au vent les restes à demi rongés de leur hideux festin.

“En rendant à leurs morts les honneurs funèbres, les fourmis, malgré le régime égalitaire qui caractérise leurs institutions, ne sont cependant pas exemptes de certains préjugés de castes, et dans de rares circonstances, elles semblent partager sous ce rapport nos humaines faiblesses. C'est ainsi que les morts de distinction, c'est-à-dire les maîtres du logis chez les espèces esclavagistes, jouissent du privilège d'un enterrement de première classe avec concession perpétuelle, tandis que les serviteurs sont bien plus modestement traités et n'ont que la fosse commune pour dernier asile. Cette différence de traitement, dont le récit peut paraître fantaisiste, a été observée par une américaine, mistress Treat, à qui la science est redevable de très judicieuses études sur les fourmis de la Floride. La “formica sanguinea” qui se trouve à la fois en Europe et dans l'Amérique du Nord, s'adjoint fréquemment comme esclave la “formica fusca”, répandue également dans l'ancien et le nouveau monde. Or mistress Treat a remarqué que les frères “sanguinea” ont un cimetière spécial assez éloigné de l'habitation, où leurs cadavres privilégiés sont déposés isolément et côte à côte, tandis que ceux de leurs noirs esclaves sont entassés pêle-mêle dans un autre emplacement situé plus près du nid et presque à l'entrée des galeries, comme si les corps, de ces parias ne valaient pas la peine d'un transport plus lointain réservé aux restes mortels de fourmis de noble caste.”

A la liste des animaux qui pleurent

lorsqu'ils sont blessés à mort, nous ajouterons le cerf, le chevreuil, le dauphin. Le phoque aussi pleure quelquefois lorsqu'on le tourmente. Les Malais disent que lorsque l'on parvient à prendre un jeune dugong, celui-ci jette un cri aigu et se met à verser des larmes, ce qui ne manque pas d'attirer la mère, laquelle tombe ainsi aux mains des chasseurs.

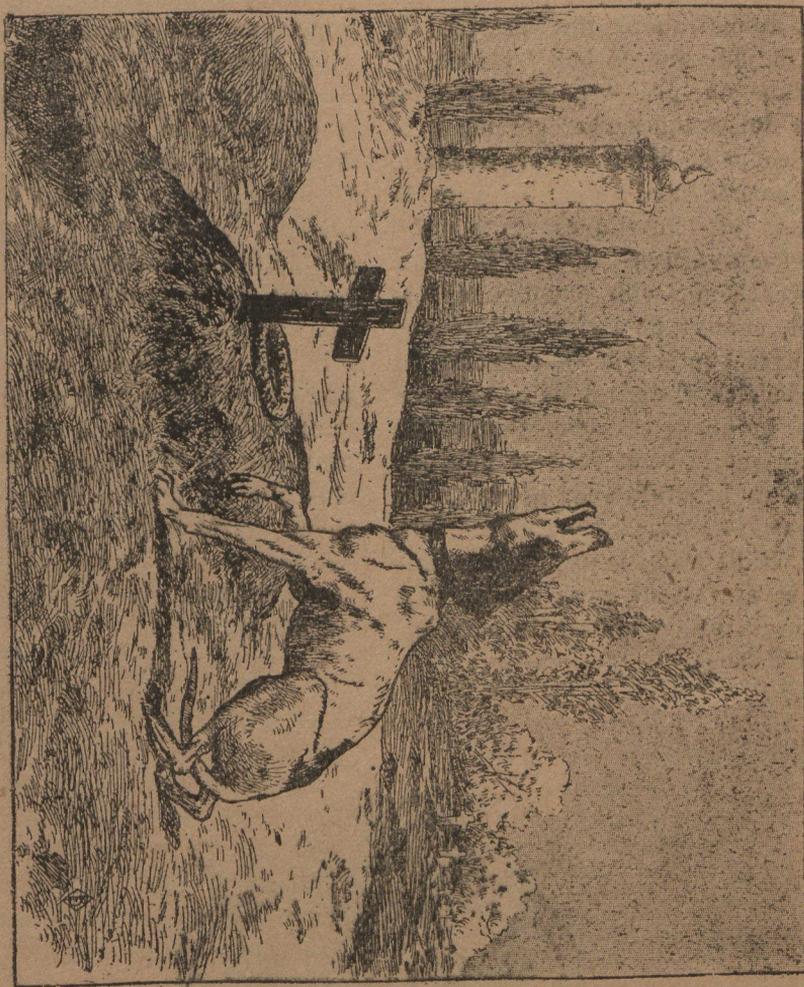
Il nous reste maintenant à parler des animaux qui simulent la mort pour échapper à leurs ennemis.

Voici d'abord un exemple, celui d'un renard pris, c'est le cas de dire, par des poules. Ce renard s'était introduit la nuit dans un poulailler et, après avoir bien mangé s'était trouvé dans l'impossibilité de repasser par l'ouverture étroite par laquelle il était entré. Il était pris, et bien pris s'il n'avait pas été comme tout bon renard, fort rusé. Que fit-il? Le mort, tout simplement, et quand le propriétaire vint visiter son poulailler, voyant la bête étendue immobile à terre, la pensant morte d'indigestion, il la prit par une patte, la sortit du poulailler et... notre renard décampa au plus vite sans demander son reste.

Le loup sait aussi très bien tromper le chasseur. Qu'un loup soit pris au piège dans une fosse, il se laissera attacher, emmener, frapper même sans donner signe de vie, mais que l'attention du chasseur se relâche un peu, le loup ressuscitera immédiatement.

Les trappeurs canadiens n'ignorent pas que l'ours sait aussi très bien simuler la mort, et c'est pourquoi un vieux trappeur ne s'approchera pas sans précaution d'un ours blessé ou pris au piège quand même l'animal paraîtrait bien passé de vie à trépas.

Les chasseurs d'éléphants disent que,



Chien "hurlant à la mort" sur la tombe de son maître. Tableau touchant qui donne une haute idée des sentiments affectueux des bêtes.

dans certains cas, l'éléphant trouve le moyen de se faire passer pour mort, mais il n'y a pas de preuves suffisantes pour garantir l'authenticité des faits rapportés.

Nous rapporterons encore sous toutes réserves ce que raconte un Anglais, M. G. Bidie, d'une ruse employée par un bœuf brahmin, animal sacré des prêtres de l'Inde. Un jour que ce bœuf s'était introduit dans un pré appartenant à M. Bidie, les domestiques cherchèrent à le chasser à coups de bâton lorsque, soudain, il tomba comme une masse. Croyant la bête morte, les domestiques, un peu inquiets, s'empressèrent d'aller prévenir leur maître. Celui-ci vint, examina le "cadavre" et, ennuyé de l'affaire, retourna chez lui avec l'intention de prévenir les autorités locales. Il était à peine arrivé à la maison, qu'un de ses domestiques vint le prévenir que le bœuf était de nouveau sur pattes et broutait avec appétit. Ce n'était, paraît-il, pas la première fois, comme M. Bidie l'apprit par la suite, que ce bœuf se servait de cette petite ruse pour qu'on ne pût l'expulser du pâturage qu'il s'était choisi.

Nous terminerons cet article en racontant comment s'y prit un singe pour se débarrasser des corbeaux qui venaient lui ravir une partie de sa nourriture.

Ce singe était attaché à une perche au sommet de laquelle il aimait à se tenir. Or, un matin qu'il se trouvait à sa place préférée, les corbeaux se montrèrent plus audacieux que jamais et, s'abattant en nuée auprès de la perche eurent tôt fait de dévorer la pâtée qui se trouvait là. Avec lenteur et semblant beaucoup souffrir, le singe descendit de son perchoir. Une fois à terre il se mit à se tordre et, soudain, lorsqu'il fut près de l'écuelle, il se raidit et ne bougea plus. En quête d'un restant de nourriture, un des corbeaux eut l'audace de s'approcher. Mal lui en prit, car ressuscitant sans crier gare, le singe brusquement étend la patte, saisit l'imprudent, le plume tout vivant et le jette loin de lui quand enfin il ne resta plus que les plumes des ailes et de la queue. Après avoir achevé leur infortuné compagnon, les corbeaux disparurent et ne s'avisèrent plus de venir dérober le manger du singe.





## Les Premiers Mariages Chrétiens

Par A. Riou.

**D**E récentes découvertes opérées dans les catacombes Romaines ont permis de mettre à jour certains bas-reliefs et certaines fresques murales, dont la composition extrêmement intéressante éclaire d'un jour nouveau les mœurs et les coutumes des premiers Chrétiens. Il s'agit des fiançailles et des mariages, tels qu'ils étaient conçus à cette époque et des cérémonies qui les précédaient et les suivaient.

Tout le monde sait que le siège principal des Chrétiens était Rome, et il est également inutile de rappeler ici quels furent les terribles édits qui frappèrent les adeptes de la religion nouvelle, méconnue et dédaignée par le gouvernement impérial. Cruellement pourchassés, bannis, emprisonnés, martyrisés, ou jetés en pâture aux bêtes fauves, les Chrétiens ne pouvaient se livrer aux cérémonies de leur culte qu'avec la plus grande circonspection. Soumis à des perquisitions domiciliaires incessantes, trahis par leurs serviteurs ou leurs relations, leurs maisons privées ne permettaient pas de se livrer aux prières ou aux rassemblements indispensables pour la pratique de leur religion. Ils avaient donc élu domicile dans les vastes souterrains qui s'étendaient sous la Capitale de l'empire, et ce fut dans ces ca-

ves, dénommées Catacombes, qu'eurent lieu les premières cérémonies religieuses d'un culte qui devait s'étendre plus tard sur le monde tout entier.

Dans ces catacombes, nous ne retrouvons pas seulement aujourd'hui les tombes des premiers Chrétiens, mais également d'intéressantes inscriptions, des peintures murales dans les chapelles, et de nombreuses pièces de vaisselle décorées de symboles et de peintures extrêmement curieuses au point de vue de la documentation. Rien de plus saisissant en effet que cette gravure trouvée sur une coupe d'or, représentant le rite des fiançailles par le



Sceau d'un évêque.

serrement de la main droite. L'inscription gravée tout à l'entour nous reporte à l'histoire d'un des martyrs de cette époque et la bande qui l'accompagne est le certificat de mariage.

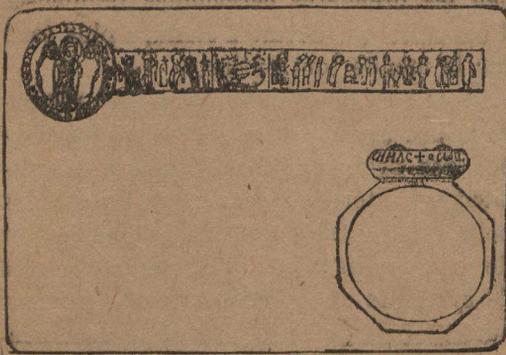
Si l'on en croit ces documents qui ne peuvent être suspects, il est facile de reconstituer la cérémonie dans son ensemble. Nous apprenons d'abord que les fiançailles précédaient le mariage. Après que les deux jeunes gens avaient unis leurs mains droites, le prêtre célébrait une messe de fiançailles. Le couple s'approchait

sées les signatures, et qui formera son contrat de mariage. De son côté le fiancé se prépare à remettre à sa jeune femme le symbole de leur union, dès que le prêtre aura terminé son discours.

Ce symbole était une bague, non pas un anneau d'or comme celui qui est en usage dans nos cérémonies, mais une bague merveilleusement ciselée et faite de l'or le plus fin. Souvent des initiales étaient gravées sur le chaton et presque toujours la Croix, emblème des Chrétiens. Tout autour de l'anneau, se lisait une maxime le plus souvent empruntée à la Bible, telle que "Croissez et multipliez", ou encore une adjuration à la fermeté dans la croyance. "Si les anges sont présents à votre union ils vous porteront plus tard devant le trône de Dieu, et Dieu vous comblera de bonheur."

La communion servait de conclusion à la cérémonie du mariage et les jeunes époux quittaient l'église, la tête ceinte de couronnes. Le plus souvent ces couronnes étaient faites de métaux précieux et offertes à l'église après la cérémonie.

Cyprien, un des plus anciens pères de l'église, nous apprend qu'à ce moment commençait la fête civile, qui s'ouvrait par un magnifique repas, servi aux invités dans la maison de la mariée, mais il ajoute, que les excès qui le suivaient étaient tels, que son caractère sacré l'avait toujours empêché d'y prendre part.



Bague de mariage.

ensuite du célébrant, prêtre ou évêque, et recevait de lui le baiser sacerdotal. La nouvelle mariée était alors recouverte d'un voile de pourpre (*flammeum nuptiale*) restant des coutumes Romaines, et le prêtre prononçait un discours approprié à la circonstance. Ces détails nous sont transmis par une fresque murale, au sujet de laquelle un auteur ancien s'exprime en ces termes: "Le jeune couple est en habits de fête, la mariée en jaune vieil or, la tête couverte d'un voile de pourpre, ils s'approchent de l'évêque et reçoivent de ses lèvres l'approbation de Dieu sur leur union. La mariée tient tout prêt un rouleau de parchemin, sur lequel seront appo-



## LA VIE DROLE

## Les Joies Du Balayage

Vous connaissez probablement l'histoire de ce brave homme mécontent de son sort à qui l'on avait dit :

— Cherchez un homme heureux, et, quand vous l'aurez découvert, demandez-lui sa chemise. Vous la porterez en place de la vôtre et, à partir de ce moment, vous verrez la vie en rose.

Notre homme se mit en campagne... Après bien des démarches inutiles, il finit par découvrir un paysan qui se déclarait parfaitement heureux.

— Vends-moi ta chemise, lui demandait-il.

— Je ne demanderais pas mieux, répartit l'habitant des campagnes, seulement voilà, je n'en ai point.

Un journal hongrois entreprit récemment de savoir dans quelle proportion ses lecteurs étaient heureux. Il reçut beaucoup, énormément de lettres provenant d'individus tout à fait différents, riches, pauvres, exerçant tous les métiers.

Or, le croiriez-vous, ces gens-là avaient tous une raison plus ou moins grave, plus ou moins valable de maudire leur destinée. Celui-ci gagnait de l'argent, mais sa santé laissait à désirer ; cet autre avait épousé la femme de ses rêves, mais un enfant manquait à son foyer. Il y avait un 'mais' dans chaque lettre.

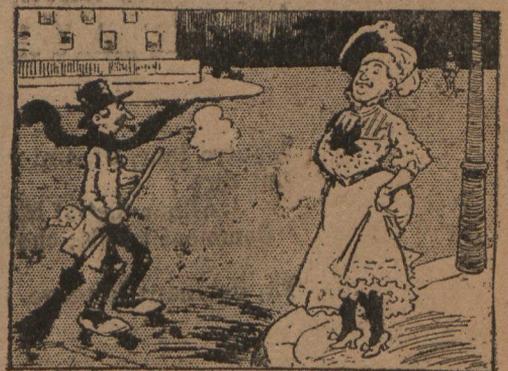
Pourtant un lecteur, un seul, se déclarait satisfait. Il n'attendait rien de l'avenir, ne regrettait rien, ne jalousait personne. Pourtant, il ne paraissait pas riche.

Son papier à lettres était grossier et quadrillé. L'écriture et l'orthographe dénotaient un illettré.

— Un tel homme, dit le rédacteur en chef ne saurait échapper à l'interview. Qu'on aille le voir sur l'heure.

— Je me rendis à l'adresse indiquée, raconte le reporter à qui l'on confia la mission, et c'est au cinquième étage d'une maison de pauvre apparence que je découvris l'homme heureux. Il a cinquante-deux ans, est célibataire et ne se connaît pour toute famille qu'une cousine éloignée. Il ne l'a d'ailleurs jamais vue. Depuis tantôt quinze ans, il exerce à Budapest la profession plutôt modeste de balayeur. Il n'en rêve, du reste, pas d'autre.

— Le tout, dit-il, est de savoir s'arran-



ger. J'ai été plus pauvre que je ne le suis et ma chambre me paraît joliment confortable. Je n'ai jamais mis les pieds dans un salon, aussi ne vois-je pas la nécessité d'en avoir un. Je n'ai ni l'esprit d'un commerçant ni la nature active d'un grand travailleur. Personne ne m'ennuie. Je balaye bien tranquillement mes ruisseaux et j'y trouve de l'agrément. Tenez, en été, j'aime beaucoup arroser. Je m'amuse à dessiner des ronds et des spirales sur la chaussée ; quand je suis fatigué je m'assieds sur le trottoir, je casse la croûte et je jette du pain aux moineaux. Quand il pleut, j'admire les mollets des jolies femmes.

"Et puis, c'est si divers, si amusant à regarder la rue... Toute la vie en raccourci, quoi... Il y a des gens que je

vois passer tous les jours aux mêmes heures, se rendant à leurs affaires ou rentrant chez eux pour dîner. A force de les observer je conais un peu leur existence. Depuis quinze ans, j'ai vu des enfants devenir des jeunes gens, des hommes et des femmes se courber sous le poids de la vieillesse.

"Je m'amuse à imaginer qu'ils sont et ce qu'ils font. Quelquefois, je m'aperçois que je fais fausse route. Tel monsieur que je croyais célibataire passe en tenant une petite fille par la main. Il y a de l'imprévu. Je m'inquiète des absents. Je suis content, en les revoyant, d'apprendre qu'ils n'étaient pas morts, mais en voyage. Je vous assure que je suis très content de mon sort."

Evidemment, ce balayeur est un sage.

## LE PIEGE

Riquet parle aussi bien qu'une grande personne,  
A présent; il ne craint voyelle ni consonne;  
Les R et les C, H, sont seuls récalcitrants...  
Pour prononcer les R—exécrables tyrans!—  
Il fait de grands efforts... puis, à la fin, les saute,  
Et, tel qu'un muscadin dans sa cravate haute  
Zézayant galamment dans le Palais-Oyal,  
Il dit :

"Bonjou... Tambou... Jadin... Chève... Jounal..."

Mais les C, H, voilà l'écueil, l'écueil farouche!  
Toujours trop empressés, ils sortent de sa bouche  
Avec un bruit navrant de sifflet répété...  
Et l'enfant, plein d'orgueil, en est fort dépité.

\* \* \*

L'autre jour, un ami vint, par taquinerie,  
Lui dire :

"Allons, petit! Montre un peu, je te prie,  
"Comment tu dis: cheval?..."

Riquet le regarda

Et, devinant le piège, il répondit :

"Dada!"

Jacques NORMAND.



## Les Coulisses Du Cinéma

Par A. Riou

LE Cinématographe dont les représentations font aujourd'hui la joie de nos populations, est en somme de date récente puisque ses débuts remontent à peine à une vingtaine d'années. La vogue qui accueillit cette innovation fut telle, que les "managers" entrevirent brusquement l'immense parti qu'ils pouvaient tirer de cette découverte scientifique. Toute une industrie nouvelle surgit en l'espace de deux ou trois ans, à la tête de laquelle se plaça en France le célèbre photographe Lumière.

Tout d'abord les "vues animées" furent exclusivement consacrées à la reproduction de scènes panoramiques, de faits divers intéressants, dont les sujets étaient captés au gré des événements journaliers. La foule étonnée se plaisait à retrouver sur l'écran des physionomies connues, des incidents auxquels certains spectateurs avaient été mêlés, des revues militaires, des courses de chevaux, etc. Mais le public est avide de nouveautés, il lui faut du sensationnel, son goût s'émousse facilement et le grand talent de ceux qui font profession de l'amuser, consiste à trouver de l'inédit, donc on se fatigua vite des

tableaux primitifs, il fallut chercher "autre chose."

Des opérateurs furent expédiés aux quatre coins du monde et bientôt le "Continent Noir", de même que les "solitudes glacées du pôle", n'eurent plus de secrets pour les amateurs de Cinéma. Chasses aux fauves dans la jungle, mœurs et coutumes des peuplades sauvages, panoramas exotiques, industries spéciales, aux différents continents, ravirent d'extase les spectateurs qui pouvaient s'offrir en quelques heures un voyage autour du monde sans bouger de leurs fauteuils.

Toutefois pour aussi intéressantes que fussent ces vues, les "managers" se heurtèrent à un nouvel écueil. Les tableaux instructifs ne s'adressaient qu'à un petit nombre de spectateurs, à l'"élite", instruite, éduquée, possédant au point de vue science ou géographie, les éléments indispensables pour une compréhension facile, une assimilation complète, la masse ne s'intéressait que médiocrement à ces représentations dont la haute portée leur échappait. Il fallut trouver plus simple, en "donner, non seulement pour l'argent, mais pour tous les goûts", et ce fut

ainsi que prirent naissance les scénarios sentimentaux ou dramatiques devant lesquels se pâment d'admiration les âmes naïves ou frustrées de la grisette et de l'ouvrier.

Une fois lancé sur cette pente le cinéma fit des progrès de géant, ce fut une véritable industrie nouvelle qui surgit comme par enchantement. Il fallut s'outiller, découvrir des terrains propices à l'exécution des scènes à faire, s'entourer d'auteurs dramatiques, de régisseurs, de figurants et d'artistes. La difficulté apparut brusquement lorsque les acteurs refusèrent de se prêter aux exigences de certains directeurs, ils croyaient déchoir en s'abaissant à "tourner", devant l'objectif de l'appareil. On fut donc obligé de se rabattre sur de jeunes artistes dramatiques non encore parvenus à la notoriété et les cachets qu'on versait alors étaient relativement minces.

Puis la concurrence s'en mêla, quelques étoiles daignèrent aborder les planches du "cinéma", de "grandes vedettes" attirées par la nouveauté consentirent moyennant de sérieuses rétributions à "tourner", selon l'expression consacrée, puis ce fut la "vogue", la consécration d'un talent solidement établi, la réclame dans les quatre coins du monde, et les princes et princesses de la scène n'hésitèrent plus à laisser reproduire leurs jeux de scène sur l'écran populaire. Il est bon de dire que les "entrepreneurs" y mettent le prix et lorsqu'ils font appel au talent de Réjane ou de Le Bargy, ils savent ce que cela leur coûte.

Sarah Bernhardt, la grande tragédienne universellement connue, fut, dit-on, pendant longtemps une "irréductible". Malgré les propositions qui lui furent faites elle s'obstina à ne point vouloir mimer pour le "Cinéma", et ce ne fut qu'en

Amérique, au cours d'une tournée qu'elle se laissa séduire et consentit à jouer devant l'appareil son fameux drame: "La dame aux Camélias". Il est vrai que les conditions étaient honorables; la grande artiste toucha cent cinquante mille francs (\$30,000) pour la séance ce qui mettait le mètre de film à 125 francs (\$25).

Hâtons-nous de dire que c'est là un prix d'exception et que les artistes, même les plus renommés, sont loin de toucher des cachets semblables, cependant ils n'hési-



Une scène tragique.

teront pas à vous dire que c'est pour eux une source considérable de profits. Il est vrai que le métier n'est pas toujours agréable et qu'il réserve parfois de douloureuses surprises à ceux qui sont attachés d'une façon définitive à ces agences spéciales. Nous pourrions citer de nombreux exemples qui prouveraient que les répétitions cinématographiques sont parfois extrêmement dangereuses, et que bien des artistes ont déjà payé de leur vie le plaisir que nous éprouvons à nous trouver en face de l'écran.

Je me souviens avoir lu dans un journal allemand une histoire poignante qui ne

pourra qu'appuyer mon opinion. Un jeune homme qui exécutait aux environs de Berlin, devant un opérateur, des plongeurs sensationnels, présuma à ce point de ses forces, qu'après avoir fait prouesses sur prouesses pendant plus d'une heure, il voulut se surpasser et se jeter à l'eau après une suite de sauts périlleux particulièrement dangereux. On le vit exécuter une partie du programme qu'il s'était tracé, puis subitement tourner en l'air comme un tapis, tomber lourdement dans l'eau et ne plus reparaitre!

Or le même jour un accident presque identique se produisait aux environs de Paris. Un nageur devait sauter du haut d'un pont dans la Seine pour sauver une jeune fille qui se noyait. Nageant vers elle, on le vit se débattre. Sur la rive les spectateurs applaudissaient. L'opérateur continuait à tourner sa manivelle et criait à l'artiste "Gardez la position encore une seconde". Ce n'est que lorsqu'il disparut pour la troisième et dernière fois qu'on s'aperçut que ce n'était pas dans le programme.

Les accidents de ce genre sont beaucoup plus fréquents qu'on ne saurait le croire, et vous seriez certainement bien étonnés si on vous racontait que certaines "vues", au cours desquelles vous vous laissez aller à la plus joyeuse hilarité, ont été interrompues puis reprises, par suite de blessures graves de certains artistes, parfois même de leur mort tragique. Un opérateur me racontait un jour que sur le continent Africain, au cours d'une chasse aux fauves, un artiste prit tellement au sérieux son rôle de chasseur qu'il s'engagea seul dans le désert, se perdit et fut retrouvé par ses compagnons seulement deux jours après presque mort de faim.

Mais il paraît que le record de malheur est détenu par un artiste américain. Miss

Renée Gauntier qui abandonna l'art lyrique où pourtant elle remportait de très beaux succès, pour se consacrer exclusivement au Cinéma.

Dernièrement elle fut attaquée par des bédouins dans le Sahara et dut leur livrer un véritable combat avant de pouvoir s'échapper.

En Floride, elle fut presque engloutie par les sables mouvants. Dans une scène particulièrement mouvementée, intitulée :



Le tir au Cinéma.

"La femme espion", elle reçut un coup de pied de cheval qui mit ses jours en danger. Dans une scène militaire l'explosion d'un caisson la fit sauter en l'air et sa chute lui fit perdre connaissance. A la suite de tous ces avatars, Mlle Gauntier se devait à elle-même de risquer sa vie dans les flammes.

Un jour donc, la société pour laquelle elle travaillait, acheta une vieille ferme dans le dessein de l'incendier et de pren-

dre toutes les phases du sinistre. Pour corser la chose, l'artiste devait être enfermée dans un des bâtiments et être tirée de sa périlleuse position par des sauveteurs, qui, plaçant une échelle devant une fenêtre seraient venus la chercher et la faire évader par cette voie.

Mais l'incendie fit de rapides progrès et la jeune femme vit la mort de très près. Pour arriver jusqu'à elle on dut faire un trou dans le toit. Est-il besoin de dire que tous les acteurs de ce drame se souciaient fort peu du film. Cependant, l'opérateur continuait imperturbablement à tourner sa petite manivelle et jamais bande n'eut plus de succès que celle qu'il prit ce jour-là.

Dans les salles de "moving pictures", américaines, le public ressent une satisfaction énorme à suivre les péripéties dramatiques de la vie des cow-boys, les scènes de la prairie sont généralement merveilleusement mimées et les acteurs Indiens qui prennent part aux représentations étant de véritables indigènes, le spectacle est d'autant plus attrayant. Toutefois on ne se rend pas compte immédiatement de la somme colossale d'efforts et d'argent, représentée par la réalisation de ces vues d'un caractère spécial. C'est à Jersey-City, près de New-York, que la maison Pathé, une des plus importantes dans cette branche artistique, a situé ses établissements. C'est une véritable ville avec une agglomération de maisons, de salles de théâtre, de pistes pour les chevaux, d'écuries, de remises, et dotée de plus, d'un véritable territoire avec obstacles naturels, cours d'eaux, forêts, montagnes, en un mot tout ce qui peut servir à la réalisation d'un paysage réel. Ce sont dans les plaines immenses de cet établissement que se déroulent les folles chevauchées des coureurs de prairies, les

combats entre Indiens et Américains, la reconstitution des drames guerriers, en un mot toutes les scènes qui nécessitent un champ d'action très vaste et approprié aux circonstances.

Cavaliers, amazones, figurants sont généralement fort bien payés, mais les risques à courir sont sérieux et combien de malheureux ne sont-ils pas restés infirmes à la suite d'une chute de cheval malencontreuse, d'un accident d'automobile supposé, qui devenait réel? Il a fallu nécessairement pallier dans la mesure du possible à des dangers par trop fréquents et c'est alors que se sont développés les "trucs" multiples, à l'aide desquels on parvient à déterminer sans dangers l'illusion la plus complète.

Pour être ingénieux ils n'en sont pas moins bizarres, et il est fort possible que les frissons de terreur qui vous secouent parfois devant la toile, se changeraient en cascades de rire s'il vous était permis de pénétrer dans les coulisses du sanctuaire, et de vous rendre un compte exact des procédés employés.

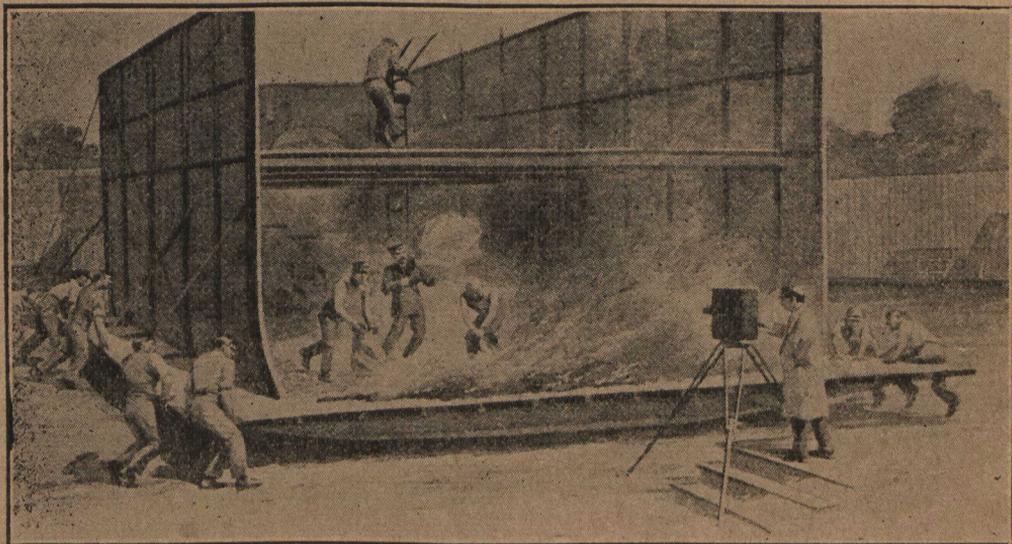
Voici par exemple l'histoire d'un monsieur distrait qui se rend à la gare en compagnie de sa femme. Madame prend place dans le convoi et attend avec impatience l'arrivée de son mari qui s'est arrêté en route. Le train siffle, la machine se met en marche, et monsieur ahuri se lance à la poursuite de sa femme qui, debout sur la plateforme, multiplie les gestes de détresse. C'est ici que commence la partie comique du film, l'acteur se met à courir ventre à terre le long de la voie, malgré ses efforts il perd du terrain, le train marche plus vite que lui, les arbres disparaissent à l'horizon, le panorama se déroule avec une vitesse vertigineuse, le malheureux voyageur essoufflé, tangué, titube et finalement roule au pied de l'ex-

press, sous lequel vous le voyez déjà aplati, broyé, pulvérisé.

Ne craignez rien, il n'y a aucun danger; autrefois oui, sans doute, la chose eût été périlleuse, aujourd'hui elle est anodine parce que... le train ne marche pas. C'est le truc, le fameux truc, l'artiste court à toute vitesse sur un plancher qui se dérobe sous ses pieds et détermine ainsi à vos yeux l'illusion d'une course marathonesque, de plus, derrière le wagon,

viendra en maître et vous resterez stupéfait, émerveillé du résultat obtenu.

Je suppose que la scène représente un incendie se déclarant dans la chambre de chauffe, la susdite chambre sera représentée par une caisse énorme à deux étages, montée sur un plancher à bascule dans le genre de nos chaises berceuses. Le premier étage représentant l'endroit du sinistre, sera décoré comme il convient, et le brasier y sera allumé selon les règles.



Un incendie dans un navire.

une projection spéciale fait défiler en sens inverse de la direction prise par le coureur, un panorama doué d'une vitesse arrière, égale à celle que devrait avoir le train en marche, et le tour est joué, l'illusion complète!

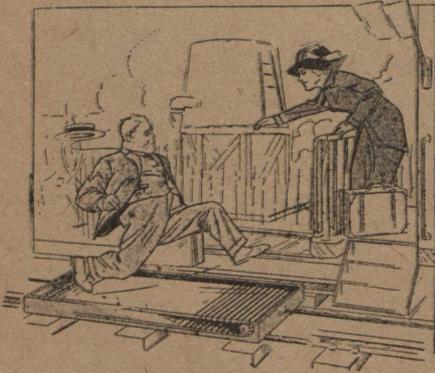
S'agit-il d'un sinistre en mer, un incendie dans un paquebot par exemple, la chose paraîtra extrêmement difficile à représenter surtout si on veut que l'illusion soit absolue ce qui est indispensable. Déterminez-vous, là encore le truquage inter-

Naturellement, les marins actionneront des pompes, dont l'eau sera fournie par un figurant qui déversera des seaux d'eau dans un tube placé au second étage, le tangage et le roulis seront figurés par une équipe chargée de faire osciller la caisse sur son plancher instable, et le tour sera joué. Toujours le truc. La même caisse pourra d'ailleurs simuler le pont, grâce à un étage spécial pouvant s'adapter à la hauteur convenable, le matériel y sera transporté, pendant que sur une toi-

le étendue derrière le navire improvisé, une projection cinématographique représentera la mer en furie. Le tout cinématographié à nouveau, produira un effet saisissant.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini car on invente tous les jours des procédés nouveaux, mais j'estime inutiles ces descriptions; les deux gravures que nous reproduisons au cours de cet article permettront à nos lecteurs de se rendre compte d'une façon à peu près exacte des moyens employés.

Je ne voudrais cependant pas terminer



Courant après le train.

cette causerie, trop brève à mon gré, sans dire un mot d'une application toute nouvelle du Cinéma, qui a profondément bouleversé le monde sportif en tant que tireurs et chasseurs, je veux parler du "tir sur vues animées".

L'idéal du chasseur, on le sait, est de s'entretenir la main sur des buts mobiles se rapprochant le plus possible de la réalité. Tout le monde ne peut se payer un tir aux pigeons, et puis même le pourrait-on, qu'à certaines époques de l'année il serait impossible de se livrer à ce sport attirant. D'un autre côté ce n'est pas très varié, des pigeons, toujours des

pigeons! on s'en lasse, surtout les "nem-roads" genre Roosevelt, pour lesquels le véritable gibier se compose d'antilopes, de buffles, d'éléphants, de tigres ou d'hippopotames. On ne peut pourtant pas aller canarder les malheureux encagés des jardins zoologiques, en les lâchant en liberté sur les boulevards? Que faire. Ces enragés chasseurs s'étaient rabattus sur des animaux figurés, en plâtre ou en bois, que des marqueurs faisaient manœuvrer d'une façon fantaisiste dans des tranchées "ad hoc". Au début ce fut charmant, mais les chasseurs se fatiguèrent, outre que les animaux inertes ne présentaient que des cibles monotones, la vitesse avec laquelle on les faisait passer sous les yeux du tireur n'était pas calculée par rapport à leurs allures particulières, il n'y avait pas d'imprévu dans les mouvements. Ce tir ressemblait par trop à celui des baraques de la foire, dans lesquelles s'exhibent les pipes en plâtre ou les cochons en porcelaine, il fallait trouver mieux. Le Cinéma vient de permettre la réalisation de ce rêve dans toute son amplitude. Aujourd'hui, après votre dîner, vous pourrez chasser le tigre, le lion, l'éléphant ou la gazelle, à votre choix, vous tirerez l'animal au posé, au galop, à l'affût comme vous l'entendrez, et vous aurez au moins la satisfaction de lancer votre coup de fusil sur un animal en liberté, vivant dans son cadre propre, et qui s'il n'est pas vivant, vous fournira tout au moins le maximum d'illusion.

Ce stand nouveau genre n'est autre, on le comprend, qu'un cinématographe fonctionnant dans un couloir assez long, à l'extrémité duquel se trouve une barrière isolant les tireurs. L'image des animaux se présente sur un écran en papier, derrière lequel se trouvent de sérieuses plaques de blindage. Lorsque le gibier se

présente et que le chasseur tire, un mécanisme très ingénieux arrête pendant une seconde la marche du film, et le tireur peut se rendre un compte exact de l'endroit où sa balle a frappé.

S'agit-il, par exemple, d'un phoque bondissant à l'eau du haut d'un rocher, d'un lion lancé au galop, ou d'une antilope franchissant un obstacle, le tireur choisit l'instant propice et lâche son coup de feu; immédiatement le sujet s'arrête dans la position occupée pendant le tir et il est facile de se rendre compte du résultat obtenu. La marche du mécanisme est basée sur le système de signaux des trains. Un téléphone récepteur est placé au-dessus de la ligne de tir, lorsque le coup est parti le bruit agit sur cet instrument qui détermine l'arrêt au moyen d'un ressort raccordé à l'appareil projecteur. Pour éviter l'échauffement du film pen-

dant sa courte station, un appareil ingénieux projette de l'air frais sur la bande de celluloid. Après un arrêt d'une seconde l'appareil se remet automatiquement en marche et le chasseur peut reprendre son tir interrompu.

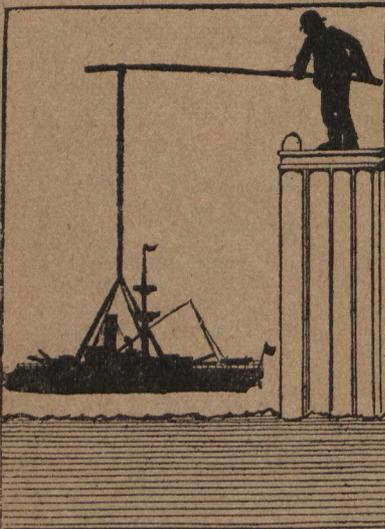
N'est-ce pas une merveilleuse invention que celle-là, qui permet à l'amateur de ressentir l'impression exacte d'un affût à la grosse bête, sans courir le risque du plus petit danger. Ce stand nouveau genre a fait fureur à Berlin et à New-York et son succès l'a fait consacrer d'utilité publique, en le faisant adopter par le "British War Office".

C'est le premier pas du Cinéma dans le genre sérieux, il n'est encore qu'à sa genèse, soyons donc assuré qu'il n'a pas dit son dernier mot et qu'il nous réserve bien des surprises.



# La Merveilleuse Energie de l'Homme

“C'est curieux comme je me sens mou aujourd'hui!”, est une phrase qui a frappé les oreilles de toute personne fréquentant un bureau, une maison de commerce ou un atelier, et ce qu'il y a de plus drôle c'est que ceux qui poussent cette exclamation, sont convaincus de leur nonchalance, se croient incapables de tout effort sérieux, et ne soupçonnent pas un seul instant la somme colossale d'énergie dissimulée sous leur factice veulerie.



La science nous apprend que l'homme est un des plus puissants leviers qui existent, en tenant compte bien entendu de sa taille et de ses proportions. Son énergie déterminée en calories est égale à 2,500 pour une journée. Or une calorie peut se définir par un degré de chaleur et il est admis que si l'on se place au point de vue du thermomètre Farenheit, la somme de

chaleur nécessaire pour soulever un kilogramme, soit en température un degré centigrade.

Transcrite en Farenheit de nouveau, cette calorie est le produit de chaleur nécessaire pour soulever quatre pintes d'eau, ou deux quarts, soit quatre degrés en température Farenheit. Il est bon d'ajouter que la calorie est quatre fois aussi puissante en énergie qu'une unité thermométrique.

Rien que pour maintenir la chaleur nécessaire du corps et supporter ses dépenses diverses, la dépense journalière d'un homme est de 10,000 unités thermométriques. Cette force d'énergie suffirait à soulever une tonne d'eau, soit 5 degrés en thermomètre, ou encore d'élever la température d'un homme pesant 125 livres de 72 à 115 degrés.

L'énergie rationnelle d'un homme, convertie journellement en travail mécanique, suffirait à soulever 3,800 tonnes à un pied de hauteur. Cette même somme d'énergie pourrait être employée par un homme pesant 125 livres, à couvrir une distance de 190 milles à une vitesse de 3 milles à l'heure, ou encore à permettre au même homme de parcourir en bicyclette 510 milles de plus, soit 700 milles.

On doit cependant se rendre compte que seulement une légère partie de cette somme énorme d'énergie qui est introduite dans le corps de l'homme par la nourriture consommée, est assimilée dans le corps, consommée et ensuite évacuée, pour maintenir la chaleur animale.



## Un Joli Petit Tour De Société

### Comment tout le monde peut devenir ventriloque

Il est fort probable que nombre de mes jeunes lecteurs de la "Revue Populaire" se sont à maintes reprises extasiés devant les prouesses de certains ventriloques. Combien d'entre eux secoués par le rire au sortir d'une de ces représentations, ont regretté de ne pouvoir posséder cette "dualité" dans la voix qui leur aurait permis de faire passer à leurs amis quelques minutes réjouissantes. L'image du mannequin grossièrement accommodé, répondant d'une voix de "basse profonde" aux questions de son manager, n'a pas manqué de hanter pendant longtemps leur jeune imagination. Qu'ils se consolent, je me propose de leur fournir aujourd'hui le moyen de "s'esbaudir", et d'amuser leurs camarades, en leur donnant une séance de ventriloquie qui ne le cédera en rien à celle des professionnels.

Dans le jeu comme dans toutes choses, il est bon de ne pas se heurter de front aux difficultés parfois insurmontables, il s'agit de savoir les tourner agréablement, et si le fond manque, du moins pouvoir présenter la forme d'une façon tellement séduisante qu'elle puisse donner l'illusion de la réalité.

D'abord, qu'est-ce que la ventriloquie ? On a donné ce nom à une manière singulière de parler, dans laquelle la voix semble sortir de l'estomac ou du ventre et paraît même s'articuler dans ces cavités. Beaucoup de gens croient encore que ceux-là parlent réellement du ventre, qui imitent différentes voix dont le son sem-



ble dans quelques circonstances venir d'une distance plus ou moins éloignée. Tout l'art du ventriloque ne consiste qu'à savoir modifier la voix naturelle afin d'en obtenir des variations dans le ton et dans les inflexions. La plupart du temps les soi-disant ventriloques produisent leur voix

au moment de l'expiration et c'est en graduant la sortie de l'air, en donnant à la voix un son étouffé et en conservant une immobilité de lèvres aussi complète que possible qu'ils font illusion.



La ventriloquie est chose fort ancienne. Les plus vieux auteurs en parlent, et les médecins de tous les temps la citent avec de nombreux faits et mille anecdotes curieuses. Parmi les ventriloques célèbres, on cite Louis Brabant, valet de chambre de François Ier, un bouffon nommé Constantin dont parle Etienne Pasquier dans ses "recherches sur la France", un certain Fanning, surnommé le marmotteur du Roi qui s'exhibait à Oxford en 1643, et plus tard, "l'homme à la poupée", du café des aveugles à Paris, dont la renommée fut universelle et qui suscita un grand nombre de contrefacteurs.

Cette définition, pour être un peu longue, n'en prouvera que mieux qu'il est fort difficile de s'improviser ventriloque et qu'un long entraînement préalable est absolument indispensable. Mon moyen a cela de bon qu'il supprime les études préliminaires et permet de faire immédiatement impression sur le public. Pour le mettre à exécution il est nécessaire de posséder deux vêtements exactement sem-

blables, deux masques, deux paires de gants en coton blanc, deux paires de chaussures absolument identiques. Celui qui servira au mannequin pourra être coupé à hauteur de la taille, comme il est indiqué à la figure 6.

Mais les deux costumes ne sont que des accessoires, il importe d'avoir pour compère un petit garçon malin et intelligent (fig. 1) qui puisse endosser un des vêtements, et jouer parfaitement son rôle (fig. 2, 3, 4, 5.). Nous donnerons comme exemple celui qui est costumé en Santa Claus, (fig. 7.)

Il importe que les vêtements soient beaucoup trop grands pour le jeune homme, et qu'il ait la tête couverte d'un voile blanc sur lequel on adoptera le masque. Les pieds seront chaussés de souliers beaucoup trop longs, de même que ses mains devront disparaître dans des gants de coton blanc qui dépasseront de beaucoup les doigts. Une fois qu'il est complètement équipé, le jeune compère est dissimulé



dans les coulisses, jusqu'au moment précis où son intervention sera jugée nécessaire.

Le second vêtement sera utilisé pour le mannequin dont le ventre sera formé d'une botte de paille. La tête sera faite

avec des chiffons sur lesquels sera placé petit garçon. Il importe pour que le tour réussisse que le mannequin représente le masque identique à celui que porte le dans ses moindres détails le costume porté par le jeune compère.



Lorsque tout est bien préparé, le jeune homme qui doit jouer le rôle de ventriloque paraîtra tout à coup sur la scène et après un grand salut commencera son boniment : “Mesdames et Messieurs.— Permettez-moi de me présenter à vous comme un des plus forts, et des plus célèbres professeurs de ventriloquie du monde entier. Je puis affirmer que personne ne peut égaler mon talent car je possède depuis ma naissance cette faculté merveilleuse.

“Ma mère m’a souvent raconté qu’à peine âgé de quelques heures, je mettais déjà en émoi toute la maison dans laquelle j’habitais, car dès que je me mettais à crier toutes les mamans se précipitaient dans leurs appartements croyant entendre la voix de leurs bébés. À mesure que je grandissais cette incroyable faculté se développait à un tel point, que tout le monde insista pour que je me produise en public.

“Je me suis présenté devant toutes les têtes couronnées d’Europe, devant l’empereur d’Allemagne, le roi d’Angleterre, le

Sultan de Turquie et le Schah de Perse, j’ai vu le czar de Russie et S. M. nègre le roi du Dahomey, le Président de la République Française et celui des États-Unis. Partout j’ai recueilli les éloges les plus flatteurs. Chacun de ces Souverains m’a offert une fortune si je voulais lui apprendre à changer sa voix d’une façon semblable à la mienne. Aucune promesse n’a pu me décider à vendre un secret qui est toute ma gloire.

“Mon superbe mannequin anatomique que je me suis plu à exhiber devant toutes les têtes couronnées, n’a malheureusement pas eu de chance. Dès son arrivée ici, il a été saisi par les agents d’émigration et renvoyé en Europe comme “citoyen indésirable”, j’ai donc été obligé d’en fabriquer moi-même un autre que je vais vous présenter.

Le bonimenteur se tourne alors vers les coulisses en criant : “Apportez-moi Ephraïm, s.v.p.” Deux aides apparaissent, transportant le véritable mannequin,



mais en s’arrangeant pour que l’habit coupé par la moitié se disjoigne et que la paille traîne par terre (fig. 6). Le professeur prend un air indigné, lève les bras et se précipite sur les aides qui restent hé-

bétés. “Voyons c’est ridicule ce que vous faites là, vous ne prenez pas le plus petit soin de mes affaires, remportez ce mannequin et tâchez de l’arranger rapidement, puis vous me le rapporterez.

Pendant que le mannequin disparaît, le professeur s’adresse aux spectateurs et s’excuse de cette maladresse qui retarde la représentation puis au bout d’un moment il demande : “Eh bien ! est-ce prêt ?”

Dans la coulisse on répond : “Voilà, voilà”, et les deux aides reparaissent transportant cette fois leur camarade préalablement costumé. On le conduit jusqu’à une chaise où il est assis, mais il semble perdre l’équilibre et le professeur doit rapidement le remettre d’aplomb.

Si le jeune garçon sait remplir son rôle, il donnera aux spectateurs l’illusion d’un mannequin réel (fig. 5) et à ce moment commencera la véritable séance.

—Allo ! Ephraïm, questionnera le professeur.

—La barbe ! répondra le compère, la traversée m’a fatigué, je ne veux pas travailler aujourd’hui.

—Allons, Ephraïm, un peu de courage.

—Zut ! j’en ai assez, etc., etc...

Il est évident qu’il sera difficile d’approcher d’une imitation aussi parfaite, et les assistants se retireront enthousiasmés et considéreront leur jeune ami comme un véritable petit prodige.

A. RIOU.

## AU JARDIN

—§—

Ses cheveux formant sa coiffure lumineuse,  
 Elle se promenait, la belle matineuse,  
 Dans le petit jardin planté de grands rosiers,  
 Vous la trouviez si belle, oiseaux, que vous n’osiez  
 Voyant qu’elle rêvait, troubler sa rêverie  
 Même de votre voix amoureuse et fleurie.  
 Elle portait, la fée, une baguette en main  
 Nonchalante, parmi les herbes du chemin  
 Traînant les plis brumeux de sa robe légère,  
 On eût dit, sous le ciel très tendre, une bergère  
 Dans un pays tout bleu, tout rose, tout riant,  
 Où la brise rimait des vers de Florian.  
 Quoi ! c’est bien elle ? Où donc est son regard farouche  
 Et le rire qui mord les deux coins de sa bouche ?  
 Je ne reconnaissais rien d’elle en cet instant.  
 Mais tout à coup, parmi les rosiers s’arrêtant,  
 Du bout de sa baguette ainsi que des rebelles,  
 Elle décapita les roses les plus belles,  
 M’en offrit une, la plus rouge, en rougissant,  
 Et sourit de m’y voir mettre les doigts en sang !  
 Et, comme j’effeuillais la fleur dans sa poitrine,  
 Ses yeux aigus m’entraient au coeur comme une épine.

JEAN RICHEPIN,  
 de l’Académie française.



## Retrouvera-t-on les Fastueux Trésors qui Dorment Depuis des Siècles au Fond du Guatavita ?

**U**NE société anglaise, la "Contractors Limited", a obtenu du gouvernement de Colombie l'autorisation de dessécher l'ancien lac sacré de Guatavita et de fouiller la boue du fond pour retrouver les incalculables richesses qui doivent y être enfouies.

Ce lac est situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, non loin de Bogota, la capitale de la Colombie. A 6 kilomètres du lac se trouvent les restes de l'ancienne ville de Guatavita, habitée autrefois par les Chichas. Les Chichas avaient cinq lacs sacrés dans la région, mais celui de Guatavita était le plus saint de tous. Deux fois environ par an, au moment de la moisson et en quelque autre occasion, de grandes fêtes religieuses étaient organisées. La peuplade entière marchait en procession solennelle jusqu'au bord du lac. La cérémonie s'ouvrait par des courses à pied; les coureurs devaient visiter les cinq lacs tour à tour et le gagnant était celui qui arrivait premier au lac Guatavita. Il était comblé d'honneurs et autorisé à manger de la viande, privilège qui n'était accordé à personne. Il arrivait fréquemment que les coureurs tombaient

morts de fatigue sur la route. Ils étaient alors considérés comme des saints et enterrés en grande pompe à l'endroit même où ils étaient tombés.

Puis venait la cérémonie religieuse. Un silence profond régnait parmi la foule et, soudain, le silence était rompu par une puissante clameur; sur une éminence voisine apparaissait un homme couvert de poussière d'or. C'était le cacique ou grand prêtre, recouvert d'un enduit de terre glaise sur lequel on semait en quantité des poussières d'or. Majestueusement, il descendait la colline, s'arrêtant de temps à autre pour prier. Sur les bords du lac, une barque était amarrée; cette barque, construite en bois léger, était richement sculptée et ornée. Le cacique descendait seul dans cette embarcation. Deux grands morceaux d'or et d'émeraudes étaient entassés à ses pieds. Des feux de joie étaient allumés tout autour du lac et entretenus jusqu'à ce que la fumée fût assez dense pour "obscurcir le soleil". Huit rameurs faisaient avancer, au son d'une rude musique et des clameurs d'enthousiasme, l'embarcation sur laquelle se dressait "l'homme d'or".

Restait à déterminer le centre du lac: quatre temples occupaient, l'un en face de l'autre, les bords du lac; une corde de soie était tendue entre les temples qui se faisaient face de chaque côté. L'intersection des deux cordes marquait donc le centre du lac. Devant chaque temple, aux quatre extrémités des cordes, des prêtres prenaient placé sur des barques et déployaient des bannières avec des emblèmes sacrés. Alors, la foule cessait ses acclamations et, comme un seul homme, tournait le dos au lac. Regarder les rites qui allaient suivre eût été un sacrilège.

se livrait à certaines incantations avant de jeter dans les eaux les monceaux d'or et de pierres placés sur la barque.

Les rites sacrés accomplis, la foule se livrait pendant des semaines à des réjouissances de toutes sortes: danses, libations, etc... Ces cérémonies s'accomplirent pendant des siècles, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

—Puisque vous voulez de l'or, pourquoi ne fouillez-vous pas le lac Guatavita? demanda un jour un Indien à un capitaine espagnol.

Depuis lors, les Espagnols entreprirent



Les prêtres levaient les mains au ciel tandis que le grand cacique se plongeait dans les eaux, dont la surface était immédiatement recouverte de paillettes d'or. Alors, tandis qu'il se lavait dans le lac sacré, tous les assistants jetaient par-dessus leurs épaules or et pierres, bijoux et poteries.

Ces offrandes n'étaient pas adressées à leur dieu, mais plutôt à un terrible serpent qui habitait, disait-on, le fond du lac et avait le pouvoir de détruire leurs moissons par des ouragans. Aussitôt débarrassé de sa poussière d'or, le cacique

à plusieurs reprises la recherche des fameux trésors; ils recueillirent quantité d'objets précieux, mais ne purent pousser l'opération à fond, car ils ne possédaient pas l'outillage moderne nécessaire.

On raconte qu'avant eux les Indiens, dont les croyances se sont bien modifiées, essayèrent de récupérer les richesses enfouies dans le lac par leurs ancêtres. Mais l'un d'eux, plus brave que les autres, ayant entrepris seul une expédition nocturne, eut à combattre un grand serpent et ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté. Légende ou coïncidence?...

On ne sait, mais personne ne tenta de l'imiter.

La nouvelle société anglaise à laquelle le droit de fouiller le lac a été accordé a pu, elle, arriver déjà à de sérieux résultats. Le lac a été mis à sec. Un tunnel a été creusé à travers la colline, la plaine et le lac. Celui-ci se trouve placé dans une dépression en forme de cuvette qui est certainement le cratère d'un volcan éteint. Une écluse retient les eaux et un barrage arrête les pierres précieuses. Les parcelles d'or sont retenues par du mercure.

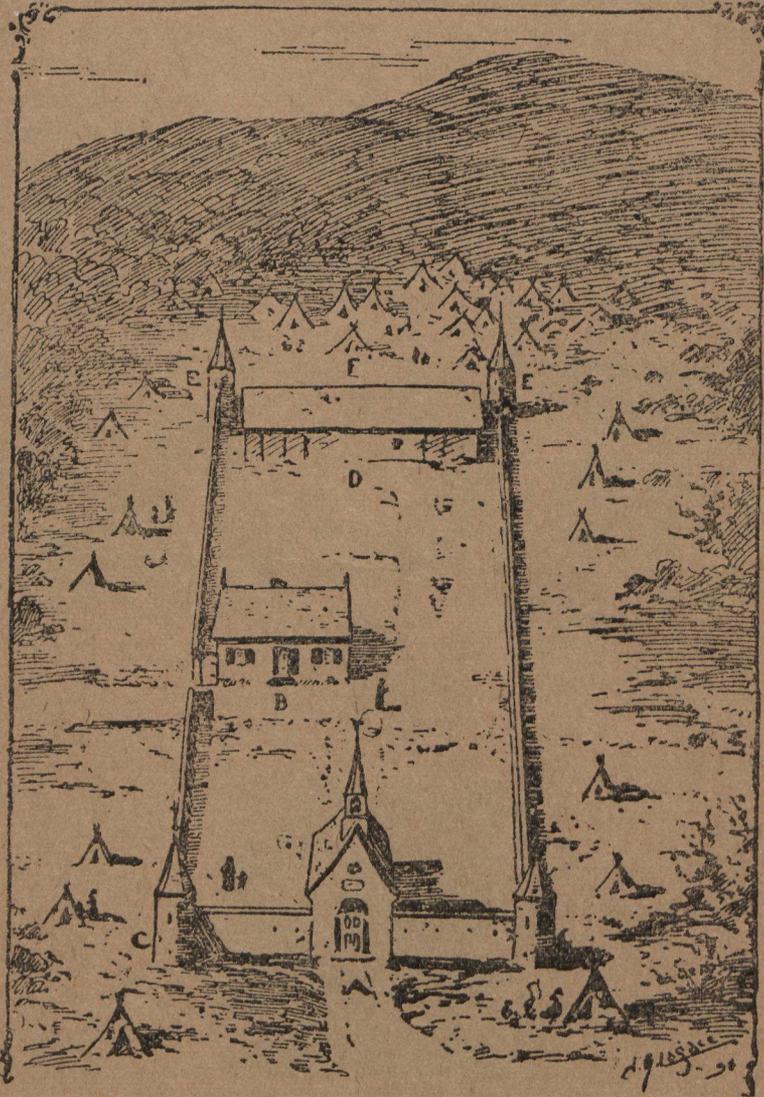
Des ornements d'or ont été retrouvés, ainsi que quantité d'émeraudes; on n'a pu cependant jusqu'à présent retrouver le vrai fond "pavé d'or" du lac. Il est en effet entièrement recouvert de sable, de terre et de pierres qui, en raison de la conformation du lac, ne peuvent être entraînés par les eaux. On a creusé jusqu'à une dizaine de mètres; il semble nécessaire de

sonder encore jusqu'à concurrence de vingt à trente mètres supplémentaires.

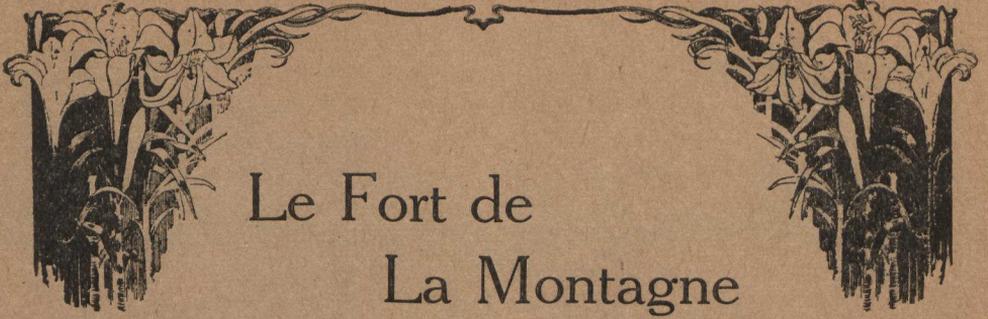
On ne peut mettre en doute l'idée que le fond du lac est réellement pavé de pierres d'or et de vases précieux, mais à quelle profondeur reposent tous ces trésors? Ceci est difficile à calculer. L'ingénieur en chef des travaux a estimé la valeur de l'or et des pierres encore enfouis à plus de 1,000 millions.

Parmi les objets déjà recueillis, citons un magnifique bouclier d'or pur. Sa forme est celle d'une peau de léopard étendue à plat, mais sans tête ni queue. Au centre est attachée une tête de guerrier en or. Des anneaux de nez et d'oreilles, des bracelets, des potiches d'or pur ont été également retrouvés ainsi que de magnifiques émeraudes dont certaines ont été estimées sur le marché de Londres jusqu'à \$1,800. Mais quelles surprises réserve le vrai fond du lac?...





Le fort de la Montagne



## Le Fort de La Montagne

**L**E fort de la Montagne, que représente notre gravure, fut construit, à Notre-Dame-des-Neiges dans le but de trafiquer avec les Indiens qui avaient alors l'habitude de débarquer dans l'île à Bord-à-Plouffe.

A cette époque, Montréal était encore une ville fortifiée. On venait seulement de se décider à percer des voies de communication allant de la côte St-Antoine à Lachine, de la côte St-François à la Longue-Pointe, puis le chemin de la Côte St-Michel, le chemin de la Rivière des Prairies et, de la Rivière des Prairies, le chemin allant au fort de Notre-Dame-des-Neiges.

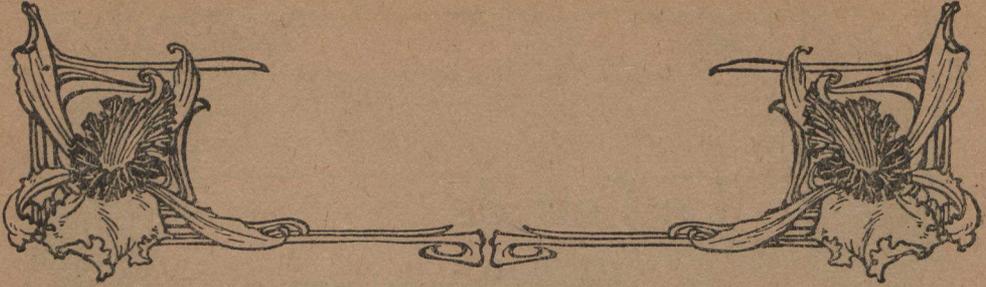
Le fort comprenait une chapelle, la résidence des missionnaires, le quartier général des soldats, un village indien et des bastions.

Encouragés qu'ils étaient par l'assurance d'être protégés en cas de danger,

des colons quittèrent Montréal et vinrent s'établir autour du fort. La colonie commençait à prendre une certaine extension, mais, cependant, on ne s'éloignait pas des lieux fortifiés: l'Indien n'était pas entièrement soumis et la religion chrétienne n'était pas encore parvenue, malgré le zèle, le dévouement, l'abnégation de ses missionnaires, à lui faire aimer comme des frères d'autres hommes qui n'étaient pas de sa race.

Quand nous jetons les yeux sur ces gravures qui nous représentent un passé déjà lointain et quand, par la pensée, nous essayons de revivre un peu leur vie à eux, les premiers colons, nous ne pouvons manquer de la trouver à la fois simple, rude et noble et nous nous demandons si nous aurions, tels que nous sommes, pu en supporter tout le poids: quelle différence avec la vie de nos jours!





## Les Mesures Anglaises

### LEUR HISTORIQUE

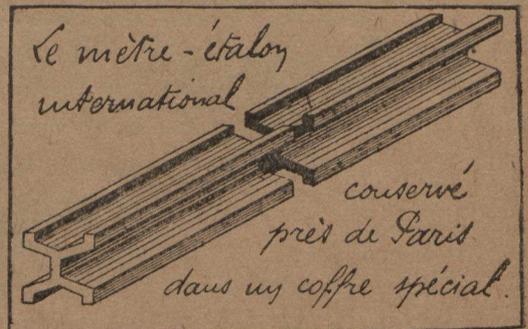
**P**EU de personnes, sans doute, connaissent l'origine des mesures anglaises, et beaucoup les croient peut-être arbitraires. Cependant, ce n'est pas sans des tâtonnements qui ont duré des siècles que l'on s'est décidé à les fixer telles qu'elles sont aujourd'hui.

Le pied a été, comme mesure, en usage chez bon nombre de nations, ce qui porte à croire qu'on lui avait donné la longueur du pied humain. Le pied grec, par exemple, était supposé être de la longueur du pied d'Hercule; il était légèrement plus long que le pied anglais. Le pied des Macédoniens représentait quatorze de nos pouces; le pied des Genevois, au moyen-âge en représentait dix-neuf et un cinquième et, enfin, il a existé une mesure d'un pied dont la longueur, représentée aussi en pouces anglais, était de plus de 23 pouces (quel pied!) Par contre, en Sicile, le pied n'avait que 8, pouces  $\frac{3}{4}$ .

Il y a quelques siècles, les Allemands décidèrent d'obtenir une unité de mesure en prenant la moyenné de la longueur d'un certain nombre de pieds. A cet effet,

un dimanche, des géomètres se rendirent à une église et, se saisissant des seize premiers hommes qui sortirent, les obligèrent à placer leur pied gauche en une ligne dont on mesura la longueur. Après quoi, il ne resta plus, pour obtenir la moyenne, qu'à opérer une division très simple.

Evidemment, le pied ainsi obtenu aurait pu varier passablement, s'il eût fallu, pour une raison quelconque, recommencer la même opération avec d'autres personnes. Mais la façon de déterminer la longueur du pouce, tel qu'ordonné par une loi passée en 1324, sous le règne d'E-



douard II, est encore plus étrange et plus incertaine. Par cette loi, le pouce devait être déterminé en mettant bout à bout trois grains d'orge ronds et secs. Comme, à l'époque, on se souciait peu de conserver une mesure-étalon, on comprend que les variations devaient être fréquentes.

1588 et avait une longueur (mesure actuelle) de 35 pouces 924/1000.

Une nouvelle mesure-étalon fut faite en 1588 et fut utilisée jusqu'en 1826. Elle a été conservée et justifie pleinement l'appréciation qu'un inspecteur en avait donnée en 1742: "Un tisonnier ordinaire, ta-



Henri Ier déterminant la longueur de la verge.

La verge anglaise fut inaugurée par Henri Ier, au douzième siècle. Ce roi ne trouva rien de mieux qu' de prendre, pour unité, la distance existant entre son nez et le bout de son pouce.

Ce n'est qu'au quinzième siècle, sous le règne de Henri VII que l'on élaborâ une mesure-étalon; elle fut en usage jusqu'en

raudé de chaque bout, ferait aussi bien l'affaire. Après avoir été brisée, la mesure a été si maladroitement réparée qu'on peut la faire jouer à peu près comme des pincettes." Et pourtant, malgré tout, cette mesure-étalon fut conservée, comme nous l'avons dit, jusqu'en 1826, pour la bonne raison qu'on ne s'entendait pas sur

le choix d'une nouvelle.

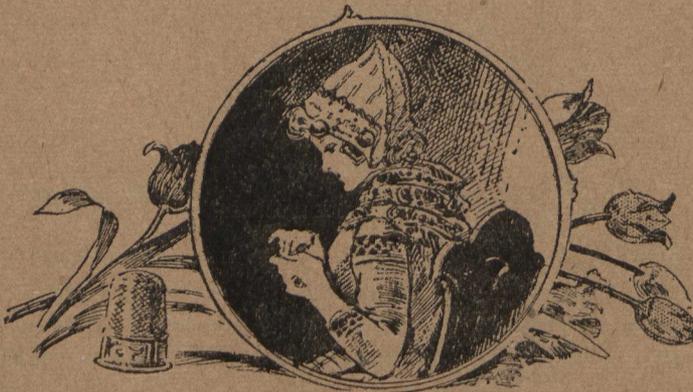
Au dix-huitième siècle, on commençait à se rendre compte que la distance comprise entre le nez et le bout du pouce d'un roi était trop variable pour que l'on pût la considérer comme mesure-étalon. On décida de se fier au pendule. Le Parlement confia les soins de l'opération à John Bird, en 1760. Le balancement du pendule, pour la durée d'une seconde donna (mesure actuelle) 36 pouces et deux cent-millièmes de pouce. Cette mesure ne fut adoptée, toutefois, qu'à partir du 1er janvier 1826 comme mesure légale.

Mais on avait oublié qu'il est difficile de fabriquer une mesure-étalon qui ne soit pas sujette à variations et que, en plus, cette mesure une fois obtenue, il fallait en prendre grand soin. Lors du grand feu de Londres, en 1834, la mesure-étalon fut endommagée au point d'être totalement inutilisable. Mieux que cela, elle disparut et ne fut retrouvée qu'en 1891. Comme on n'en possédait pas de doubles, l'Angleterre se trouvait sans une mesure sur la lon-

gueur de laquelle on put se fier avec absolue certitude.

On se résolut à refaire l'opération du pendule d'après les données de Bird, mais les résultats varièrent, et ce n'est qu'en 1855 que le Parlement anglais se décida à adopter la mesure actuelle. On fit plusieurs mesures-étalons que l'on déposa en divers endroits. Ces mesures-étalons sont en bronze, longues d'environ 38 pouces et ont un pouce d'épaisseur et de largeur. A chacune des extrémités de la barre un trou a été percé que l'on a rempli d'or. Sur chacune des plaques d'or ainsi constituées un trait très fin a été tracé, et la distance entre les deux traits, lorsque la barre est à une température de 62 degrés Fahrenheit donne l'exacte longueur de la verge anglaise.

Comparée au mètre, la verge en est les 3600|3937. Comme on le sait, il y a trois pieds dans une verge, douze pouces dans un pied. Un mille contient 1760 verges ou 5280 pieds.





## L'Insecte Musicien

**C'**EST tout a fait à tort que l'on dit que certains insectes chantent, alors que, en vérité, ce sont des musiciens. Les sons émis par les insectes le sont, en effet, non pas à l'aide de l'air ayant servi à la respiration et du larynx, mais par le frottement l'un contre l'autre de parties dures et ordinairement rugueuses.

L'instrument de musique le plus simple est celui des criquets, que nous classerons parmi les violonistes. Il est composé des ailes antérieures, lesquelles constituent le violon proprement dit, et d'une des pattes faisant les fonctions d'archet. Cet archet ne vient pas frotter sur une place quelconque de l'aile, mais sur un endroit membraneux et élastique qui est la chanterelle. Cette chanterelle elle-même est rehaussée d'une forte nervure et, de chaque côté, par de plus fines, ce qui forme un ensemble rugueux. L'archet est également pourvu de nervures; en outre, il présente une sorte de gouttière striée comme une lime. Plus cet archet frotte vigoureusement et rapidement sur la chanterelle, plus le son est fort.

«Chez le criquet d'Europe, le son est d'abord croissant en intensité, puis décroissant, et remarquable par son timbre métallique. On peut saisir, dans beaucoup d'espèces, des rythmes assez nets pour qu'ils aient été notés en musique, aussi

bien sur des espèces d'Europe que sur celles d'Amérique. Les criquets musiciens montent sur les tiges des graminées, sur les feuilles des bas buissons, et font constamment retentir l'air d'une chanson aiguë et monotone, composée de couplets sans nombre, de huit à dix secondes de durée, séparés par une pause de deux ou trois secondes. Lorsqu'ils ont ainsi chanté pendant un certain temps, s'ils ne voient



**Les porte-selles.**— Monsieur et Madame sont musiciens, mais ils "jouent" si mal qu'ils n'ont pu trouver d'engagement pour la saison et en sont réduits à errer mélancoliquement.

venir vers eux aucune femelle, ils s'envolent, et vont se poser sur une autre tige, où ils recommencent leur stridulation. S'ils sont avertis de l'approche ou du voisinage d'une femelle, ils redoublent d'ardeur tant qu'elle est au loin; mais lors-

qu'elle est voisine, ils changent la note en baissant le ton, adoucissent leurs accents d'appel, et ne font plus entendre qu'une stridulation douce et tendre, le chant d'amour." (M. Girard.)

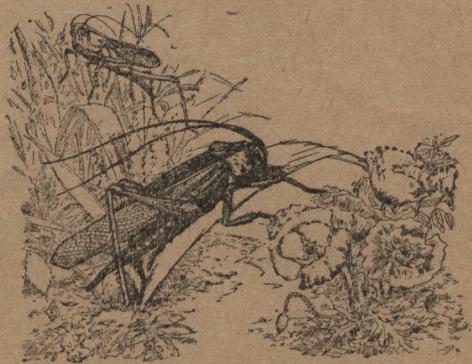
Des violonistes, nous passerons aux joueurs de tambour de basque, dont la sauterelle est un des représentants. Ici, le son est produit par le frottement de deux ailes antérieures, l'une portant une membrane faisant l'effet de la peau d'un tambour et que, à cause de son aspect brillant, on nomme le miroir, et l'autre possédant une sorte de bourrelet, quelque chose comme une crémaillère, où l'on compte environ quatre-vingts dents triangulaires, bien égales, en matière dure, inusable, d'un brun marron foncé. Le bourrelet ne vient pas frapper le miroir, mais le fait résonner en faisant vibrer l'aile qui le possède.

Chez le porte-selle, le son est plus intense que chez la sauterelle ordinaire, mais est, par contre, quelque peu plaintif. Le mâle et la femelle sont musiciens.

Le grillon a quatre membranes vibrantes: deux sur chaque aile antérieure. Celles placées sur la même aile que le bourrelet frictionneur sont ébranlées par la trépidation même de ce bourrelet. On comprend que, en raison de ses quatre tambours, le grillon soit capable d'émettre des sons plus puissants que n'en peuvent émettre les sauterelles; aussi, par les temps calmes, l'entend-on à plusieurs centaines de pas. Il lui est également possible d'émettre, à volonté, des sons éclatants ou étouffés. On a cru qu'il était même capable de pratiquer la ventriloquie, car lorsque l'on s'approche d'un endroit où l'on croit entendre un grillon, le son s'arrête et reprend ailleurs. La raison en est que, les grillons ayant l'habitude de chanter à l'unisson, dès qu'on est près de l'un

d'eux, il cesse sa musique et c'est celle d'un autre, du plus voisin, que l'on perçoit.

Si le grillon est le roi des insectes musiciens, la cigale est sans contredit la reine, la pauvre cigale imprévoyante dont nous parle La Fontaine, qu'Anacréon et Homère ont chantée en vers et Platon en prose. Pour une enragée musicienne, elle n'a pas de rivale. "Si le temps est calme, chaud, dit J. H. Fabre, vers l'heure méridienne, le chant de la cigale se subdivise en strophes de la durée de quelques secondes et séparées par de courts silences. La



Sauterelle verte.—Le gendarme des prairies, grand amateur de tambour de basque.

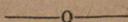
strophe brusquement débute. Par une ascension rapide, l'abdomen oscillant de plus en plus vite, elle acquiert le maximum d'éclat; elle se maintient avec la même puissance quelques secondes, puis faiblit par degrés et dégénère en un frémissement qui décroît à mesure que le ventre revient au repos. Avec les dernières pulsations abdominales survient le silence, de durée variable suivant l'état de l'atmosphère. Puis soudain, nouvelle strophe, répétition monotone de la première.

Ainsi de suite indéfiniment. Il arrive parfois, surtout aux heures des soirées lourdes, que l'insecte, enivré de soleil, abrège les silences, et les supprime même. Le chant est alors continu, mais toujours avec alternance de crescendo et de decrescendo. C'est vers les sept ou huit heures du matin que se donnent les premiers coups d'archet, et l'orchestre ne cesse qu'aux lueurs mourantes du crépuscule, vers les huit heures du soir. Total, le tour complet du cadran pour la durée du concert. Mais si le ciel est couvert, si le vent souffle trop

froid, la cigale se tait."

Prise, la cigale ne cesse pas sa musique, contrairement à ce que font les autres insectes, mais elle émet des sons particuliers qui semblent dénoter la frayeur.

Les insectes dont nous venons de parler sont les grands musiciens; il en est de plus modestes: les capricornes, les lemas, les donacias, les nécropores, certains papillons, etc. Tous ces insectes produisent des sons d'une manière assez analogue, c'est-à-dire, par friction.



## Chemins de Fer et Hôtels Chinois

**U**N voyage en Chine ne s'accomplit pas dans les mêmes conditions, tant s'en faut, qu'un voyage de Montréal à New-York, par exemple, tout en employant les mêmes moyens de locomotion. C'est que la Chine est le pays des bizarreries, des coutumes étranges auxquelles nous ne nous habituons pas. Et quand même le Chinois cherche à nous imiter, c'est encore d'une manière qui lui est propre et qui fait que, transportés au pays des Fils du Ciel, nos us et coutumes ne nous apparaissent plus que comme une grotesque parodie de ceux que nous nous connaissons.

Maintenant, nous laisserons un auteur bien connu raconter lui-même un voyage qu'il fit de Shanghaï à Hang-Tchéou:

"Si vous avez deux jours libres à Shanghaï, "et qu'il fasse beau temps", au printemps ou à l'automne, allez à Hang-Tchéou. Je dois vous le dire tout de suite,

il y a une ombre au tableau: c'est l'hôtel chinois. Car il faut aller à l'hôtel chinois, il n'y en a pas d'autres, et l'hôtel chinois est assez différent des grands "palaces" où l'on dîne en habit et au son de la musique. Ce n'est pas qu'il soit sale, sale, sale, l'hôtel chinois; mais il n'est pas commode. Entendez, par là, qu'il manque de "commodités" et qu'il en résulte une odeur à laquelle on a de la peine à s'habituer. Mais on a rien sans peine.

"Il faudra prendre la précaution d'emporter votre literie, car les chambres de l'hôtel chinois contiennent des lits sans sommiers, sans matelas, sans draps, sans oreillers. Vous ne manquerez pas non plus d'emmener un boy chinois, car, à la gare comme à l'hôtel, nul ne parle une autre langue que le chinois. Enfin, ce boy, qu'on vous procurera facilement à l'hôtel, se munira d'une cuisine portative, car la cuisine purement chinoise, pendant deux

jours, vous serait peut-être insupportable.

“Cela fait, vous en avez pour environ cinq heures de chemin de fer avant d’arriver.

“Le chemin de fer que vous prendrez a été construit et il est exploité par des Chinois exclusivement: la plupart des locomotives portent, au tender, un grand dragon peint en jaune, dont la vue, à cette place, n’est pas sans pittoresque.

“Le voyage n’est pas ennuyeux. On est distrait par mille choses: par la vue de ses compagnons de train, car le Chinois voyage beaucoup, même en première classe, et nous avons eu avec nous une dame chinoise, accompagnée de sa seule femme de chambre et qui n’a cessé de fumer des cigarettes pendant tout le trajet; par les servants du train, qui viennent toutes les demi-heures vous apporter une serviette humide, chaude et parfumée, à laquelle vous devez vous frotter les mains; par de petites scènes bien locales: vous verrez, par exemple, un jeune Chinois extra-chic, un dandy, se moucher avec les deux premiers doigts de sa main, tout en tenant son mouchoir avec les autres; vous verrez de très élégantes Chinoises cracher à terre le plus bruyamment et le plus simplement du monde; vous constaterez que le petit compartiment du wagon qui devrait être, à notre point de vue, le moins exposé aux regards extérieurs, est muni d’une grande vitre,—plus grande que celle des portières,—vitre non dépolie dépourvue de tout voile, et qui se trouve placée très bas, précisément à la hauteur où l’on aimerait qu’elle ne fût pas.

“Et puis, vous verrez le paysage.

“Sans être extrêmement intéressant, il n’est pas dénué d’intérêt. La voie traverse des terres fertiles, très bien cultivées, extrêmement morcelées. Des manèges nom-

breux seront, en temps opportun, actionnés par des buffles pour monter l’eau dans les rizières. L’eau, ici, est partout: canaux ou rivières, et l’on comprend que, dans cette contrée au moins, le Chinois ait pu se passer de routes.

“Si on fait son premier voyage dans la campagne chinoise, on est bientôt intrigué par la vue très fréquente de tout petits bâtiments, sous forme de cabane, avec quatre murs et un toit de tuiles à double pente. Ces bâtiments, qu’on remarque presque sans interruption de chaque côté de la voie, sont dispersés au milieu des champs, tantôt isolés, tantôt groupés comme des villages. Dépourvus de portes et de fenêtres, trop grands pour des niches à chiens, ils sont trop petits pour des habitations. Ce sont des tombeaux.

“Mais, ce qui déconcerte, c’est de voir, le long de la voie,—je vous le donne en mille,—des panneaux réclames semblables à ceux qu’il est d’usage de placer en France devant les plus beaux paysages. Je dois dire que, lorsque ces panneaux sont, comme ici, composés seulement de grands caractères chinois dorés pendus par des fils invisibles et se détachant sur le ciel, l’effet en est moins désobligeant.”

En terminant, espérons qu’on ne cherchera pas à introduire dans nos mœurs celles de la Chine, car c’est bien suffisant que des désœuvrés queleconques aient voulu nous initier au pas plus ou moins gracieux d’animaux plus ou moins vulgaires...



## La Bohème !

Par Auguste Fortier

Une dame canadienne-française demandait l'autre soir :

— La bohème existe-t-elle encore à Paris ? Voit-on de nos jours au Quartier-Latin de la Ville Lumière les types tels que Schaubard, Rodolphe, Marcel, Musette ou Mimi Pinson, décrits dans le livre célèbre d'Henry Münger, "Scènes de la Vie de bohème" et représentés dans la pièce "La bohème" qui a été jouée à Montréal, types aux longs cheveux, à la barbe hirsute, artistes, peintres, poètes, follement épris de leurs tableaux, de leurs palettes, de leurs auteurs, vivant et s'habillant comme ils peuvent, logeant au cinquième, parce qu'il n'y a pas de sixième, dînant rarement deux jours de suite, pleins de foi en l'avenir, toujours chantant, toujours riant, menant en somme, en compagnie de joyeuses amies, sans soucis du lendemain une vie très accidentée, mais remplie de charmes ? De tels types, voulait savoir cette dame canadienne-française, se rencontrent-ils encore à Paris ? La bohème existe-t-elle toujours ?

Nous répondrons à notre charmante compatriote montréalaise, sans craindre de nous tromper

— Non, madame, la bohème n'existe plus ; elle est morte et enterrée. Depuis au-delà de quatre décades on n'entend plus ni les rires ni les chants des héros de Münger. Le dernier coup de canon qui

a terminé la guerre Franco-Prussienne de 1870-71 a relégué dans le domaine du passé les types du genre de Schaubard de Rodolphe et de leurs insouciantes et rieuses compagnes, Mademoiselle Musette et mademoiselle Mimi. La république et le progrès ont tué la joyeuse bohème, qui de 1825 à 1871, principalement, sema tant de gaieté dans le Quartier Latin.

Les héroïques batailles de Reischoffen, de Gravelotte, les sombres mois du siège, les atrocités inoubliables et sanglantes de la Commune, ont rendu plus sérieuse, plus pratique, la jeunesse française qui, disons-le à sa louange, s'occupe maintenant à se faire un avenir, et à conserver à la France la prépondérance intellectuelle et artistique qu'elle a failli perdre à la suite de ses quelques exceptionnelles défaites sur les champs de bataille, plutôt que de passer des trois ou quatre ans à mener des vies de bâton de chaise, — vies ridicules et sans but, — à jouer des tours à leurs propriétaires et à déménager à la cloche de bois. Les Mimi et les Musette d'aujourd'hui ont trop peur du lit d'hôpital pour consentir de gaieté de coeur à partager l'existence d'un jeune homme sans le sou qui pour souper leur sert un calembourg de Piron, des vers de Racine, ou un couplet de Béranger. Le Canadien qui va à Paris a beau parcourir le soir les rues du Quartier Latin, il ne voit plus

comme sous Napoléon III des couples débraillés, bras dessus, bras dessous, chantant :

Leste et joyeux, je montais six étages :  
 Dans un grenier, qu'on est bien à vingt  
 [ans !  
 ou encore :

Déjà sa main à l'étroite fenêtre  
 Suspend son châle en guise de rideau.

Les petites Parisiennes d'à présent sont devenues plus exigeantes ; elles sont moins désintéressées que leurs ancêtres et préfèrent habiter un entresol, ou au moins un deuxième étage plutôt qu'un grenier, puis comme rideaux, il leur faut de la valencienne, sinon de la cretonne. Le rêve des sept huitièmes des jeunes filles de l'époque actuelle, non seulement à Paris, mais à Londres, à Berlin, à New-York aussi bien qu'à Montréal, n'est-il pas d'épouser quelqu'un qui puisse les faire vivre dans une certaine aisance ? Et qu'elle est celle d'entre vous, mesdemoiselles les Canadiennes-françaises, qui consentirait à se montrer en public au bras d'un jeune homme mal habillé, mal coiffé, comme l'étaient ordinairement Schaunard, Rodolphe et Marcel ! Quelle est celle qui consentirait à descendre la rue Saint-Denis, escortée par un tel amoureux, fût-il le plus intelligent, le plus spirituel, le plus gai de nos étudiants de Laval ?

Ce que les demoiselles de la bohème de l'Empire, appréciaient chez leurs admirateurs, c'était l'intelligence, l'esprit et surtout la gaieté. Ne vit-on pas un jour, Mimi, parvenue à l'apogée de ses succès si éphémères de jolie femme, arrêter son cabriolet à la mode, en plein Champs-Élysées et causer longuement, à la vue de tous, à son ami Rodolphe, qu'elle venait d'apercevoir traversant la chaussée et vêtu de son "Mathusalem". — nom donné à une redingote tellement vieille, qu'on la désignait sous le nom de celui qui vécut le

plus longtemps parmi les patriarches de l'âge biblique ? Sont-elles nombreuses nos élégantes Montréalaises qui en l'année 1914 feraient la même chose, qui, passant rue Sherbrooke, rue Saint-Denis, rue Ste-Catherine dans un luxueux coupé ou dans une automobile, ou dans une "sleigh", daigneraient arrêter leur équipage pour s'entretenir en présence de la foule des promeneurs avec quelque étudiant pauvre dont le costume, dont l'accoutrement indiquerait le dur "struggle fort life" ?

C'est que, depuis l'époque où vivait la bohème décrite par Münger, tout s'est transformé à Paris aussi bien qu'à Montréal. Le Quartier Latin, dans la Ville Lumière, n'est plus ce qu'il était sous l'Empire, un endroit où l'on trouvait des chambres à très bas prix, des chambres dont les propriétaires se contentaient parfois des promesses des locataires, promesses à être tenues par ces derniers à la mort d'une tante, qui possédait en Amérique des carrières de sucre d'érable, ou des mines de boudin, ou une source de whisky à cinquante cents la bouteille, ou encore une forêt de queues de billard. N'est-ce pas que les propriétaires sont bien changés depuis ces riantes années qui furent l'âge d'or des locataires ? Aujourd'hui les propriétaires sont des financiers qui ont la cruauté d'exiger le terme d'avance ; et si Schaunard et Rodolphe leur faisaient leurs plaisanteries d'il y a soixante ans, ils risqueraient fort d'être pris pour de dangereux farceurs et conduits chez le Commissaire de Police. A Montréal de telles plaisanteries exposeraient leurs auteurs à être présentés au chef Campeau, et même à aller villégiaturer quelque temps, à l'Hôtel Vallée, aux frais du Gouvernement.

Qui habite maintenant ce fameux Quartier Latin de Paris ? Les Canadiens qui ont séjourné dans la Ville Lumière le savent. Ce sont des étudiants ou des artistes déjà célèbres, ou pour la plupart étran-

gers à l'aise, qui portent chapeaux hauts de forme et cannes, qui ne sortent jamais qu'avec leurs souliers bien vernis, qui vont chez le coiffeur trois fois par semaine quand ce n'est pas tous les jours. Quelques-uns même ont des automobiles et s'offrent fréquemment des repas dont les héros de la bohème de naguère se seraient pendant une quinzaine, léché le petit doigt, sans compter l'annulaire, le médus et l'index.

En notre province de Québec même les étudiants de l'époque présente sont si différents de ceux de Paris qu'on se demande s'ils ont le même idéal. En ces jeunes gens élégants, fashionables, qui, les dimanches et jours de fête, franchissent chiquement vêtus, le seuil de nos salons montréalais, qui reconnaîtraient les successeurs, les descendants, de ces terribles voleurs de cadavres, terreurs de nos campagnes, dont la présence dans un village, suffisait à répandre l'effroi. Qu'êtes-vous devenues redoutables bandes de dévotseurs de cimetières de naguère, qui, la nuit venue, quittiez la société de vos belles pour aller étudier vos auteurs, disiez-vous mais en réalité pour aller escalader la clôture d'un cimetière, et là, pour arracher à son blanc suaire, pour déranger dans son dernier sommeil, le froid cadavre d'une blonde enfant dont la maladie étrange et la mort un peu mystérieuse vous avaient intrigués. Quelle figure ferait un étudiant en médecine de l'année 1914, soit du Laval, soit du Mc Gil, si on lui disait :

— Ce soir quand les ténèbres seront venues, à l'heure où d'ordinaire vous quittez le salon de votre bien-aimée, encore sous le charme de son suave langage, et de son doux regard, au lieu de vous rendre à votre chambre, vous irez sur ce versant du Mont-Royal, où se trouve la vaste cité des trépassés, et là, recouvert d'un blanc linceul qui vous fera ressembler à une épitaphe, vous errerez à travers les milliers de tombes, jusqu'à ce que

vous ayez réussi à dérober le cadavre de cet individu mort si singulièrement dans la journée d'avant-hier

Que ferait, je vous le demande, l'étudiant en médecine du Laval ou du McGill à qui pareil ordre serait donné ? Pourtant, il y a à peine quatre décades, cela n'avait rien d'étonnant, et parmi nos vieux médecins canadiens qui aujourd'hui portent droites leur vénérable tête blanche et répandent des conseils de sagesse parmi ces vieux disciples d'Esculape, à l'air grave et sévère qui prêchent la discipline à leurs élèves ou à leurs fils, quelques-uns se rappellent sûrement s'être rencontrés pendant les années de leurs cléricatures, dans le même cimetière, et avoir "travaillé" ensemble au dérobement du même cadavre.

Oh, étudiants montréalais et québécois de 1914 ! que vous êtes différents de vos prédécesseurs dans l'arène, de vos ancêtres ! Quelle différence entre votre vie et celle qu'ils menèrent !

Oui, nous le répétons, tout s'est transformé, non seulement à Montréal, mais aussi à Paris. Les étudiants Canadiens qui se rendent dans la Ville Lumière sont très étonnés quand, au lieu d'un Quartier Latin pittoresque et tortueux dont parlent les auteurs d'antan, ils trouvent des rues tirées au cordeau et éclairées à l'électricité.

"On ne peut plus mener la vie de bohème, dans les quartiers neufs, entre des maisons à cinq étages, dans des rues sillonnées d'automobiles disait récemment M. Alfred Capus, l'écrivain français. Il faut, pour mener la vie de bohème, des pavés pointus, des trottoirs étroits, des passants familiers, et il n'y en a plus..."

Partout la bohème existait depuis si longtemps à Paris que beaucoup s'imaginaient qu'elle était immortelle. Au quinzième siècle il y avait déjà dans la Ville Lumière des célèbres bohèmes. N'en était-il pas un cet excellent poète François

Villon, né en 1431 et mort vers 1490, mort d'amour — à cet âge, à soixante ans, pensez-vous que cela soit croyable ? — s'il faut en croire ses amis, mort de faim, a prétendu Théophile Gautier. Villon, tout comme les bohèmes de Mürger, eut de nombreux démêlés, avec ses propriétaires. Il fit plus, il se brouilla avec la police du temps. Il s'exposait à cela, car il fréquentait un bien vilain monde, un monde composée de filous, de voyous, de chevaliers d'industrie, de filles de joie, d'entremetteuses, de receleuses, et d'autres gens aussi haut placés. On le voyait sans cesse au bras d'un nommé Carheux qui finit par être pendu à un arbre, — lynché, autrement dit, — et d'un nommé Jehan Outard un ivrogne que tous les "Gold Cure" du Canada n'auraient probablement pas pu guérir. Pourtant au milieu d'un tel monde, Villon produisait des poésies de toute beauté, dont plusieurs sont connues et admirées sur les bords du Saint-Laurent.

Pour faire partie de la bohème, il fallait avoir l'âme d'un poète, le tempérament d'un artiste, il fallait se bercer de sublimes illusions, aimer passionnément l'art et non l'or. Nos jeunes gens de l'époque actuelle qui répètent sans cesse : "Time is money" n'auraient pas été à leur place dans ces cénacles où les invités se séparaient non pas au moment de minuit, mais quand les rires commençaient à faire place aux baillements.

Ce fut sous Napoléon III que la bohème eut ses jours de gaie splendeur. Quand les cris de la rue, annonçant la guerre de 1870, montèrent jusqu'aux mansardes des bohèmes, ils interrompirent plus d'un rire, plus d'un gai refrain. Nombreux furent les poètes, les artistes, qui quittèrent le bras de leurs Musette, pour voler à la frontière. Ces amoureux railleurs et sceptiques se transformèrent en vaillants soldats. Après la guerre, quand on fit l'appel plus d'un bohème manquait ; plus d'une Mimi, plus d'une Musette prirent le

deuil et quand on leur demandait où étaient leurs amoureux, elles répondaient fièrement :

— Tombés au champ d'honneur !...

Ceux qui survécurent à l'affreuse guerre rentrèrent au Quartier Latin, mais ils n'avaient plus le coeur de rire. Il y avait trop de fiévreuse anxiété dans l'air, trop de deuil, trop d'humiliation. Tous ne furent animés que par une ambition ; travailler à l'oeuvre de la revanche, faire oublier Sedan et Metz. La bohème était bien morte !...

On dit souvent que la bohème existe encore chez les acteurs, chez les actrices. Cela n'est pas exact. Aujourd'hui la plupart des comédiens, des comédiennes, sont dans une situation de fortune qui leur permet de mener une vie convenable, je dirai même enviable. Nous savons comment vivent les comédiens qui viennent à Montréal, et certes le dernier titre qu'on serait tenté de leur donner, serait bien celui de bohème. Si nous ouvrons un "directory" de Paris, ou de Londres, nous verrons que dans les plus chics quartiers, à côté d'un millionnaire habite parfois un acteur. En Amérique c'est la même chose. Les comédiens se font de beaux revenus, en général, et fréquentent la meilleure société. En voyage ils descendent dans les hôtels en renom. Allez au "Windsor" au "Saint-Lawrence Hall" à la "Place Viger" consultez les registres, vous y trouverez les noms d'un grand nombre d'acteurs et d'actrices. Nous sommes loin du temps de Molière, où les comédiens couchaient dans les granges, aujourd'hui quelques-uns ont la Légion d'Honneur, d'autres sont "sirs" et d'autres enfin sont immensément riches. William Gillette qui a créé le rôle de Sherlock Holmes, et qui a la réputation d'être le plus riche acteur des États-Unis, a un revenu annuel supérieur aux salaires annuels de tous les ministres de la province de Québec, plus l'indemnité parlementaire de

vingt huit de nos députés provinciaux. En 1911 William Gillette a encaissé la somme de quatre-vingt-dix-huit mille dollars; en plus il a touché chaque semaine un salaire supérieur à ceux que touchent chaque mois trois juges de la Cour Supérieure à Montréal. Et on dit qu'en 1913, il a gagné encore plus. N'est-ce pas à donner envie à plusieurs de nos Ministres et Députés d'aller faire de la comédie sur la scène, au lieu d'en faire au Parlement ou à la Législature ?

Les acteurs que nous avons à Montréal ne gagnent pas autant que Gillette naturellement, mais ce qu'ils reçoivent chaque semaine leur permet de se tenir éloignés des sentiers de la bohème. Ce n'est donc pas chez eux qu'il faut chercher les successeurs des héros de Mürger. Il faudrait plutôt les chercher parmi les jeunes littérateurs, les jeunes poètes qui sortent du collège et qui veulent se consacrer entièrement aux lettres ou aux arts. Et encore en trouverait-on parmi eux ? Nous en doutons. Ces jeunes gens ordinairement se mettent dans le journalisme et gagnent suffisamment pour vivre, à Montréal, comme dans les grandes villes des Etats-Unis.

Le progrès a porté un coup terrible, un coup mortel à la bohème. Cependant il existe encore en France, parmi les survivants du Paris du Second Empire, des survivants authentiques de la bohème décrite par Mürger. Les Canadiens qui sont allés à l'Exposition de 1900 à Paris se rappellent peut-être "Gladstone" ce vieil interprète qui passait ses journées au Pavillon du Canada. "Gladstone" de son vrai nom, Arthur Walek, était un vieillard de soixante-dix ans, qui ressemblait d'une manière étonnante au grand homme d'état anglais : de là son sobriquet. C'était un survivant authentique de la bohème de Mürger. Le soir au café "Procope" entre deux verres de vin, "Gladstone" aimait à évoquer des souvenirs datant de

quarante ans passés. Lorsqu'il voyait des jeunes gens du Quartier Latin ou de Montmartre qui avaient de longs cheveux et qui posaient à la Schaunard, il haussait les épaules et balbutiait :

— Ça, des bohèmes ? Allons donc ! "Ils sont blasés à vingt ans et plus vieux que leurs pères !" Et n'entendez-vous pas les pièces de cent sous qui s'entrechoquent dans leurs poches ? Essayez donc de leur faire avaler une racine grecque...

Il y a quelques années, à Montréal, on me montrait un Canadien-français, homme dans la trentaine, employé à l'Hôtel de Ville, très bien habillé et l'on me disait :

— Quel bohème ! Il est employé à la Corporation où il gagne cent piastres par mois, et bien que célibataire, il n'a jamais le sou ! Tous les soirs à sa chambre, c'est une noce carabinée ! C'est le Schaunard de Montréal...

— Ah ! pardon ! fit un notaire de la rue Saint-Jacques, qui se trouvait présent. Ce jeune homme du moment qu'il a un emploi stable, qu'il gagne cent piastres par mois, qu'il se rend à son travail chaque jour, n'est pas un bohème. S'il noce comme vous me dites, mettez-le dans la catégorie des "brosseurs". Parmi les types de Mürger, ce Montréalais aurait passé pour un homme rangé, pour un puritain presque...

Ce notaire de la rue Saint-Jacques d'après nous avait raison. On ne peut pas appeler bohème, un homme qui reçoit régulièrement un salaire de cent piastres par mois.

Nous le répétons à la dame Canadienne-française dont nous avons parlé au commencement de cet article, la bohème est bien morte, morte et enterrée ! On aura beau chercher avec le télescope le plus puissant dans tous les coins et recoins de Paris, de Londres, de Berlin, de New-York et de Montréal ; on ne trouvera plus ni de Schaunard ni de Mimi. La république et le progrès les ont tués !

# Les Diverses Manières de Fumer



**V**OUS fumez, soit la pipe, soit le cigare, soit la cigarette, et vous imaginez sans doute difficilement que l'on puisse consommer le tabac autrement. Eh bien, ne vous déplaie, il est de multiples façons de savourer la pîanté à Nicot.

C'est chez les peuplades primitives, naturellement, que l'on trouve les plus baroques, si nous en croyons un de nos confrères belges. L'idée ne nous est jamais venue d'essayer par exemple de fumer un cigare en mettant le bout allumé dans la bouche? C'est ainsi que procèdent cependant les Négritos, dans l'île de Luçon, la plus grande des îles Philippines.

Une tribu qui habite les champs de neige de l'Himalaya a coutume de fumer de la manière suivante: les fumeurs creusent une sorte de canal ou de tunnel dans la neige gelée, placent à un bout le tabac et un morceau de charbon de bois allumé et avalent la fumée à l'autre bout en se tenant couchés par terre.

Les habitants de la presqu'île de Kay-York, en Australie, captent la fumée du tabac dans une canne de bambou creuse, longue de quatre pieds environ, et font ensuite circuler cette canne parmi la société.

Au Paraguay, les femmes chiquent le tabac et retirent leur chique de la bouche avant de se saluer en s'embrassant sui-

vant la mode du pays.

En Virginie, Géorgie et Alabama, on suce un bâton préalablement mouillé et roulé dans du tabac. La coutume la plus répugnante est celle des Esquimaux qui avalent le jus du tabac formé dans le tuyau de la pipe. Ils ne fument que pour se procurer ce liquide.

Les Moscans, peuplade perdue du sud de l'Afrique, ont un nez complètement déformé par suite de l'abus qu'ils font du tabac à priser. Ils bourrent de tabac leur organe olfactif de telle façon qu'ils sont obligés de râcler la masse qui se produit à l'aide d'une cuiller d'ivoire ou de fer. C'est pourquoi chacun d'eux porte cet ustensile dans ses cheveux.

Les habitants de Djéziréh (entre le Tigre et l'Euphrate) forment avec du tabac, de l'eau et de la soude une sorte de bouillie qu'ils appellent "bueka". Ils en prennent une certaine quantité dans la bouche et se couchent pour mieux en jouir. On fait toujours de ces invitations de bueka les jours de grande fête.

Au Transvaal et dans les pays limitrophes, les Cafres fument dans une corne d'antilope à laquelle on adapte un ou plusieurs tuyaux en bois. Ces pipes qui peuvent contenir jusqu'à une livre de tabac circulent de bouche en bouche. On y fume souvent du chanvre des Indes, qui exerce une action analogue à celle de l'opium.

Les nègres de l'Equateur, très friands du résidu du tabac, fument par des trous creusés dans la terre.

Certaines tribus malgaches font de même, et rien ne saurait vous empêcher, si cela vous tente, d'en faire autant...

—o—

# La Division du Temps !

Il semble évident que, dans les premiers temps de la création, l'homme ne divisait le temps qu'en deux parties, le matin et le soir. La Genèse dit, en effet : "Et le soir et le matin furent le premier jour." Plus loin, nous trouvons : "Soir et matin et le midi (Ps. LV, 17)", ce qui fournit une autre division du temps. Plus loin encore (Neh. IX, 3), on lit : "La quatrième partie d'un jour." Puis vient "...n'y a-t-il pas douze heures dans un jour, (Jean XI, 9.) En outre, dans le Nouveau Testament, on remarque qu'il est fréquemment parlé de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure du jour, selon l'ancienne coutume de diviser la journée, du lever au coucher du soleil en quatre parties. La nuit était alors divisée en trois périodes. Cette façon de mesurer le temps devait offrir de grandes difficul-

tés en raison de l'inégalité des jours selon l'époque et la latitude.

A Constantinople, le jour est encore divisé en douze heures, mais comme les horloges utilisées sont semblables aux nôtres, le mieux que les Turcs puissent faire, c'est de les régler chaque jour pour que les aiguilles soient sur le chiffre douze du cadran au coucher du soleil.

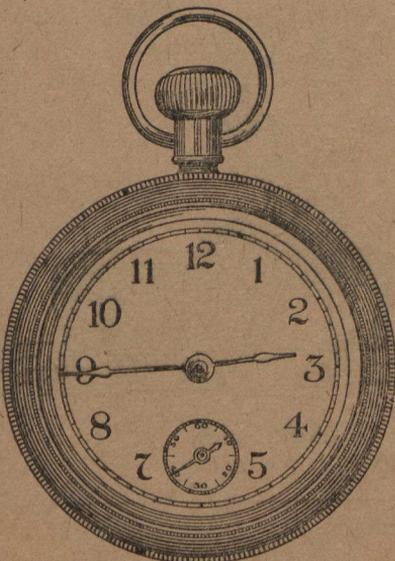
L'ancienne coutume des Japonais était de diviser le jour en six parties égales et d'agir de même pour la nuit. En moyenne, les heures se trouvaient à être du double de durée des nôtres, mais elles étaient très irrégulières. Il en était de même pour le système chinois, à peu près identique.

On ne saurait trop dire comment, dans les siècles très reculés on mesurait le temps. Sans doute considérait-on le lever et le coucher du soleil, la longueur de l'ombre projetée sur le sol, comme le font encore les sauvages. Plus l'ombre d'un homme, d'un objet quelconque se raccourcit, plus on approche de midi. C'est d'ailleurs ce même principe dont on se sert pour faire le point en mer. Au moyen du sextant, on mesure l'angle compris entre l'horizon et le soleil, et quand celui-ci cesse de s'élever, il est midi.

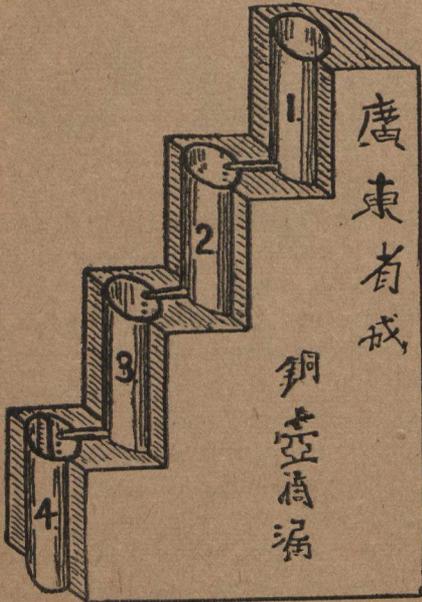
Dans les fouilles faites à Herculaneum, on a retrouvé un cadran solaire d'une forme plutôt originale; il ressemble à un jambon.

On a retrouvé également un cadran solaire, dans les mines de Pompéi.

En Chine le clepsydre ou horloge à eau était en usage plus de dix siècles avant



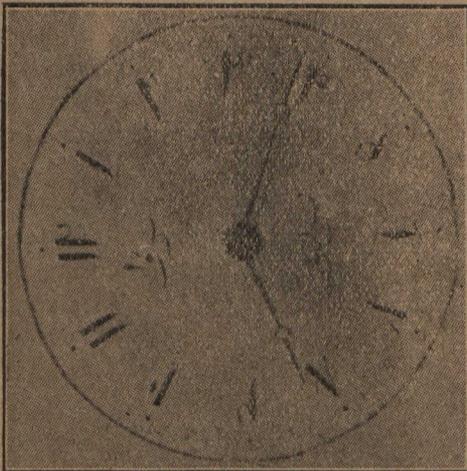
La montre moderne.



Horloge à eau de Canton

一	1
二	2
三	3
四	4
五	5
六	6
七	7
八	8
九	9
十	10
十一	11
十二	12

Chiffres japonais



Cadran syrien.



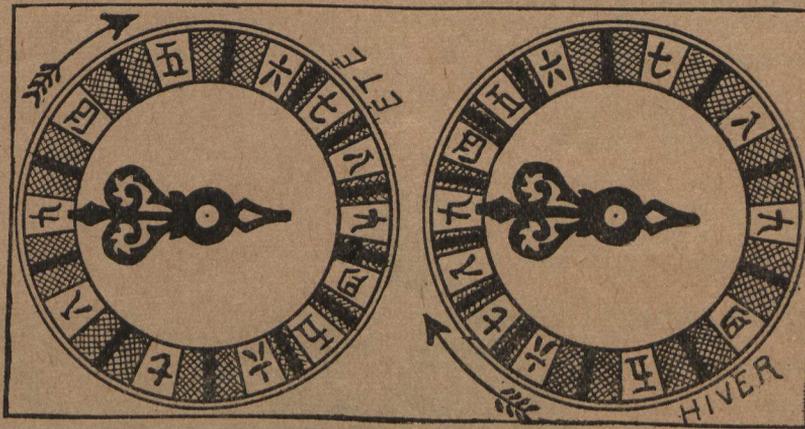
Aux Indes

l'ère chrétienne. Ce n'est guère qu'à partir du onzième siècle après J.-C., que l'on commença à faire usage des horloges à engrenages et à poids.

Notons que bien d'autres moyens de calculer le temps ont été employés, mais non pas d'une façon générale. Ainsi, l'histoire de certains peuples nous apprend que, la nuit, leurs prêtres jugeaient tant bien que mal du moment présent au moyen de la position des étoiles. On s'est servi aussi de chandelles, de lampes à l'huile, mesurant le temps par la longueur de chandelle ou par la quantité d'huile

fond du bassin; le jeune homme le repêche et frappe dessus un certain nombre de coups, suivant que la journée s'avance.

Une curieuse horloge à eau est celle que représente notre dessin. Elle se trouve à l'intérieur d'une tour, à Canton, en Chine. Les Chinois assurent qu'elle a plus de 3,000 ans d'existence. Elle consiste en quatre vases de cuivre cylindriques à demi enchassés dans un socle en forme d'escalier. Sur un des côtés du socle, on lit: "Ville de Canton", et, à gauche: "Hou-woo-et-low", c'est-à-dire: "Vases de cuivre d'où l'eau s'égoutte". Chaque matin,



Cadrans japonais

brûlée. Puis on se sert du sablier.

L'horloge à eau est basée sur ce principe qu'un vase percé laissera écouler l'eau dont on l'emplira, en un temps donné et que, chaque fois qu'on le remplira de nouveau, il lui faudra le même laps de temps à peu près pour se vider.

Aux Indes, on agit quelque peu différemment. Un jeune homme a devant lui un grand bassin plein d'eau sur laquelle il dépose un plat ayant assez la forme d'une cloche et percé au fond. Ce plat s'empli graduellement et, finalement, tombe au

le vase No 1 est rempli d'eau; cette eau s'égoutte dans le vase No 2, puis dans le suivant et enfin dans le No 4 où son niveau s'élève graduellement. Au moyen d'un flotteur en bambou, on reconnaît la hauteur de l'eau et, par conséquent à quel moment du jour on est arrivé. Cette horloge fonctionne douze heures. Les vases No 2 et 3 ne servent qu'à régulariser l'écoulement de l'eau.

A Athènes, on voit encore les ruines d'un édifice appelé "la Tour des Vents." Cet édifice semble avoir été une station

horaire; à l'intérieur on remarque des pierres et des débris de fer qui ont l'apparence d'avoir constitué une horloge à eau d'un modèle compliqué.

Le sablier est basé sur le même principe que l'horloge à eau. On s'en sert encore de nos jours dans certaines occasions.

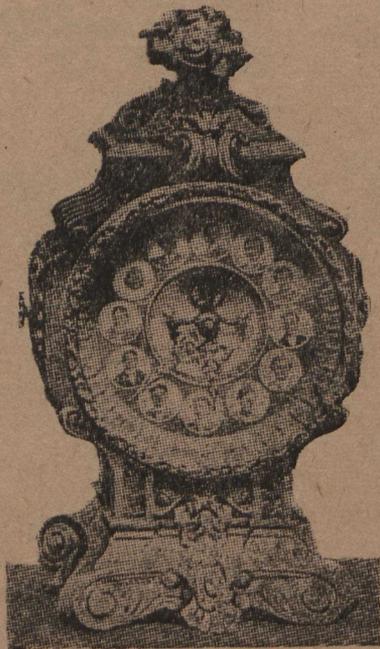
Les horloges à engrenages paraissent remonter au onzième siècle, mais on n'a de preuves authentiques de leur invention qu'à partir de 1364. De cette époque, nous possédons une horloge de De Vick; elle était à poids et elle ne marquait que les heures.

Ce n'est guère qu'à partir du seizième siècle que l'on vit apparaître la montre. Elle fut d'abord très volumineuse et la

montre à \$1.00 de nos jours est beaucoup mieux réglée.

Nous n'entrerons pas dans des détails de mécanique concernant les diverses horloges et montres qui ont été ou sont actuellement en usage. Sur ce sujet on pourrait écrire des volumes dont la lecture, aride pour toute autre personne qu'un mécanicien ou un horloger, ne serait pas dans le cadre de cette revue.

Disons seulement, pour terminer, que les horloges électriques sont de plus en plus employées et que, peut-être, on parviendra un jour à faire fonctionner nos montres au moyen de l'électricité, ce qui nous assurerait un mouvement régulier parfait.



## La Conquête d'une Epouse à Mombassa

—§—

**D**ANS l'île de Mombassa, en Afrique, subsiste une étrange et barbare coutume.

La tribu qui l'habite et porte le nom de Vaboni est restée extrêmement sauvage.

Ses membres, contrairement aux indigènes de la côte qui, eux, ont fini par acquérir une certaine civilisation au contact des Européens sont restés aussi bas que possible dans l'échelle de l'humanité.

Ces sauvages sont d'ailleurs peu nombreux; ils occupent seulement une trentaine de huttes. Tant par leur type que par leurs moeurs ils diffèrent totalement des



## MAIGREUR VAINCUE

DEVELOPPEMENT

BEAUTE FERME

— de la —

### POITRINE

OBTENUS

par

L'EMPLOI DU

## Transformateur Japonais



Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

## \$1 Traitement Complet \$1

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

**SPECIALISTE HENRI RIVOD,**

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

### COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Spécialiste

**HENRI RIVOD, BOITE 2105,**  
Montréal, Qué.

peuplades qui les entourent.

Remarquablement laids, ils ont les yeux relevés vers les tempes, le nez épaté, la bouche lippue, mais les lèvres ne sont pas pendantes comme d'ordinaire celles des autres nègres. Leur peau n'est pas d'un noir d'ébène mais plutôt un peu cuivrée. Ils n'ont rien des traits fins des Somalis, leurs voisins immédiats. Leurs cheveux ne semblent pas crépus; ils les portent divisés par de nombreuses raies, et tressés en petites nattes réunies autour des oreilles.

Cannibales quand ils en ont l'occasion, ils se nourrissent le plus souvent du produit de la pêche, leur principale occupation, qui leur fournit, au demeurant, largement de quoi subsister.

Nous avons dit qu'ils avaient conservé des moeurs extrêmement curieuses; c'est ainsi que lorsqu'un Vaboni veut se marier, il ne doit pas aller demander timide-

ment la main de sa future à sa famille, mais la conquérir par la force, la disputer à ses concurrents.

C'est un véritable événement dans l'île.

Le village s'assemble sous la présidence du plus ancien de la tribu. La lutte entre les concurrents commence, en présence de la femme, enjeu du combat.

Se prenant à bras le corps, les prétendants se taillaient le dos à coups de couteau, jusqu'à ce que l'un d'eux tombe exténué par la lutte et par la perte de sang et s'avoue vaincu.

La belle qui a assisté à ce combat singulier avec une parfaite indifférence devient alors la récompense du vainqueur. Cette coutume explique pourquoi les hommes d'un certain âge ont toujours le dos couturé de cicatrices; ils ont eu plusieurs fiançailles qui se sont mal terminées et qui leur ont laissé des traces.

## Demandez les Liqueurs Douces

### "FRISCO"

SODA WATER  
COMPANY



Le Cidre de Pommes

# FRISCO

L'EAU MINÉRALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelle de Sources

## Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Eidt-Propriétaires,

**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

### COUPON D'ABONNEMENT

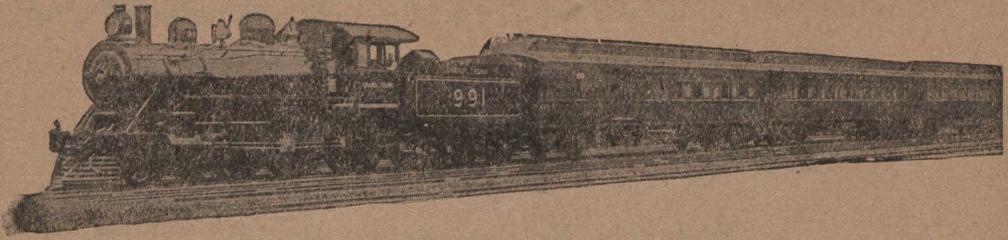
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



## Un Peu de Tourisme

Par Jos Traveller

### La Cathédrale d'Agde

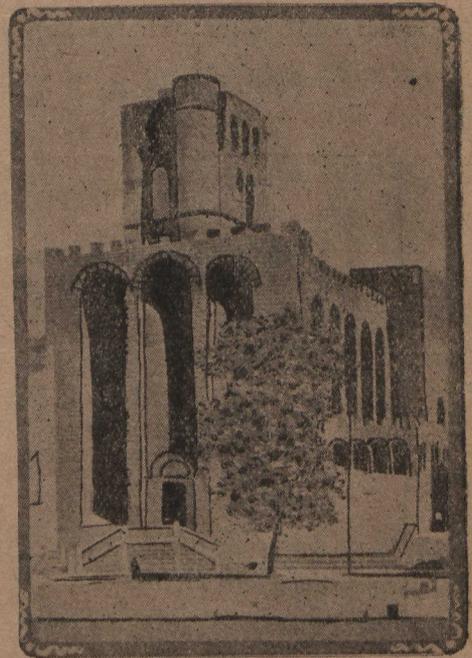
La ville d'Agde fut choisie vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, comme siège d'un diocèse, et en 506 pour la réunion du célèbre concile tenu par les évêques des Etats du roi Alaric, sous la présidence de saint Césaire, évêque d'Arles.

La puissance des prélats, qui s'était développée lentement au milieu d'obstacles de toutes sortes, s'accrut soudain au IX<sup>e</sup> siècle.

En 848, Charles le Chauve les gratifie d'une partie des droits royaux dans l'étendue de leur diocèse et peu après les vicomtes et les seigneurs, suivant son exemple, les enrichissent par des dons importants. Possesseurs du vicomté d'Agde, dès 1185, ils virent encore leur influence et leur autorité afferemies après la croisade entreprise contre les Albigeois: Amauri de Montfort, en 1219, et Louis IX, en 1234, leur ayant assuré la possession des châteaux du diocèse et les ayant fait héritiers des fiefs de l'Agades confisqués pour faits d'hérésie.

La cathédrale d'Agde, dédiée à saint Etienne, a été, suivant la tradition, édi-

fiée sur les ruines d'un temple consacré à Vesta; enclavée dans l'immense palais épiscopal, elle était adossée à un cloître romano-ogival remarquable, dont l'un des quatre côtés subsiste encore; les autres ayant été anéantis et saccagés avec un vandalisme aveugle.



**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Cette curieuse église fortifiée, destinée sans doute à défendre la cité, date des Xe, XIe et XIIe siècles, de cette époque décisive des luttes et des invasions; l'architecte qui l'a conçue, dont le nom nous est tout à fait inconnu, s'est attaché avant tout à en faire une citadelle, et a déployé dans la construction une science profonde; ayant affaire à une pierre fort difficile à tailler et à relier et fort lourde, il a employé des masses cyclopéennes de pierre en bas, allégeant les moellons à mesure qu'ils montent, les faisant même scier en lamelles, notamment pour l'escalier extérieur dont la vis de Saint-Gilles est un véritable chef-d'oeuvre d'appareil, de hardiesse et de légèreté comme précision mathématique: cet homme s'est révélé là artiste savant!

Le donjon carré de 115 pieds de hauteur qui domine l'église tout entière est épais, élancé, et donne une impression auguste de force solennelle; du haut de sa vaste plate-forme où des hommes d'armes ont monté la garde, ont fait les signaux de jour et ceux de nuit et ont lutté contre les pirates aragonais et les Sarrasins, la vue du pays d'Agde est inoubliable. En se penchant un peu hors de la balustrade, toutes ces perpendiculaires qui se précipitent dans le vide font trembler et pâlir, c'est très beau, très noble et très ordonné!

Un crénelage continu couronne les murs du pourtour; ceux-ci, de plus de deux mètres d'épaisseur, sont percés d'ouvertures étroites et aussi peu nombreuses que possible; l'ensemble de l'édifice est de style roman.

La nef et l'église sont fort intéressantes, l'autel précède un magnifique rétable en marbre offert par Louis XIV; le monument qui ne paraît pas achevé est ter-

miné par un transept sans chevet.

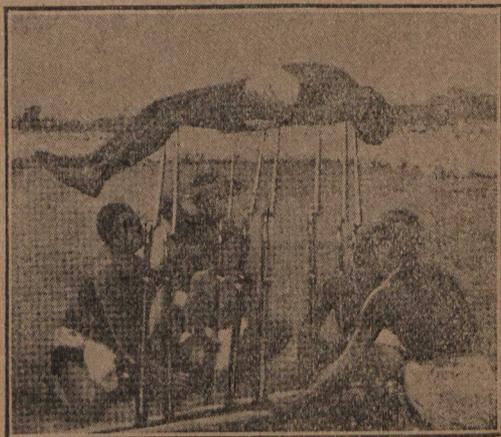
Tout autour de la cathédrale règnent des souterrains qui ont servi de refuge aux habitants de la cité pendant les guerres de la religion du XVIe siècle; l'un d'eux, le principal, a son départ au centre de la nef et va droit dans le sud-est vers les rochers sauvages du cap d'Agde.

L'évêché, dont les prélats avaient le titre de comte et de vicomte d'Agde depuis le XIIIe siècle, fut supprimé par la Révolution.

— 0 —

### UN JONGLEUR HINDOU EN EQUILIBRE SUR DES POINTES DE BAYONNETTES.

Une des performances extraordinaires des jongleurs hindous, ou fakirs, consiste à placer un homme en équilibre sur la pointe de huit bayonnettes. Cette expérience, qui laisserait nos lecteurs incrédules si nous ne mettions à leur disposition le curieux cliché photographique pris par un globe-trotter renommé, fait partie d'une série de faits vraiment incroyables aux-





Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

**LE SAMEDI**

Journal Illustré Hebdomadaire  
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro



**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL.



Le Spécialiste **BEAUMIER**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES

ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir le merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE

SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

44b Mentana, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

quels se livrent journellement les initiés de cette secte spéciale.

Tout le monde a entendu parler des faits de germination spontanée d'actes de somnambulisme, de catalepsie effrayante, accomplis par ces prêtres Hindous, mais un doute plane sur ces expériences parce qu'elles ne sont pas tangibles comme le fait dont nous nous occupons.

Le fakir est placé sur un bambou fendu par la moitié dans lequel sont introduites les lames acérées des bayonnettes. Le patient est étendu sur cette civière nouveau genre de façon à ce que deux lames soutiennent les épaules et une la nuque, trois autres appuient les reins et les deux dernières prennent place chacune sous un jarret.

On laisse ensuite glisser le bambou et l'homme reste en équilibre sur les pointes acérées. Tant qu'il conservera la rigidité cadavérique il ne risquera rien, mais viendra-t-il à exécuter le plus petit mouvement, il sera impitoyablement embroché. Cette théorie repose sur la tension de l'épiderme et l'expérience peut se faire en appuyant sur la chair tendue la lame tranchante d'un rasoir; tant que la tension sera extrême il n'y a aucun danger.

D'aucuns prétendent que les fakirs qui se livrent à cet exercice reçoivent un entraînement spécial depuis l'enfance et que leur chair présente des callosités telles qu'elle demeure invulnérable à la morsure de l'acier.

— 0 —

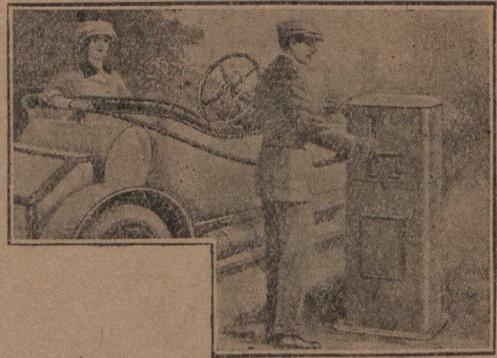
### L'ESSENCE DISTRIBUEE AUX AUTOMOBILES PAR DES MACHINES AUTOMATIQUES

La nouvelle invention dont nous entretiendrons aujourd'hui nos lecteurs ne manquera pas d'être favorablement ac-

cueillie par tous les fervents de l'"auto". Elle diminue en effet sensiblement les aléas de la fâcheuse "panne", la plus mauvaise d'ailleurs parce qu'il est impossible d'y remédier de suite, "la panne d'essence". Que faire en effet contre le manque de combustible si on se trouve éloigné de tout approvisionnement.

Le distributeur automatique de gazoline placé à des endroits déterminés, permettra d'obvier à cet inconvénient et de se réapprovisionner au cours des randonnées nocturnes, alors que magasins et garages sont généralement clos.

La voiture étant amenée en face de l'appareil, le chauffeur relie le distributeur à son réservoir à l'aide d'un tuyau de caoutchouc spécial, il glisse ensuite une pièce de 50 cents dans la fente destinée à recevoir la monnaie, et saisissant un levier fixé au milieu de la boîte il le place dans la position indiquée par la gravure. Aussitôt un dé clic se produit, et l'essence



se précipite dans le tube. L'acheteur peut d'ailleurs en suivre l'écoulement par une ocellère en cristal fixée dans la partie supérieure de l'appareil.

Dans le cas où le stock d'essence serait épuisé, l'argent introduit dans la boîte est automatiquement renvoyé à l'extérieur par un ressort spécial.

## LE PLUS GRAND DIAMETRE DE LA TERRE

A première vue, le plus grand diamètre du globe semble être celui qui passe par le sommet de la plus haute montagne, c'est-à-dire par la chaîne de l'Himalaya, ce toit du monde, où le pic Everest atteint l'altitude de 29,000 pieds.

Or, ce n'est pas suivant le diamètre passant par ce point que la Terre est le plus large. En effet, l'antipode de l'Himalaya tombe dans les fonds de 2,000 verges du Pacifique sud; en outre, sa situation sous le 28e degré de latitude nord éloigne cette chaîne de montagne du renflement équatorial.

Selon M. Henkel, le plus grand diamètre de la Terre serait celui partant du Chimborazo, sommet de l'Amérique du Sud, voisin de l'équateur, qui atteint 6,301 verges au-dessus du niveau du Pacifique, et dont l'antipode est un point assez élevé de la côte nord de l'île de Sumatra.

Le diamètre du globe ainsi mesuré atteindrait 7,935 milles. Ce chiffre est légèrement supérieur à celui établi par Harkness, en 1891.

## L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES

Tout comme le conseille la "Bonne cuisinière bourgeoise", l'art d'accommoder les restes réserve parfois de merveilleuses surprises. Or ce talent ne s'arrête pas exclusivement à la cuisine mais bien à nombre d'industries parmi lesquelles nous choisirons celle du bois.

Tous ceux qui ont voyagé en Orient savent que les versants des montagnes sont couverts de souches colossales provenant de la chute de certains arbres en tête desquels le cèdre prend place. Très souvent les seules forces de la nature ont été la cause de destruction de ces géants de la forêt et les souches gigantesques peuplent le sol lui donnant un aspect incomparable de désolation.

Un industriel intelligent, après un examen sérieux du bois produit par ces troncs



### L. DE LIMBOURG

(de Paris)

Spécialiste pour maladies des pieds

Attaché au Service des RR. Sœurs de l'Hôtel-Dieu et Primitives Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA  
GUERISON SANS DOULEUR  
des cors, yeux-de-perdrix, ongles incarnés, pieds  
blâtes, transpiration.

Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. 1 h. à 4 h. p.m.,  
6 h. 30 à 7 h. 30 p.m.

291, rue St-Denis, Phone Est 2109  
Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



## Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de  
Téhéran, Perse.

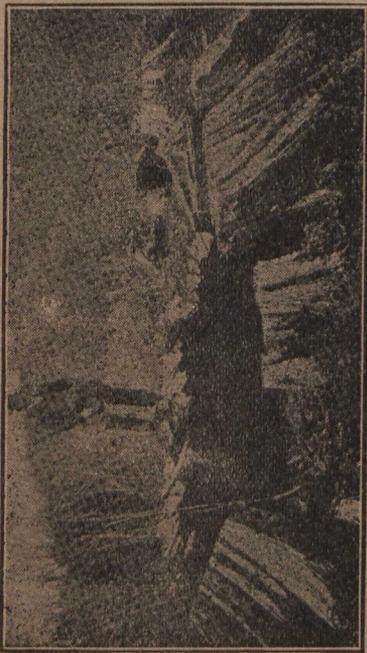
ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.  
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

séculaires, s'est avisé d'en entreprendre l'exploitation et de débiter en bardeaux le produit des vieilles souches. Le résultat obtenu a dépassé ses espérances, car le bois ainsi obtenu acquiert grâce à sa vieillesse des qualités incomparables, qui le font rechercher par les ébénistes et les fabricants de meubles d'art.

De plus, la production dépasse tout ce qu'il était possible de rêver, on nous a affirmé que certaines souches sont telle-



ment avantageuses que dans une seule il a été possible de débiter 10,000 bardeaux dont la réelle valeur assure de splendides bénéfices.

L'idée pourrait sans inconvénient être mise en pratique dans les forêts canadiennes, où les troncs de vieux érables fourniraient une mine presque inépuisable à ceux qui seraient tentés de la mettre en pratique.

---



---



---

## AVIS AUX ANNONCEURS

---

¶ Nous pouvons disposer, en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre "**Almanach du Samedi pour 1915.**"

¶ Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publicité dans l'**Almanach du Samedi** est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

¶ Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

¶ Pour plus amples détails, écrivez à : **MM. Poirier, Bessette & Cie, Edit.-Prop., 200 Boulevard St-Laurent, Montréal,** ou téléphonez **Main 2680** et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

---



---



---

# ABONNEZ-VOUS

— A —

## LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

**50 cts par an.**

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**La Revue Populaire,**  
Département des Patrons,  
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .

# CIGARETTES DERBY



Des millions de  
CIGARETTES  
DERBY

se vendent  
annuellement,  
simplement par ce  
que des milliers de  
fumeurs les pré-  
fèrent aux autres.

5c. le paquet  
partout.

